34
vol
[illegible]

Préface (I à L)

antibonapartiste
et contre Révolutionnaire (1830)

Féministe –

V. Hugo xxx – xxxiii
+ t. II p. 314

Roman sur le Bagne et
les forçats –

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/schildine01lesg

SCHILDINE.

IMPRIMERIE DE G.-A. DENTU,
Rue d'Erfurth, 1 *bis*.

SCHILDINE.

PAR

J. LESGUILLON.

On me disait qu'ainsi chaque lot était fait :
Que pour nos cœurs d'or pur nous avions un mélange,
Un baiser défraîchi pour notre baiser d'ange,
Pour notre désir vierge un désir satisfait.

Rêveuse.

Tome Premier.

PARIS.
LIBRAIRIE DE MAME-DELAUNAY,
RUE GUÉNÉGAUD, N. 25.

1834

Ce que j'ai montré dans cet ouvrage, c'est surtout ce qui se passe en dessous de l'apparence : les faits, chez moi, ne sont que le prétexte; car,

dans la vie matérielle même, ils sont si peu de chose que je ne sais s'ils valent la peine d'être indiqués; l'âme seule voit s'accomplir en elle des événemens véritables, monumens historiques de son existence. Ce que je veux peindre, c'est l'invisible des choses que nous voyons : personne n'est attaqué sur une grande route ou assassiné dans une auberge, personne ne tombe entre les mains des brigands, mais tout le monde aime, est jaloux, souffre et meurt. Quelquefois on tue, c'est déjà une teinte : mais la couleur foncée est dans l'âme, et c'est la passion.

Je ne chercherai à justifier ni à excuser mes portraits ; je vous dis qu'ils sont vrais, c'est à vous de le croire. Peut-être êtes-vous sous une influence de moralité bourgoise qui vous empêche de rendre justice à leur ressemblance ou à leur vérité, mais qu'importe votre jugement! J'écris pour vous imposer le mien, et non pour me soumettre au vôtre. Ayez des croyances si cela est utile à votre commerce, mais croyez à ce que je vous dis comme à l'Amérique que vous n'avez pas vue.

Que si vous voulez pourtant une raison à moi personnelle du

plaisir que j'ai eu à caresser certains détails, je vous dirai : Si je ne puis supporter la vue des douleurs physiques, en revanche je me plais à la vue des souffrances morales : mettre à nu l'intérieur hideux, les misérables choses de cette espèce féroce et basse qu'on appelle homme — ou femme—, c'est une joie, un triomphe pour moi... chaque découverte que je fais dans ce bourbier me semble une perle tirée de l'Océan ; je jouis alors comme Satan lorsque l'enfer s'étale devant lui.

On m'objectera sans doute que ces mœurs n'appartiennent pas à

(les mots même de Balzac dans "le Père Goriot" — même année)

toutes les espèces de société ; il est vrai que je vois plusieurs sortes de sociétés ; quant aux mœurs, je n'en connais pas d'autres.

Il existe une petite fille mal élevée, bavarde, inquiète, impertinente : écoutez-la parler un moment, raisonnez avec elle, répondez-lui, trai-

tez-la comme une personne, laissez-la une fois seulement dîner à la grande table ; elle ne se connaît plus, elle jase, elle chante, elle commande, elle exige de tous les mets, elle trempe ses doigts dans tous les plats, elle interrompt par ses cris les discours graves et sensés, elle incommode ses voisins, elle se remue, elle s'agite, elle tache, elle souille ce qui l'approche, elle frappe et bat les invités, qui murmurent, s'éloignent et la maudissent ; quand elle se mêle d'une chose, il n'y a plus de paix, plus d'ordre possible : mais que le père, faisant acte de volonté, la ren-

voie à la cuisine, ou dans l'antichambre avec sa bonne, tout redevient tranquille, l'ordre reparaît, la paix revient, la raison parle et est entendue, le plaisir, la gaîté, le repos renaissent, et tout cela, parce qu'on a parlé haut et ferme à la petite fille, qui maintenant obéit à une domestique et joue avec son chat.

Cette petite fille, c'est la France...

Grand peuple, petite nation qui n'est pas faite pour la liberté, car elle ne peut supporter le pouvoir.

Le Français passe pour spirituel, parce que c'est le peuple qui s'ar-

range le plus aisément d'une sottise.

En France, on ne tient réellement à rien : gloire, dignité, honneur national, tout le monde s'en moque comme moi : en fait de despote, ce qu'on veut, c'est de l'être.

Les pensées nobles étant le résultat de la fiction, on se redresse en acteur de drame pour faire parade d'indépendance ou de générosité; on dit devant ses amis : — J'aime ou je hais..... la royauté, je suppose... Il y a toujours de l'écho en France quand on lâche une bêtise : ce que l'un a dit, l'autre le répète. On s'est trouvé pittoresque, on conti-

nue à jouer son rôle : un moment vient de réaliser son dévoûment, aucun des deux ne veut s'héroïser; mais, par suite de la position dramatique, on se défie mutuellement ; quand il faut marcher, on marche, et l'on devient assassin ou cadavre pour continuer la métaphore.

Le Français aime et ne hait personne si une voix n'est pas venue lui crier : « Voilà ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut haïr! » En France, on devient grand comme Foy avec un refrain des Variétés, comme Cambronne avec un mot qu'on n'a pas dit.

Tout grand homme d'occasion ressemble à la flèche qui part de bas, s'élève et retombe pour s'enfoncer en terre. Quand Bonaparte croûla, ce fut partout un cri de joie et d'allégresse; l'armée seule n'en fut pas contente, mais l'armée n'est rien dans l'intelligence. La gloire est une belle chose, mais non pas pour le pays qui est chargé de la faire; c'est une fortune qui ne plaît qu'aux héritiers, à qui elle n'a rien coûté.

Car, enfin, de tout cela, qu'est-ce qui reste? une méchante borne de cuivre sur la place Vendôme, plate imitation d'un chef-d'œuvre romain;

car, en France, il faut tout imiter, jusqu'à la flatterie et la bassesse, et là-dessus je ne sais quelle caricature. Voyez, en effet, l'imposante et bonne figure! quelle dignité! comme c'est bien là le véritable Napoléon, le Napoléon de la France! Il ne pose pas, il ne marche pas, il court, il vole, il fuit devant le Nord....

Voilà à quoi se réduit tout le fracas de la napoléonerie!

Quand la monarchie revint accompagnée du pardon, quand les Bourbons revinrent avec la liberté, d'abord on fut assez niais pour se servir de cette liberté si large, si

vraie et si franche que Louis XVIII nous avait seul donnée; on se dorlota un moment dans la paix, on laissa se guérir les plaies de la France.

Quand tout fut cicatrisé, quand on n'eut plus rien à demander pour la patrie, on en parla.

Le patriotisme est le dessert des nations. Quand on n'a plus rien à faire pour sa patrie, on l'aime. Notez, ensuite, qu'il n'y a d'amour de la patrie que chez ceux qui n'y sont pour rien.

Comme rien en France ne plaît que s'il est inconséquent, gorgés de

libertés, on demanda la liberté; pour cela, on se mit à admirer Bonaparte!

Ce culte, que l'on improvisa soudain pour lui, était une trahison; c'est ce qui le rendit unanime.

Dans cette admiration il y avait deux choses: la reconnaissance d'en être délivré et la certitude qu'il ne pouvait revenir.

Le libéralisme, qui prend sa source dans les régions les plus basses de la pensée (car il n'y a pas d'opprobre dont l'opposition ne fasse un honneur à celui qui se range avec elle), le libéralisme, dis-je, alla en recrudescent, comme toutes les épizooties;

on accusa les Bourbons de protéger les jésuites qui assassinent les rois, et on les fit haïr comme protecteurs des jésuites qui assassinent les rois.

Il fallait que cette noble et loyale famille eût de bien hautes vertus pour avoir excité une pareille antipathie !

Comment eût-elle pu résister? elle avait contre elle la majorité de la nation, composée de :

Ceux qui avaient été condamnés par le commissaire de police à l'amende pour n'avoir pas balayé leurs portes ;

Les mouchards destitués ;

Tous ces honnêtes exceptionnels que Vidoc nous dit monter à cinquante mille, qui ne savent pas le matin où dîner le soir;

La brocheuse de la *Vie de Napoléon,* par Norvins;

Les forçats libérés, ennemis naturels d'un gouvernement qui les laissait sous la surveillance de la police;

Les marchands de chaînes pour sûreté de montre, qui volent la montre en offrant la chaîne;

Les maçons;

Les gamins;

Les maîtres de cafés, indignés que la censure eût arrêté la représenta-

50.000 - chiffre cité par Vautrin (L. Gariot)

tion de *Bélisaire*, tragédie de M. de Jouy;

Le portier de Lafayette;

Les chanteurs de Béranger;

Un tambour-major de la vieille-garde, fossile et bien conservé;

Un ancien domestique de la Dauphine, chassé pour vol;

Les directeurs de théâtres subventionnés par Charles X;

Les citoyens absens de leur pays pour des peccadilles qui leur faisaient craindre une loi sur l'extradition;

M. Martial Marcet de la Roche-Arnault;

Les soutiens de ces dames, privés d'une grande partie de leur revenu par la réserve où les tenaient, malgré elles, un arrêté de police;

Et enfin les filles publiques, qui trouvaient la restauration immorale.

A peine eurent paru ces ordonnances admirables de raison, de prévoyance, et surtout de justice (car la royauté a toujours droit, et jamais elle n'est plus fidèle à l'esprit d'une Charte que lorsqu'elle en viole la lettre), qu'elles furent blâmées par tout ce qui ne savait pas lire.

Un Anglais, payé par son ministère, tira un coup de fusil; l'agitation

devint générale, une lutte s'engagea, les faubourgs s'armèrent contre les troupes qu'il n'y avait pas.

La ligne fraternise toujours avec le peuple quand elle n'est pas la plus forte; elle a des sympathies quand elle n'a pas de cartouches.

Elle fit ce que vous savez, ce que fit Ney, Bourmont même si vous y tenez, enfin ce qui n'a qu'un nom dans le dictionnaire : ce mot, c'est celui qui a toujours tout décidé en France... car chez ce peuple si pur, si noble, si honorable, rien ne se conduit que par la trahison, rien ne se dénoue que par des traîtres.

A peine cette victoire, si glorieuse pour les vaincus et les rebelles, fut-elle connue, qu'électrisée par la nullité du danger, toute la ville se souleva; du haut des maisons on foudroya à coups de pavé l'absence des gardes royaux; on éleva des barricade, et tout fut dit.

Les honnêtes gens peuvent blâmer parfois le pouvoir, mais ce ne sont pas les honnêtes gens qui font tomber les trônes.

Dans les momens d'oubli où je me surprends à vouloir du bien aux hommes, momens assez rares, à parler vrai, qui font place à des pensées lucides, je cherche des améliorations sur tout ce qui est mal, c'est-à-dire sur tout; car dans cette société fictive, où rien n'est à sa place, se commet un échange continuel de mensonges et de perfidies. L'enfant est mené à l'église par sa mère, mais il s'y instruit à outrager Dieu; on le

rabaisse jusqu'aux hommes, ce Dieu qu'on apprend trop à craindre et pas assez à bénir. On fait de la religion même une affaire d'accommodement; on a de la piété quand on n'a le temps de se livrer ni au commerce ni aux plaisirs. On ordonne dans les instructions paternelles et religieuses la pratique de toutes les vertus dont un seul mot réaliserait la perfection : amour! et l'enfance n'a sous les yeux que des exemples de haine et d'inimitié : tu ne mentiras pas! la famille ne respire que le mensonge! tu ne déroberas pas : la famille n'a qu'un but, qu'une idée,

le vol! non le vol à main armée, non le vol que punissent les lois, celui-là est gênant, mais le vol modifié, contourné, se repliant sur lui-même pour cacher un crime dans chacun de ses anneaux; tu aimeras Dieu pour lui, tu aimeras ton prochain comme toi-même. La prière insulte tous les jours la Divinité qu'elle intéresse à la perte d'une cuiller d'argent ou d'une écuelle à potage. A chaque instant le prochain est immolé dans ce qu'il a de plus cher: on fouille dans sa vie, on la retourne pour l'examiner à l'envers; quand l'inquisition n'a rien produit, un

soupçon éclots grandit, devient réalité, prend l'absent corps à corps, le combat et le terrasse. Il semble à l'enfant qui réfléchit que les mauvaises actions soient un privilége de l'âge mûr, et qu'il faille avoir atteint l'époque de la raison pour agir contre elle.

Voulez-vous maintenant pénétrer dans les scènes de prostitution et de tyrannie qui embellissent les cérémonies du conjungo? là tout est faussé, tout est confondu. Comptez les mariages, et dites-moi si, sur mille épouses, vous trouverez moins de neuf cent quatre-vingt-dix neuf pros-

tituées! On livre ses charmes, sa possession, son âme (quand il s'y rencontre une âme) à celui qu'on n'a pas vu, qu'on ne connaît point, qu'on ne sait pas. Alors commencent ces relations infâmes où tout est tromperie; l'épouse a des caresses pour un mari comme pour un amant, et, Dieu me pardonne! je ne sais lequel s'en loue davantage. On avait tout promis, obéissance, amour, fidélité : on n'obéit pas, quoique l'on soit esclave; on n'aime pas, quoique l'on échange des baisers de flamme; on n'est pas fidèle même à celui qui n'a pas eu un rival couronné, parce

qu'on n'a pas pris l'autre moitié de soi-même, parce qu'on n'a pas enchaîné l'âme avec ces nœuds qui se scellent plus haut. Il y a peut-être des femmes qui n'ont pas eu d'amant, mais toutes ont désiré un an, un jour, une minute, un autre que leur mari : c'est une infidélité commise sans complice. Le mariage est immoral dans son but, dans ses moyens, dans ses conséquences, puisqu'il fait de la femme ce que je vous ai dit, et du mari ce qu'on ne dit pas.

Est-ce le monde fait comme il est qui donnera au poète sa compa-

gne? il souffrira; ses journées seront laborieuses; ses nuits, sans amour, seront amères! Mais c'est parce qu'il a compris une femme qu'il renonce aux autres; il s'est sevré des caresses banales; il n'a pas encore trouvé celle qu'il appelle! Où s'est-elle cachée? existe-t-elle? quand viendra-t-elle former en face du monde un hymen chaste comme son essence? Heureux! heureux qui l'a trouvé! Vierge pure, elle a reçu une âme de feu, un cœur de flamme! Partout où vos ailes d'aigle porteront votre essor de poésie et d'amour, vous la verrez planer au-

dessus de vous par le talisman de sa pensée; ouvrez la porte des cieux! elle est auprès de l'Être suprême que comprend son intelligence. Quand elle descendra sur la terre, elle aura de ces mots qui font tressaillir, comme Job au bruit de l'Éternel; elle vous offrira une main puissante pour vous soutenir; si votre âme s'éteint, elle la rallumera à l'éclair de ses yeux! Qu'elle veuille, elle enchaînera à sa voix, à ses pas, à son règne, ce troupeau d'hommes qui attendent sa lumière pour l'adorer; qu'elle veuille, elle sera reine, elle sera dieu!

Quand viendra le jour où se réaliseront ces idées de justice éternelle? Que la femme soit libre, pour être chaste et vertueuse ; que des affections mobiles ne s'enchaînent pas à des êtres qui n'aiment qu'une fois pour aimer toujours ; qu'on n'unisse pas un cadavre à une chair vivante ; que la femme cesse d'être méprisable, avilie par un joug qu'elle abhorre en le portant ; qu'elle ne rougisse plus que de la honte, c'est-à-dire de la fraude ; qu'elle ne soit pas à tous, mais qu'elle choisisse ; qu'elle ne soit plus esclave, mais qu'elle soit reine et maîtresse comme l'homme ;

que les enfans ne soient plus foulés aux pieds de parens aveugles, intéressés, ignorans, barbares; qu'ils soient pour leurs pères des fils, mais non des esclaves; que les tyrans par droit de mariage ne puissent plus, d'après leurs vues étroites, mouler à leur gré un prêtre, un médecin, un soldat; qu'une puissance supérieure dirige vers leur but les vocations des enfans, si visibles, si éclatantes, qu'un père seul peut les méconnaître; enfin, que presque tout soit mieux, ou du moins que presque tout change!

Parmi les vices qui ulcèrent la France, le plus grand, à mon sens, celui qui organise ou désorganise tout, c'est non pas l'orgueil, comme l'a dit Victor Hugo, c'est l'importance, que ne pouvait attaquer le poète; —l'aigle, du haut des airs, ne discerne pas les fractions, il embrasse tout en grand— c'est l'importance, nuance presque imperceptible pour qui ne peut analyser, mais colosse pour qui voit tout, parce qu'il veut tout voir.

De là envie des distinctions, comme l'uniforme de l'ordre public ou le petit chapeau à la grand homme; de là manie des décorations, manie qui s'est étendue jusqu'à la croix de juillet!

Pourquoi le théâtre tombe-t-il? parce qu'il n'est plus de bon ton d'être touché, parce que c'est admettre une supériorité, parce qu'enfin attendrir, c'est commander : l'émotion est une obéissance.

Il faut voir de quelle hauteur les célébrités se jugent, à quels diminutifs on accole les plus vastes conceptions! On détrône une gloire aussi fa-

cilement qu'un roi. Il n'y a plus de prestiges pour les royautés, y compris celle de la pensée.

Notez qu'avec tout ce dédain des sommités, il faut tenir par quelque chose à l'un de nos grands hommes, qui, par cela même, devient pour nous le seul homme de talent : de là ces mauvais vers adressés par des étudians en médecine ou en droit à Béranger. à Victor Hugo, à Delavigne, à Dumas, pour y gagner une de ces lettres stéréotypes qu'on puisse montrer à ceux qui ne connaissent personne. Dans un ordre un peu plus élevé on se redresse en disant

comme d'un intime : — Victor m'a dit..... Casimir assure..... Alexandre prétend...

Les grandes nations ont de l'orgueil : la France n'a que de l'importance. Quand chaque citoyen consent à s'effacer pour n'être qu'un dans le nombre, la masse est forte ; mais quand tout individu veut renfermer la nation en lui-même, il n'y a plus d'ensemble ; ce n'est plus une armée de soldats, c'est une cohue de caporaux.

Et voyez cependant! comme si la vanité se punissait par le dédain, quand les intelligences, ordinaire-

ment humbles suivantes du public, ont-elles montré plus d'insolence? quand avons-nous vu le talent plus impertinent? quel siècle enfin a été traité avec plus de nonchalance?

Si les hommes de quelque valeur se vendent, c'est que l'estime de leurs concitoyens ne leur paraît pas valoir la peine d'être conservée au prix de la moindre privation.

Nous avons perdu les deux véhicules des grandes choses, l'amour et la religion; la religion que l'amour aurait pu remplacer, s'il n'était pas mort avec elle! Qui donc, de nos jours, incendiera une maison pour en-

lever sa maîtresse ? Je sais que le Code pénal a prévu ce genre d'héroïsme, c'est sans doute cela qui l'a tué : mais, du moins, une femme qu'on aime est un dieu ; elle a son temple, son culte, ses martyrs ; on peut mourir pour son nom, on peut réaliser pour elle la chimère de cet amour désintéressé qu'avait rêvé l'âme simple de Fénelon. Avec l'amour et la foi s'est enfuie la morale, guide des actions des hommes, appuyé sur une base divine ; on n'a gardé que la loi naturelle, loi de ceux qui n'en veulent aucune et qui souffre tout ce qu'elle défend.

Jadis les principes de morale menaient à la politique, cette dernière n'en était que le corollaire : maintenant elle est un principe. La morale n'admet rien qui ne soit soumis à de hautes règles. La politique se trace à elle-même sa règle définitive ; la politique, maladie bizarre qui ne laisse voir qu'une seule teinte à ceux qui en sont affectés, comme on voit tout en jaune quand on a la jaunisse.

La plupart des belles choses politiques ne sont pas bien loin d'être des crimes.

Je crois inutile de parler de l'hy-

pocrisie : il n'y en a plus. Ce député libéral qui lance un coup de fouet au pauvre charretier dont la voiture retarde l'élan de son boquey démocratique, est-il un hypocrite? Il a parfaitement compris le système d'égalité qui lui soufflait de si belles phrases. Il n'y a plus d'hypocrisie, vous dis-je, il n'y en a plus! Ceux qui allaient à la messe sous Charles X, voilà des hypocrites. Où voyez-vous, à présent, qu'on aille à la messe? Vous parle-t-on, aux tribunaux, de la religion, des outrages au culte, du droit divin? Ah! oui! les grandes journées, la souveraineté nationale, le

roi populaire, vous n'entendez que cela. Les magistrats ne sont pas tous inamovibles.

Il n'y a plus de jésuites, il y a des patriotes.

Aujourd'hui c'est de la liberté que l'on est amoureux, peut-être comme un homme qui a vu le portrait d'une belle femme sur une bonbonnière. Grâce touchante! beaux yeux! formes divines! voilà l'imagination qui fermente! on anime cette insensible figure. Jugez alors de la passion pour celle qui est vivante! on l'aime d'autant plus qu'on ne la connaît pas. Alors sacrifices, voyages, rien

ne coûtera pour l'obtenir ; on la cherchera, fût-ce au bout du monde, et, quand on aura réussi à la trouver, que verra-t-on? une femme qui a été belle il y a long-temps, quand la boîte appartenait au père du possesseur actuel, mais qui maintenant n'offre plus qu'une ombre d'elle-même, sans grâce, sans forme; enfin, ce n'est plus une divinité, c'est un être méconnaissable, mentant impudemment au portrait, dont quelques lignes à peine serpentent dans la figure de sa petite fille.

Quand la liberté manque, on la comprend; quand elle y est, on n'y

est plus : c'est que rien ne peut être bien. L'opposition sera toujours brillante, parce qu'elle se fonde sur ce qui n'est pas ; quand sa chimère se réalise, elle subit le sort des choses qui sont, elle est mauvaise.

Et voilà pourtant pourquoi l'on se déteste, pourquoi un peuple entier se soulève, se bat comme une armée et meurt comme un seul homme; voilà pourquoi, le 28 juillet, j'ai manqué d'avoir une opinion.

Il y a des hommes qui croient avoir une opinion. Que seraient-ils sans elle? que serait l'aveugle sans

son chien? que serait le valet sans son maître?

Le type de la médiocrité est le patriotisme.

On sent si bien qu'on n'est rien, qu'on s'amalgame avec les autres: pour être quelque chose on se cottise.

L'homme qui est par lui comprend qu'il appartient au monde, et qu'en revanche le monde lui appartient; partout où se trouvent des intelligences, il est chez lui. L'homme d'intelligence aime, sert, honore sa patrie, mais il n'est pas patriote.

Le patriotisme consiste à chanter en chœur, au spectacle, *la Merseil-*

laise avec la canaille, et à applaudir l'orchestre quand il commence la ritournelle; on ne voit plus maintenant tout un parterre s'enrôler en sortant de l'entendre, ce qui prouve que les hommes de 89 aimaient plus que nous la musique.

Il fut un temps où tout crime, toute vertu, étaient confinés dans leur catégorie, sans que la pensée humaine se permît d'empiéter sur leurs limites respectives : nous avons, Dieu merci, changé tout cela! comme dit Molière. Dans un moment où l'on a besoin d'une provision de fidélités, la trahison, entre autres, a

subi les métamorphoses les plus originales : jadis il n'en existait que d'une sorte, le mépris était pour toutes; depuis une quinzaine d'années, il n'a guère été permis de trahir que les Bourbons.

Il n'y a pas d'opposition qui n'ait pour but le ministère, il n'y a pas de conspiration contre le pouvoir qui n'ait pour but le pouvoir. La liberté, l'honneur national, etc., etc., etc., sont des roues que l'on met à son char : il faut toujours prendre de bonnes roues pour ne pas verser en route.

J'ai un grand nombre d'amis qui

veulent, désirent, appellent la république : je ne connais pas un seul républicain.

Qui aura le pouvoir? le libéralisme? non, mais les libéraux; la monarchie? non, mais les royalistes : voilà. Le peuple est au parterre, où il paie son billet; il voit jouer une pièce, il applaudit, il s'amuse ou ne s'amuse pas; il souffre, il s'intéresse, il gémit, se fâche, gronde, rentre chez lui et revient à ses tristes et fades réalités. La toile se baisse : tout se confond sur le théâtre ; les acteurs se félicitent, le tyran conduit fort poliment la victime à sa loge, le cais-

sier compte sa recette, et l'agent dramatique touche les droits d'auteur.

A tout cela, qu'oppose le public? il rit, il répète les épigrammes spirituelles du *Charivari* : mais nous ne sommes plus au temps où une épigramme tuait, où l'on ne se relevait pas d'un vers de Boileau ou d'un bon mot de Rivarol; maintenant cela fait vivre; c'est un levier comme un autre, on met le pied dessus et l'on s'élève.

L'estime est la petite monnaie de la gloire; c'est l'indemnité des sots.

Il ne faut jamais se presser d'esti-

mer quelqu'un : c'est toujours du temps de perdu.

Quand on a examiné de sang-froid les bases d'après lesquelles on juge, je suis surpris qu'un homme qui a quinze cents livres de rente s'occupe sérieusement de l'opinion des autres. Y a t-il une estime que vous consentiez à recevoir par la petite poste, sans être affranchie ?

Le mépris, ou autrement dit le ridicule politique, est un dédommagement que les puissans laissent aux faibles, arme assez semblable à la batte d'arlequin; il s'en sert avec vigueur, il en frappe avec force, mais

les coups font du bruit et peu de mal; celui que l'on assomme ne s'en aperçoit pas.

Bon peuple! qui prépare avec sa substance un repas dont il ne goûtera jamais! Quelle loi a donc existé en sa faveur? toutes sont au profit des aristocraties libérales ou monarchiques: peu importent les principes! Les contributions sont un fleuve; on ne veut pas le tarir, on cherche seulement à détourner leur cours pour en arroser ses propriétés.

La nation est un troupeau destiné aux festins: il ne s'agit pas de savoir s'il vivra, s'il gardera sa laine et sa

chair, mais qui se vêtira de l'une et se nourrira de l'autre.

Je l'avoue, mes réflexions m'ont porté depuis bien long-temps à désirer dans le gouvernement le plus de monarchie possible, la monarchie qui n'a qu'à s'exiler pour que la tyrannie commence.

Le Roi seul peut être le représentant de la nation; il en est le résumé, l'essence, le résultat: puissant quand il a pour lui le plus grand nombre, chancelant quand il n'a pour lui qu'une faction, mais immuable lorsqu'avec la liberté, ou sans elle, il est populaire, il est national. Je

veux un Roi : j'y tiens, parce que, moi qui ne suis pas d'avis qu'on traite la politique dans les rues et que nous ayons pour législateurs ceux que Cartouche aurait appelés ses camarades, je veux une main qui, ferme et loyale, conduise l'État entre l'abîme qu'il cotoie et la hauteur inaccessible.

Il n'est pas bien prouvé que l'on soit esclave sous le despotisme et libre sous la liberté.

L'opinion politique n'est qu'un esclavage de mots : une grande erreur est de croire qu'il y a un but à quelque chose.

L'arène politique est comme le cirque de Franconi, où les chevaux dévorent des lieues sans changer de place : les peuples aussi croient arpenter beaucoup de chemin; ils font le manége.

SCHILDINE.

I

I

J'étais fou jadis des soirées d'artistes; je me rappelle avec émotion les jouissances qu'elles gardent aux hommes d'esprit. Elles sont ordinairement composées ainsi qu'il

suit : des poètes, des vaudevillistes, des auteurs de romances, des musiciens qui tiennent le piano, et des dames qui chantent.

Mais, avant d'en tracer le tableau, nous vous engagerons à monter rue de Ventadour, au deuxième étage d'une maison d'assez belle apparence. Les fenêtres regardent le théâtre, qui alors encore existe dans toute sa splendeur; et quand l'orchestre élève sa voix harmonieuse, quelques notes de Paër ou d'Hérold viennent chatouiller l'âme et la bercer aux rêves de succès et d'amour.

Aujourd'hui, ou plutôt ce soir, nous aurons peine à recueillir ces trésors de mélodie extérieure; les volets sont fermés; les rideaux, croisés l'un sur l'autre, attestent que le sanctuaire se décore pour une grande solennité. En effet, le piano mis en vue, des cahiers de musique, et des partitions détachées, éparses sur le canapé, les bougies allumées, les candélabres en feu, et la cheminée ardente

comme l'âtre d'un seigneur féodal, tout est prêt, tout attend les invités : la société sera brillante.

C'était Mme de Marcilly qui donnait cette soirée. A voir son empressement, son inquiétude, sa surveillance inaccoutumée, nous présumons que la réunion promet d'être aujourd'hui plus dramatique et plus pittoresque que de coutume.

Dans le peu de mots qu'elle laisse échapper au milieu des ordres qu'elle jette aux domestiques, on distingue parfois un nom de jeune fille ; mais il semble ne venir que pour en cacher un autre qu'elle prononce si bas qu'à peine elle-même peut l'entendre.

Veuve depuis six ans, elle jouit d'une assez belle fortune que lui a laissée son mari, mort dans la guerre d'Espagne. Militaire, et par conséquent fait pour être tué, le colonel n'avait inspiré aucun regret à sa femme ; elle s'était donc consolée aussi vite qu'une affligée :

les fêtes, les plaisirs avaient bientôt remplacé dans sa maison les condoléances des parens et des amis qu'aurait fatigués la monotonie d'une véritable douleur.

Elle prétendait à la gloire d'être spirituelle et bonne. Inconséquente dans sa conduite, pleine de raison quand il ne s'agissait que de théorie, elle passait pour avoir le cœur tendre. Sans qu'il y en eût des preuves réelles, la calomnie prétendait que le colonel aurait toujours été regardé par elle comme le meilleur des pères, et qu'un autre aurait rempli les devoirs du mari...

Cette assertion, du reste, ne prouvait rien contre elle. Dans le grand monde, où ce qu'on appelle la corruption règne avec plus d'éclat et de liberté, il est de bon ton de sembler avoir un amant; on ne l'avoue pas, mais on ne le nie point. Il existe un homme qu'on défend, dont on protége les intérêts, qu'on présente partout où l'on est reçu soi-

même ; il vous accompagne aux promenades, aux spectacles, aux concerts... enfin on le charge de toute la partie intellectuelle et agissante du ménage ; le mari n'a qu'un emploi, celui de s'enrichir. Cette mode, qui remonte plus haut que la découverte fossile du système représentatif, est la seule que les dames aient suivie avec exactitude, sans modification, sans altération...

Celle qui veut à toute force être honnête femme n'a qu'un amant.

Ainsi donc, ne portons pas encore un jugement trop défavorable sur Mme de Marcilly ; elle n'en a pas moins un excellent caractère et toutes les qualités de son sexe. Il n'y a plus maintenant que deux ou trois maris et les tribunaux qui traitent sérieusement l'adultère.

Pendant que nous analysons la maîtresse du logis, nous n'avons pas remarqué que le salon se remplit : on fait cercle.

Autant que je puis me rappeler le nom des arrivans, il n'y a pas encore d'artistes. Toujours attendus avec impatience, ils ne viennent que fort tard; il faut que leur absence ait été sentie, il faut que les badauds, qui ce soir-là peuplent le salon et garnissent les fauteuils, les chaises ou les banquettes, aient eu le temps de se dire entre eux :

— Vous avez entendu parler de sa dernière romance ?

— Oui, c'est délicieux! comme c'est idéal, vague, vaporeux! comme il les chante! avec quelle âme!...

— Moi, reprend une vieille femme, je ne suis venue que pour... ah! mon Dieu! dites-moi donc son nom... vous savez, celui qui compose des ballades populaires et qui fait tant rire quand il s'accompagne au piano!

— Ah!... Plantade.

— C'est cela! c'est pour lui que je viens.

Enfin, quand on ne parle plus d'eux, ces messieurs arrivent.

Nous avons reconnu des gens d'esprit et des notaires, des agens de change qui débutent, des militaires, plusieurs auteurs de vaudevilles et quelques poètes.

Les poètes sont très-utiles dans les soirées de ce genre. Long-temps avant que la réunion soit au grand complet, l'un d'eux tire un papier de sa poche et lit; cela dure une ou deux heures. Une romance, roucoulée par un clerc d'avoué ou la fille d'un marchand de vins en gros, remplit l'intervalle : le temps se passe, on arrive, on se presse, on s'entasse, on déclame encore une ou deux élégies, et la soirée commence. Dans les bonnes maisons on lit des vers jusqu'à ce qu'on s'occupe de quelque chose.

Comme il est fort possible que nous le retrouvions plus tard, n'oublions pas de remarquer un jeune homme qui se tient de-

bout, adossé à la cheminée; il se brûle les jambes et n'ose se mouvoir, car il faudrait pour cela savoir où se mettre, et il lui serait impossible de se déranger sans perdre contenance; il ne se place pas, il se case, il se plante. Sans les changemens inévitables et indépendans de sa volonté, il resterait partout où il est; quand il est quelque part, il y prend racine. On lui accorde, je ne sais pourquoi, une grande réputation de convenance; les dames surtout semblent lui témoigner une préférence marquée. Soit que son air taciturne leur donne à penser qu'il est discret, soit que l'on regarde son immobilité comme un gage de constance, il se trouve toujours une femme pour le protéger contre les nombreuses épigrammes qui pleuvent sur lui. Comment a-t-il mérité cette affection? je ne sais: on ne cite pas de lui un seul trait ingénieux, jamais on ne l'a vu ranimer une conversation languissante, mais il met admirablement sa

cravate, il joue de la flûte et il admire Bonaparte.

J'avais oublié ces spécialités suffisantes pour fixer une pensée de femme.

En général, les femmes préfèrent les nullités.

PAPETIER RELIEUR NOIRE DOMFRONT

C'est donc un être assez insignifiant, mais bien placé dans un monde où la forme extérieure est comptée pour quelque chose, et qui loue un homme d'avoir bon ton comme on le louerait d'avoir déployé un dévouement héroïque pour sa patrie ou pour sa mère; il se vante d'une grande indépendance dans l'esprit et dans l'opinion; il se met au-dessus de tous les préjugés, et il ne tient à rien qu'à ses favoris : cela s'appelle Ernest Seligny.

Si l'on me demande compte de ces bizarreries, je répondrai qu'on accorde une bonne réputation aux sots, parce qu'ils ne sauront pas s'en servir ; on la dispute aux autres ; et

après tout, on ne dit de mal que de ceux dont on parle.

II

II

La soirée était fort avancée ; quelques lectures avaient été supportées patiemment ; l'assemblée espérait être récompensée par une romance de Romagnesi ou de Mme Du-

chamge, lorsqu'on annonça M. Adolphe de Sassenaye.

A ce nom quelques dames, invitées pour la première fois, rougirent.

— Comment! dit l'une d'elles à Mme de Marcilly, vous connaissez cet homme-là?

— On croirait que madame l'a connu, répliqua la maîtresse du logis sans changer de visage.

Il entra.

Dès ce moment l'attention que sa présence avait excitée ne permit plus de s'occuper que de lui. Cette sorte d'intérêt, si l'on veut nommer ainsi la rumeur des assistans, n'était inspirée par aucune distinction particulière : ce n'était ni un général de l'empire, ni un député de l'opposition; ce n'était pas même un poète... Il se mêlait, il est vrai, de littérature, mais en amateur, comme pour tenter acte d'intelligence, et non pour obtenir tel ou tel suffrage.

Il paraît qu'à son nom se rattachaient bien des souvenirs. On parlait de passions ardentes, de jeunesse orageuse; on s'exprimait sur son compte par des demi-mots, des réticences accompagnées d'un sourire. Les dames, qui avaient semblé le connaître, l'accusèrent d'avoir éprouvé des sentimens qui devaient jeter beaucoup d'amertume sur sa vie. Toutes le blâmaient vaguement, sans citer un seul trait blâmable.

Mais comme les femmes seules l'attaquaient, on peut juger que son crime était de ceux qu'elles seules ne pardonnent pas.

Quant à moi, j'avouerai que je regarde avec une agitation compatissante tous ceux qu'on me réprésente comme des héros de ce genre. Il est rare que l'homme qui a souffert de ces douleurs n'ait pas une âme élevée et noble. S'il m'est prouvé qu'il a fait des folies, qu'il s'est, par exemple, ruiné par amour, qu'il a voulu tuer sa maîtresse ou lui-même,

alors je fais mieux que plaindre : ma sympathie va jusqu'au respect. Il me semble voir un volcan éteint; son cratère n'offre plus que des cendres, mais elles sont chaudes encore ; elles attestent le passage de l'incendie.

C'est au milieu de ces impressions diverses qu'Adolphe saluait la société ; il en reçut un accueil assez froid. Chez les unes, il prenait l'air du dédain; chez les autres, celui de la haine : au total, il passait fort indifférent sur l'opinion qu'on pouvait avoir de lui. Aux unes il rendait leur haine, aux autres leur dédain.

Après quelques instans de conversation entre Mme de Marcilly et Adolphe, que nous n'appellerons plus que de ce nom, conversation qui ne fut interrompue ni par le nocturne de Blangini ni par une variation de Litz, elle se leva et annonça à la société que M. Adolphe allait lire une nouvelle.

La moitié du salon, soupçonnant quelle

sorte de bienveillance Mme de Marcilly avait pour le lecteur, se prépara d'un air joyeux à la lecture promise ; les autres l'attendirent avec calme.

Il commença avec une indifférence insolente, mais peu à peu l'auteur reprit le dessus et il mit à son récit toute la chaleur d'un père tendre et dévoué.

La nouvelle était à peine achevée lorsqu'une porte s'ouvrit, et l'on vit paraître une jeune personne vêtue avec la plus grande simplicité.

Mme de Marcilly annonça à la société qu'elle lui présentait sa fille, Schildine, depuis longtemps élevée dans le pensionnat de Saint-Denis, qui venait, après une longue séparation, vivre auprès de sa mère pour ne plus la quitter.

La jeune enfant fut reçue par les amis de la maison avec des complimens intarissables sur sa grâce, sa douceur et sa beauté. Pour

célébrer sa bien-venue, pour signaler en quelque sorte son entrée au sein du foyer maternel, elle chanta au piano un morceau délicieux, où les paroles et la musique, parfaitement d'accord, disaient le bonheur du retour, la joie de renaître à une vie nouvelle, et je ne sais quelle espérance d'avenir coloré d'un reflet du passé. Il régnait dans son chant une impression douloureuse et charmante ; on oubliait au son de cette voix tout chagrin, toute souffrance.

Ses accens vous transportaient comme sur des ailes vers ces régions qu'on parcourt la nuit, quand, appuyé à la fenêtre d'un château qui domine une plaine et regarde une forêt, on se laisse aller à l'harmonie d'une nature mélodieuse, aux gémissemens de l'eau qui coule autour du bâtiment et caresse les contours anguleux de l'édifice ; alors la lune épanche ses clartés sur les prairies, sur les bois ; tout vous écoute comme vous écoutez vous-

même; dans le vague est un murmure qui vous éveille, tout autour un silence qui vous endort. Les heures s'écoulent, la nuit se blanchit à l'orient; et le soleil vient vous chasser de votre nouvel empire de bonheur, de votre idéalle conquête. La vie réelle des hommes, qui commence à s'agiter devant vous, vous rappelle au sommeil, et vous quittez cette scène, où trop de lumière éblouissant vos yeux, décompose les fantômes que votre imagination avait créés et parés des couleurs dociles de la nuit.

Schildine cessa; on l'écoutait encore : c'est qu'après une pareille scène l'écho du cœur est long-temps à redire ce qu'il a compris; il pousse quelques rumeurs, comme après le fracas des applaudissemens un parterre murmure encore de joie et d'enivrement.

III

III

On se sépara, mais lentement : on s'arrêtait sur le seuil comme retenu par un charme inexplicable. Tandis que Schildine, toute entière au bonheur de revoir sa mère,

la suivait des yeux et saluait indifféremment les personnes étrangères, celles-ci, en partant, ne voyaient que Schildine, toutes les âmes se prosternaient devant elle.

L'impression fut si vraie qu'aucun des assistans ne pensa ce soir-là à critiquer sa mise et à se rendre compte de sa brusque apparition. Ce fut quelques jours après qu'on s'occupa de sa position : alors les hypothèses s'établirent.

On savait que Mme de Marcilly ne demeurait pas depuis long-temps à Paris, et voilà ce qui résulta de plus clair pour les hommes aux conjectures. Quelque général de l'empire, quelque brave officier de la vieille-garde l'avait aimée et épousée ; enfin, la suite des événemens l'avait rappelé à Paris. Elle avait voulu donner à sa fille une éducation brillante, et s'en était séparée jusqu'à ce jour.

Pour nous, qui n'avons, comme tous les

autres, que des données douteuses sur les événemens écoulés avant l'époque où commence cette histoire, nous laisserons à qui de droit juger le procès, et, en narrateur fidèle, nous ne dirons que ce dont nous sommes certain.

Or, ce dont nous sommes certain, c'est que Mme de Marcilly n'avait pu voir Adolphe sans un sentiment de préférence et de tendresse.

Elle l'avait rencontré dans un cercle, chez un médecin célèbre : un instinct irréfléchi les avait fait asseoir tous deux l'un près de l'autre; un mot avait été échangé, une conversation vive l'avait suivi. Sans démêler quel pouvoir avait agi sur eux, toujours est-il vrai que leur entretien, commencé à dix heures, n'avait pas cessé à minuit, et les deux fauteuils avaient si peu bougé qu'à peine se serait-on aperçu qu'ils s'étaient rapprochés.

On avait parlé d'abord théâtre : c'est une manière commode de débuter. Il y a toujours à Paris un ouvrage en vogue dont on peut raisonner autrement que son interlocuteur.

On avait discuté la pièce : à propos d'une scène, Adolphe avait si durement reproché à l'auteur de ne pas savoir peindre l'amour, que Mme de Marcilly, prenant beaucoup d'intérêt à la discussion, l'avait même animée par des regards avides de s'instruire dans cette théorie.

Adolphe, qui, en face de deux beaux yeux, se croyait toujours sérieusement passionné, répondit par une peinture brûlante, échauffée par les regards de sa belle voisine; enfin, une déclaration complète avait couronné la dissertation.

C'est à partir de ce moment, sans doute, que tout avait disparu pour eux; car ni le bruit de la danse, ni la symphonie de l'orchestre d'amateurs, ni les mots malins jetés

en passant sur eux par des danseurs indignés de leur oubli, n'avaient eu le privilége de les réveiller. Mais ce que le bruit n'avait pu produire vint du silence : quand le salon si retentissant commença à se taire, quand la foule se dégarnit et que l'appartement fut presque vide, la pendule, au milieu du calme, sonna deux heures. Ils ne pouvaient le croire : Deux heures !... Leur rêve fut brusquement interrompu ; ils se regardèrent et tressaillirent en pâlissant. C'est ainsi qu'un sommeil de malle-poste s'augmente des cahots, du roulis de la voiture, du bruit des chevaux, et ne s'en va soudain qu'au moment où le courrier fait halte pour un relai.

De tout cela il résulte qu'Adolphe quitta Mme de Marcilly, non pas amoureux, mais aimé. Se faire aimer est si facile pour un homme qui a vu le monde et qui possède l'habitude des bonnes fortunes !

On arrive à ce triomphe satisfaisant par

une marche tout à fait arithmétique. L'art de plaire peut s'enseigner comme la stratégie : là tel mot, ici telle phrase, plus loin telle surprise. Il faut aussi savoir rougir... On rougit à volonté : on resserre son cœur dans sa poitrine : le sang comprimé monte au cerveau, aux joues, et la femme se laisse saisir à cette pudeur, si attrayante dans un homme. Il en est de même de tous les signes physiologiques de l'amour : on peut s'apprendre à trembler, à pleurer, à frissonner quand une main touche la vôtre ; on peut même pâlir comme devant un danger. Cette dernière faculté est rare : ne pâlit point qui veut.

Adolphe avait appris tout cela ; mais artiste et sincère au milieu de sa fausseté, il en était venu au même point que les bons acteurs : ils ne sont pas bien sûrs que les belles pensées ne soient pas sorties de leur cerveau. Les sentimens nobles sont tout bonnement

une affaire de mémoire : le tout est de citer à propos.

Adolphe avait ce talent. Il sentait bien au fond de lui-même que ce n'était qu'une comédie, mais il n'appuyait pas sur cette idée, il la laissait dormir : il s'abandonnait à tout le charme de la superficie de l'amour.

Il avait étudié involontairement, sans projet formé, par instinct seulement, ces nuances invisibles aux yeux vulgaires, mais qui, au total, colorent seules l'imagination : il devinait aux trois premiers mots ce qu'était une femme. Notez qu'en cela il faisait acte de sagacité ; car les femmes étant toutes de soudaineté, sont vraies à l'abord : elles débutent loyalement ; ce n'est qu'après l'épreuve qu'elles trompent.

Ainsi Adolphe jugea que Mme de Marcilly avait des prétentions à l'esprit, à la réplique : il l'attaqua par son faible ; il lui prouva qu'il était spirituel, excellent moyen de lui plaire,

en lui offrant un hommage appréciateur; ensuite, plus adroit encore, il hésitait souvent à répondre, pour lui donner à penser que lui, homme habile, n'était pas accoutumé à rencontrer une femme aussi capable de lui tenir tête, et qu'il se trouvait alors avoir affaire à une des plus hautes inteligences. Cette ruse fut une de ses grandes ressources : c'est en effet un expédient auquel aucune femme ne peut résister.

Il faut l'avouer, Adolphe avait d'étranges idées sur l'amour. Il y avait cru à vingt ans, avant d'avoir connu les femmes : depuis qu'il les connaissait, il ne croyait ni aux femmes ni à l'amour.

Quelques intrigues malheureuses l'avaient désillusionné : il avait juré de se donner à toutes, mais de ne s'attacher à aucune : il prétendait que personne n'est sérieusement dupe de l'amour; que c'est une lutte ouverte, un pari à qui attrapera l'autre. Celui qui, par

maladresse, devient franchement amoureux, a perdu la gageure : il voulait tromper, il s'est trompé lui-même.

Admis chez ce médecin, comme on l'est dans toutes les maisons honnêtes, sans être connu de personne, il s'attacha à cette femme encore convenable, spirituelle, assez sensible pour consentir à s'en occuper et assez répandue pour lui être utile. Nous savons donc maintenant à peu près comment Adolphe se trouva présenté dans la société de Mme de Marcilly et comment son apparition y avait produit cet effet.

Beaucoup de personnes de l'un et de l'autre sexe ayant entendu parler de lui sous un point de vue peu favorable, ne s'attendaient guère à le voir dans les bonnes grâces de la veuve du vieux général; mais leur surprise aurait cessé si elles avaient su tout ce qui s'était passé depuis quinze jours.

La manière d'agir des femmes vis-à-vis le

public à propos d'un amant se combine avec l'âge et prend trois périodes distincts : de quinze à vingt, on cache, on rougit, on tremble ; de vingt à trente, on adopte sans ostentation, sans faste, mais aussi sans honte, sans crainte, la position où vous jette l'homme qui vous possède; mais à partir de trente-six ans une femme vous étale, vous promène, vous affiche ; elle vous loge aux avant-scènes, aux balcons des théâtres ; elle vous entraîne aux Tuileries le dimanche, de trois à quatre heures ; elle s'appuie sur votre bras en vous regardant avec ivresse ; elle vous tutoie assez haut pour qu'on l'entende ; elle demande aux passans de dire : — Voilà Mme *** avec un jeune homme !... elle a encore un jeune homme !... Qu'elle en trouve un qui le souffre, et elle lui attachera une pancarte où seront écrits ces mots : *Amant de Mme ***,* comme on grave sur la plaque d'un griffon : *Zamore, chien de la duchesse de Mircourt,* ou

sur un bouton d'habit d'homme qui pense : *Garde nationale*, 3e *légion*.

On conçoit maintenant que Mme de Marcilly ait mis quelque vanité à divulguer Adolphe à sa société : elle avait passé la trentaine, et, puisqu'il faut le dire, il était son amant; il avait trouvé ce qu'on appelle une maîtresse comme il faut.

Comme il faut! grand mot qui résume toute la science nécessaire pour être aujourd'hui, mot indéfinissable, et qui pourtant se comprend admirablement : c'est le confortable des Anglais, mais plus vaporeux, plus difficile à saisir; mot qu'on n'analyse pas, mot qui convient si parfaitement à une société où rien ne part d'un principe, et qui, dans tout, ne voit et n'admet que le résultat.

Une maîtresse comme il faut! cela veut dire qu'elle a trahi des devoirs, violé un serment, outragé l'opinion publique, ou exposé un honnête homme, qu'elle déshonore, à

se couper la gorge avec un faquin. Je ne sais quoi d'amer se glisse, filtre et grossit au travers de ces liaisons sans amour où l'on donne ce qui n'appartient pas, où l'on reçoit ce qu'on sait ne pas être.

Ah! qu'il y a loin de ces prostitutions d'or et de soie à ces abandons si vrais des jolies grisettes de Paris! C'est dans la mansarde que se réfugie l'amour : il n'y a que de l'égoïsme dans les salons.

Voyez cette jolie famille tant blasphêmée et tant fêtée cependant! Rieuses, l'œil aux anges, légères comme des silphides, objets charmans, naïfs, délicieux, elles glissent, caressantes et souples, avec ces têtes mélodieuses et roses que la main des seulpteurs a recrutées pour les cieux. Ici point d'art : une taille plus étroite que leur ceinture, joli chapeau de paille, pied mignon et bien blanc, et toujours un sourire prêt à éclore, c'est elle... ce n'est ni une prude ni une co-

quette. Elles n'ont pas de phrases convenues; elles n'ont point de fard, ni sur la joue, ni dans l'âme.

Quel bonheur pour le jeune homme pressé d'amour, lorsqu'après avoir quelque temps suivi avec de douces paroles celle qu'un heureux hasard lui fait rencontrer, il peut en obtenir, après les grands combats d'usage, quelque rendez-vous pour le lendemain! Et le lendemain, il faut le voir, une heure avant, brûler le pavé, venir, courir, passer d'un trottoir au trottoir voisin, tantôt les yeux à terre, rongeant ses ongles, tantôt lançant au fond du magasin un regard qui perce les rideaux verts pour aller tomber sur elle. Elle vient à la fenêtre, et un doux regard vous dit : Un moment ! elle sort... Et les demandes, qui n'attendent pas les réponses, arrivent et se croisent comme les feux d'une petite guerre. — Vous avez donc rêvé de moi ? — Oh oui !... Puis un sourire. — Je

t'aime! — Vous m'aimez? — Et toi?... Et tout le détail charmant de l'intérieur, et les déjeuners sur un carton à chapeau, et le moka, la crême qu'elle vous sert, qu'elle vous apprête elle-même, et les mille baisers, distractions ravissantes, demandés, refusés, et offerts quand on les refuse, disputés et prodigués! enfin, les tracas du ménage, si doux entre amans!

Ainsi leur vie éclot et s'envole. Vive, franche, oublieuse, n'ayant de maître que le plaisir, souvent trahie, souvent délaissée, prenant plus d'un cœur dans une année, mais n'en ayant qu'un seul à la fois. Et que viennent pour vous des chagrins, des peines! elle ne vous quittera pas : adieu les plaisirs, les bals! Êtes-vous malade, elle veille près de votre lit, et vous croyez avoir une mère ou une sœur! Aimez-la, c'est tout ce qu'elle veut. Elle prendra, s'il le faut, sa part de votre misère : chapeaux, robes, bijoux, courront se mettre en gage... Que lui font les

privations!... il ne lui faut qu'une richesse... votre amour!... Elle mourra pour vous, s'il le faut, mais aimez-la... Ah! belles dames... la grisette est fidèle au malheur! Vous avez raison : il ne faut pas vous confondre avec les grisettes.

Souvenirs enchantés de jeunesse, amours où se réalisent tant de rêves d'enfance, vous nous suivez au milieu d'un monde brillant pour voir pâlir devant vous le clinquant mensonger des grandes dames! rien ne vaut ni vos baisers ni vos querelles! On sert avec zèle des femmes comme il faut; on a sur ses tablettes des noms de comtesse, d'altesse même : Paris s'en souvient encore lorsque déjà l'on ne s'en souvient plus. Il est une grisette qu'on n'oublie jamais.

IV

IV

L'amour est une grande sottise, il amène les enfans.

Il n'est rien de plus ridicule que la série d'événemens qui conduisent un garçon à la

dignité de père. Un homme voit une femme, elle lui plaît, il en rêve... il n'a qu'un but, qu'un espoir ! Mais la jeune personne a été bien élevée, c'est-à-dire qu'elle a été mise dans un pensionnat où elle a tout appris : elle sait donc que chaque chose a sa conséquence ; son cœur est corrompu, mais son honneur est intact. L'honneur ! entendez-vous ? c'est la grande question : il faut ménager précieusement cet honneur qui allèche les épouseurs !

Le jeune homme qui parmi ses connaissances n'a rien recueilli de défavorable à la demoiselle *bien élevée*, risque sa demande : on agrée sa recherche, le mariage se célèbre.

Rien n'est plus délicieux que les premières quinzaines de ce nouvel état, l'époux est sous le charme : les voluptés de la veille s'enchaînent comme des guirlandes de roses avec celles du lendemain ; il semble

que le paradis terrestre s'est ouvert pour lui et que la pomme partagée avec Ève n'a pas dans ses pepins un germe de sa corruption originelle...

Mais voilà qu'un jour, d'un air caressant et humilié, madame arrive, s'assied sur un genoux de son mari, se penche à son oreille et lui confie avec mystère un grand secret.

Nous n'avons pas entendu un seul mot de sa phrase, mais il faut qu'elle renferme un mystère fatal, car le mari se lève soudain, au risque de renverser sa femme, toute étonnée du résultat de sa confidence; je crois même qu'un jurement énergique lui échappe; et d'une voix grave et altérée il lui dit : — Est-ce bien possible!... La nouvelle se confirme... lui-même s'en assure... il doutait d'abord, mais il ne peut plus reculer devant l'évidence... sa femme est enceinte...

Il s'habitue si bien à en être mécontent qu'il finit par se plaire à l'idée de l'ennemi

qui lui arrive. A mesure que le signe de la fécondité augmente, le dépit diminue, et quand arrivé je ne sais d'où, débarqué sans droit et sans raison, traîtreusement imposé à deux autres existences, comme un garnisaire allemand chez le Parisien dans une invasion étrangère, le nouvel hôte, braillant, pleurant, mordant le sein de sa nourrice, vient usurper une place chez son père, ce père, qui pendant six mois s'est par degré résigné à son bonheur, reçoit avec modestie les félicitations de ses amis, va signer l'acte de baptême à l'église, qui ondoie un nouveau tributaire, et l'acte de naissance à la mairie, qui compte un contribuable de plus. Dès-lors tout est changé pour lui, il ne s'aime plus; ce qu'il aime, c'est le produit de sa femme; il concentre tout le foyer de sa pensée dans cette petite masse informe dont le perfectionnement ne doit après tout amener qu'un coquin ou un sot. Son horizon, jadis immense,

se rétrécit en baldaquin ; le berceau du marmot en est la limite. Il se consacre tout entier au culte du fétiche qu'il adore, parce qu'il croit l'avoir créé. Dès-lors il donnera tout le développement possible à un amour qui ne verra jamais clair : cet amour se combinera non avec ses qualités, s'il en a, mais avec ses défauts. Le fruit de son dévouement à son enfant sera de lui avoir greffé tous ses vices ; enfin, comme cet audacieux instituteur d'animaux féroces qui menacent sa vie, le père élevera dans son fils un monstre qui le dévorera.

Nous sommes un peu loin de Schildine, mais nous y reviendrons. Qu'on ne s'y trompe pas : chacune des digressions qu'on voudrait nous reprocher n'est pas aussi inutile qu'on pourrait le croire ; elles auront toutes un retentissement dans la suite de cette histoire ; le lecteur n'y perdra rien ; il ne s'agit pour lui que de se résigner et d'attendre.

Schildine avait peu coûté à sa mère : elle avait profité des leçons reçues à son pensionnat, comme si l'État ne les eût pas payées. De bonne heure, elle avait meublé son esprit et sa mémoire de connaissances utiles et gracieuses : le dessin, la danse, la musique, les langues étrangères, la poésie même, avaient enchanté ses loisirs. Dans ses heures de récréation, elle continuait ses études ; elle aimait à errer seule, un poète à la main, toute entière à cette mélodie qui, frappant à petits coups l'âme docile, y fait pénétrer vivement, comme on jette en bronze, la pensée utile ou généreuse, l'idée spirituelle ou rêveuse, et les préceptes d'une morale indulgente.

Elle n'avait même pas eu ce que l'on appelle une bonne amie ; on ne la voyait pas se promener avec une pensionnaire de son choix, chercher la solitude, pour y causer avec elle et se livrer aux conjectures si fu-

nestes aux jeunes filles. Comme elle avait peu d'épanchemens, comme elle était toujours seule, vous comprenez aisément que de choses elle avait le bonheur de ne pas savoir. Enfin, elle était bonne, franche, naïve, naturelle et pure comme si elle n'avait pas reçu d'éducation.

Sa mère, qui s'occupait trop sérieusement d'un homme pour s'occuper de sa fille, l'avait laissée à elle-même, en n'oubliant jamais de la visiter régulièrement tous les trois mois. Le temps de son séjour à Saint-Denis étant expiré, Schildine était venue la retrouver. Ainsi, ce qui avait semblé une apparition fantastique ou une entrée de théâtre, était tout simplement le fruit du hasard. Les personnes de la soirée ne la connaissaient pas, parce que Mme de Marcilly n'avait jamais saisi l'occasion d'en parler, et que d'ailleurs peu importe à nos amis ce qui nous intéresse.

V

V

Parmi les impressions causées par la vue de Schildine, il en est une que nous avons négligé de mentionner. C'est tout simple : nous avons été frappés par les ah! ah! les

oh! oh! des adulateurs; nous avons entendu les applaudissemens jetés avec enthousiasme à son chant; enfin, hommes de superficie et d'extérieur, nous n'avons pas entendu celle de toutes les voix qui s'est élevée le plus haut.

Eh quoi! parce que nous ne possédons pas les formes souples et faciles du monde, faut-il croire que nous n'avons pas une compensation en nous-même? Croyez-vous que Seligny, que nous avons délaissé devant la cheminée, sa place habituelle, n'a pas partagé l'admiration générale pour Schildine? Il est vrai qu'à son aspect il n'a pas quitté sa station, il n'a pas contourné pour la féliciter des phrases communes et banales: au lieu de dire comme tous il a gardé le silence.... il ne s'est point répandu en exclamations, il n'a pas même applaudi.... mais que cela prouve-t-il?

Savez-vous que les hommes sont, comme

les pierres, plus ou moins poreux? Il en est dont l'âme s'évapore par mille ouvertures; les yeux, les lèvres, la langue, le corps entier en laissent à chaque moment échapper des émanations; ceux-là ont une douleur, un amour, un plaisir passager. A peine échauffés, leur sentiment se condense en vapeur qui filtre par tous les conduits, et, après un léger travail, l'âme reste à sec.

Mais il y en a dont l'épiderme est aussi impénétrable que cette machine de fer inventée par un habile physicien, dans laquelle l'eau, resserrée par une résistance plus forte, chauffe, brûle et rougit enfin comme un métal en fusion : qu'une imperceptible ouverture se pratique, alors l'eau, se précipitant irritée, renversera, par la seule violence de son émission, le bâtiment qui l'environne. Il en est peut-être ainsi de Seligny; rien ne transpire au-dehors, mais qui sait ce qui s'agite au-dedans?

Lorsque Schildine entra, il fut pris comme d'un éblouissement qu'il attribua à l'éclat des lumières. Tout à coup il tomba dans une profonde tristesse ; il baissait les yeux, les relevait avec vivacité pour bien s'assurer qu'elle était venue ; il se plaisait à parcourir dans tous les sens les formes correctes et calmes de cette figure angélique dont les regards semblaient, pendant son improvisation, regretter le ciel d'où elle descendait. Il se félicitait de la beauté de Schildine, et soudain il en était affligé ; il lui semblait qu'elle n'aurait rien perdu à être moins belle.

Les hommages qui l'entouraient le choquèrent vivement : ce n'était pas la jalousie des succès d'un autre, il ne prétendait à rien, lui qui n'avait essayé ni vers ni prose, mais il était mécontent des louanges qui venaient si grossièrement aiguiser la vanité docile d'une jeune fille. Il se rassura bientôt quand il vit

avecquelle modestie elle les recevait, et combien peu sa physionomie avait changé après les avoir reçues.

Rentré chez lui, il se jeta sur une causeuse, et la nuit était déjà fort avancée avant qu'il fût sorti de sa méditation. Je ne sais quoi le tira de ses songes : le froid, l'idée peut-être qu'il allait la revoir ; car on va si loin quand on rêve ! Il se coucha, mais il ne put dormir ; il ne dut rien concevoir à cette insomnie : c'était la première fois qu'il se retournait inquiet, le front en sueur, tout surpris d'entendre si distinctement chacun des battemens de son cœur.

Il commença à s'effrayer de cette situation, il crut être malade ; enfin, épuisé par sa propre énergie, il s'endormit en parlant à Schildine.

Adolphe, de son côté, n'avait pas été l'un des derniers à rendre à la fille de sa maîtresse le tribut convenable : il avait, avec deux ou

trois jeunes gens, remarqué qu'elle avait un petit pied, une tête toute idéale, il avait fini par ces mots : — C'est une fort jolie femme !

Dans tout un monde si nouveau pour elle, Schildine ne remarqua rien d'abord ; son bon sens naturel lui indiquait que la simple politesse animait les amis de sa mère à lui prodiguer des éloges. Elle les accueillit avec bonté, mais avec indifférence, et certaine que, même sans en être digne, elle les aurait obtenues.

Cependant le silence de Seligny à son égard, son impassibilité, que faisait encore mieux ressortir l'enthousiasme général, la piqua au vif. Elle ne tenait guère à la louange, mais elle ne pouvait supporter le dédain ; il lui semblait même que Seligny était de tous celui de qui elle devait le moins l'attendre. Elle en conçut aussitôt une idée défavorable ; elle le jugea froid aux douces impressions des arts, par conséquent insensible,

incapable de bien ou de mal, indigne même d'une attention.

Aussi, quand, après tout le monde, il essaya une sorte de compliment, elle lui trouva l'air tellement guindé, elle crut découvrir tant de fausseté dans son suffrage, qu'elle ne lui répondit qu'un seul monosyllabe imperceptible à prononcer, qui n'a de sens ni pour celui qui l'adresse ni pour celui qui le reçoit.

Depuis ce jour-là rien ne put détruire cette première impression : son assiduité aux soirées fut prise pour le désir de s'amuser ; quelques demi-mots hasardés timidement, sortant avec peine d'un cœur contraint et haletant, furent appelés l'expression audacieuse de la vanité d'un fat, l'attention à prévenir ses désirs de l'importunité. Tout en amour ne part que d'un principe, c'est lui seul qui donne aux mêmes actions une couleur diverse. De celui qui plaît, tout en-

chante, tout se paie au centuple; les actes les plus indifférens sont des gages de dévoûment et de tendresse : ainsi tout se juge, jusqu'aux choses d'esprit. C'est à l'esprit seul que l'on permet de s'oublier : commencez d'abord par prouver que vous en avez; il vous sera permis de n'en plus avoir.

VI

IV

VI

Quand un femme vous dit : Je vous aime! ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'elle vous haïra bientôt.

Ce jour-là, Mme de Marcilly détestait

Adolphe, ce qui ne prouve pas, il est vrai, qu'elle l'eût aimé ; mais enfin, vous et moi, nous eussions pu le croire.

Elle le détestait donc... Pourquoi? cherchez.

Si nous étions indiscrets, nous pourrions nous pencher sur le canapé où elle est nonchalemment assise, et lire par-dessus son épaule une lettre bien intéressante sans doute, car elle en fait lecture une seconde fois, comme si la première n'eût pas suffi pour la comprendre, comme s'il y avait quelques mots d'oubliés par elle.

Sa main tremble, son visage tour à tour pâlit, rougit et s'anime ; elle laisse pendre sur son genou la main qui tient la lettre, et l'autre, attachée à son front, semble y couvrir un foyer de peines brûlantes qui le consument.

Que peut-il donc lui être arrivé de si important? Les mots de *volage*, de *coquette*, lui

échappent, et elle fond en larmes. Ce ne sont pas de ces larmes abondantes et douces qui arrosent le corps glacé d'un père ou d'une amie qui n'est plus, ce ne sont pas de ces pleurs qui tombaient comme des gouttes de plomb fondu sur mon cœur délicieusement torturé et que tu versas un jour, ô toi! lorsque je doutai de celle dont Dieu même ne me ferait plus douter aujourd'hui! Les larmes que répand Mme de Marcilly sont âcres et lentes : elles brûlent en passant les yeux et les paupières qu'elles dévorent, et creusent en glissant sur la joue un sillon enflammé, pour aller tomber une à une sur la lettre, qui les reçoit avec un léger bruit.

Tout à coup une porte s'ouvre, des pas bien connus se font entendre ; elle cache sa lettre, essuie ses yeux et prend une contenance presque aisée.

Il entra ; vous devinez qui l'on attendait ; il prit un fauteuil et s'assit.

— Vous m'avez dit hier soir de venir vous voir, mon amie : me voici.

Il voulut prendre une main qu'on retira aussitôt.

Il en fut surpris, puis il supposa que depuis huit jours il avait un successeur.

— Comme tu voudras, dit-il en lui-même.

Il se replaça dans son fauteuil pour écouter sa belle maîtresse, qui paraissait avoir une grande révélation à lui faire, à en juger par sa gravité et son sérieux solennel.

— Vous savez, Adolphe, lui dit-elle après une minute de silence, vous savez que, lorsqu'une femme comme moi consent à écouter un jeune homme, il faut, pour la justifier, qu'elle trouve beaucoup d'amour.

C'était la première fois que ce mot était prononcé entre eux. Adolphe sourit, mais de ce sourire qui part je ne sais d'où, glisse à travers les dents et n'arrive même pas aux lèvres.

— J'ai cru trouver en vous cet amour que j'avais tant désiré. Qui ne vous aurait cru? votre esprit est si éloquent! vos yeux secondent si bien votre langage!... Vous m'êtes témoin pourtant que je n'ai cédé qu'à un sentiment impérieux, et que vous eûtes des combats à livrer avant de remporter la victoire.

Adolphe ne comprit rien à cette dernière phrase : *Des combats!....* Mon souvenir ou mon image auront peut-être eu des obstacles à vaincre dans son esprit, pensa-t-il, mais d'elle à moi, le diable m'emporte, si jamais la moindre résistance...

— C'est vrai, répondit-il tout haut, c'est cette difficulté qui vous a rendu plus chère à ma tendresse.

— Vous pensez donc que j'avais droit à quelques égards? que vous ne deviez pas me traiter, moi, femme honnè..., femme

comme il faut, de même qu'une grisette qu'on peut traiter légèrement.

Adolphe crut qu'il fallait se lever avec vivacité pour montrer son indignation d'un pareil soupçon, il se leva avec vivacité.

— Quoi, madame, me jouer d'une femme qui... me jouer de vous !

Et il se promena dans la chambre pour se donner un air agité.

— C'est horrible!..... Qui donc ose ainsi me calomnier?

Il se regarda, en passant, dans la glace, et ne se trouvant pas du tout la physionomie d'un homme indigné, il se précipita aux pieds de Mme de Marcilly, lui saisit les mains, appuya sa tête sur les genoux de la jolie jalouse, et là, malgré lui et comme emporté par le comique de la situation, fut pris d'un fou rire qui, entendu sans être vu, pouvait avoir une apparence de sanglots entrecoupés.

Mme de Marcilly, qui ne s'attendait pas à un désespoir si violent, voulait dérober ses mains aux baisers d'Adolphe et lever vers elle la tête de son amant ensevelie dans ses genoux; mais Adolphe, qui ne se sentait pas présentable, s'obstina à rester ainsi jusqu'à ce que la contraction nerveuse opérant, le rire se décomposa en larmes qui humectèrent les doigts de Mme de Marcilly.

A cette sensation inattendue elle ne put le souffrir plus long-temps à ses pieds, et, le forçant à se relever, elle l'attira vers elle et le fit asseoir vers le canapé : là elle s'enivra un moment du bonheur de contempler ces yeux encore mouillés de larmes si flatteuses pour elle. Tant de joie et de félicité inondaient son âme qu'elle-même versa des pleurs d'attendrissement. Elle passa sa main effilée entre les cheveux d'Adolphe, elle les sentit frémir comme au mouvement de l'é-

tincelle électrique; et ramenant à elle cette tête pour qui se perdait la sienne, elle couvrit de ses baisers de feu les yeux dont elle sécha les sourcils humides.

Adolphe se voyait tellement aimé qu'un moment il crut aimer lui-même.

Il serra de son bras droit la taille souple et longue qui se courbait vers lui, et d'une voix émue :

— Vous avez donc à vous plaindre de moi, mon amie?

Elle mit sa main sur la poitrine du coupable, et en souriant :

— Tu ne sens pas là un remords?

— Non... et pourquoi?

Cette réponse fut si naïve, si naturelle, que Mme de Marcilly eut regret de tout ce qui venait de se passer.

Elle voyait qu'une explication devenait nécessaire, et elle craignait les idées qu'elle pouvait donner à son amant. Elle avait té-

moigné tant de crainte d'une chose! elle paraissait si joyeuse que cette chose ne fût pas! Cette crainte, cette joie n'étaient-elles point capables d'en inspirer la pensée? Sa peine avait été si forte que la source de cette peine devait être nécessairement pour une autre la source d'un grand plaisir.

Elle en était là de sa réflexion quand un baiser lui arriva avec ces mots :

— Au moins annonce-t-on au coupable le crime dont on l'accuse!

— Non, ce n'était rien.... des soupçons ridicules fondés sur je ne sais quoi... Tu le sais, mon Adolphe.... quand on aime, on doute.... et le doute, c'est la mort... Tu ne m'exposeras plus à mourir, n'est-ce pas?

— On ne meurt pas de cela, pensait Adolphe.

Il reprit tout haut :

— Je veux savoir mon crime...

Elle résistait. Tremblante par instinct du

résultat, elle cherchait à éloigner par des caresses l'instant de l'explication.

Adolphe, piqué, répétait toujours :

— Mon crime ! mon crime !...

Enfin un hasard lui découvrit un coin de la lettre cachée sous le coussin du canapé ; son nom était écrit, et à côté du sien celui de Schildine... Il arracha violemment le papier, ne voulut pas le rendre, résista aux instances, et le lut en le tenant d'une main hors de la portée de Mme de Marcilly, qu'il assujétissait de l'autre.

La missive était conçue en ces termes :

« Une amie vraie, et que vous ne soup-
» çonnez pas (Adolphe annonça la recon-
» naître, tant l'écriture ressemblait à celle
» de quelques billets à lui adressés et tracés
» sur papier rose), vous prévient que celui
» que vous jugez fidèle et discret n'est ni l'un
» ni l'autre...

— Quelle horreur ! s'écria Adolphe.

Il continua :

» N'est ni l'un ni l'autre.... Sa discrétion » consiste à publier partout que vous êtes » sa maîtresse....

Il regarda Mme de Marcilly.

— Je ne le crois pas, lui dit-elle.

Elle le croyait : mais sa vanité s'accmmoodait trop bien des hommages d'Adolphe pour qu'elle vît avec regret le public dans sa confidence. Les femmes ont plus d'amour-propre que d'orgueil, et elles sacrifient l'honneur à la vanité.

Adolphe lisait toujours.

» Quant à sa fidélité.... j'ignore ce qu'elle » devient loin de vous, mais dans votre sa- » lon même elle souffre de graves at- » teintes.... Je ne veux accuser personne : » pourtant surveillez bien Adolphe et Schil- » dine. — Votre amie. »

Point de signature. Il y avait en post-scriptum : *Brûlez*.

— L'infâme ! s'écria Adolphe ; elle me l'avait promis... elle tient parole...

— Qui...? que vous avait-on promis ?

— Cette lettre a été écrite par... non, tu ne le sauras pas... qu'il te suffise de savoir qu'elle a un but perfide...

Il la déchira.

— Tu avais pu craindre un moment d'oubli !... Qui? moi !... ah! mon ange!

Mme de Marcilly, toute inquiète de la lecture, regarda fixement Adolphe pour voir quelle impression elle avait produite : elle ne rencontra que des désirs.

Adolphe, animé par cette belle scène, par je ne sais quelles pensées vagues qu'il se promettait bien d'éclaircir, comprit qu'il fallait détruire jusqu'à l'ombre d'un soupçon ; il se précipita aux genoux de sa bien-aimée, qui laissa tomber sa tête échevelée sur l'épaule du tentateur, et tout fut réparé.

Tout aurait été pardonné même, s'il y

avait eu lieu à pardon. Pouvait-elle ne pas croire à l'amant qu'elle retrouvait tout entier, tendre et passionné, implorant son bonheur et la remerciant de l'avoir obtenu?

Hélas! elle aussi ne savait pas que l'on peut mentir jusque dans les bras d'une femme!..... Les preuves d'amour sont pour nous des moyens de justifier un mensonge, et l'homme est faux jusque-là.

Adolphe l'était alors! oui, mais depuis une minute au plus.... avant, jamais son imagination n'avait entrevu ce qu'elle entrevoyait maintenant : ce qui persuada, convainquit Mme de Marcilly, était déjà un vol fait à une autre.

Après un moment de silence Adolphe lui demanda comment elle avait pu ajouter la moindre foi à une œuvre de jalousie et de méchanceté : il lui nomma celle qu'il accusait, lui promit de lui remettre les billets qu'il tenait d'elle, et accompagna de protesta-

tions et de sermens cet abus de confiance.

Femmes! soyez comme les conspirateurs, n'écrivez pas!... vos lettres les plus pures, les plus dévouées, celles que l'on éprouva le plus de charme à recevoir, sont des trophées que l'on garde précieusement comme les sauvages conservent la chevelure de leurs ennemis terrassés. Le don de vos billets servira à la défaite d'une autre : celle-ci, à son tour, donnera, en échange de votre âme écrite et froide, son âme vive et incendiée. Elle aussi, qui a vu notre respect pour vos saintes reliques, jettera palpitantes en nos mains des pages d'abandon et d'amour, et ainsi se perpétuera ce cercle de combats et de victoires livrés et obtenues avec le secours du butin pris sur celles que nous avons conquises.

—Comment as-tu pensé un seul moment que je m'ocupasse de ta fille!... c'est une en-

fant... a-t-elle tes charmes? elle est jolie, mais...

Et il lui fit un portrait de l'une et de l'autre, où sa flatterie donna l'avantage à la mère.

Toute son éloquence aboutit à lui prouver qu'il comprenait parfaitement ce qui manquait à elle-même et ce qui manquait à Schildine; mais Schildine n'avait pas encore, et elle elle n'avait plus.

Adolphe gâtait sa réconciliation ; Mme de Marcilly recommença à douter.

Quoique émanée d'une ennemie, la dénonciation lui revint à l'esprit. Frappée comme d'un coup de foudre, elle trembla qu'en effet Adolphe n'eût donné des marques d'attention à sa fille : elle crut devoir prévenir une inconstance.

Quand il fut sur le point de partir, elle lui dit avec quelque sévérité :

— Mon ami, cette lettre est fausse, je le

sais ; mais fausse ou non, elle m'effraie : je crois donc devoir vous avertir que j'ai des vues pour Schildine : je ne voudrais pas que vos assiduités près d'elle nuisissent à son établissement.

—Soyez sûre que non, mon amie. Je veux, s'il le faut, lui servir de père. Il y a déjà quelque temps que je pourrais m'y tromper.

Il lui baisa la main, et partit, la laissant heureuse d'une infidélité qui n'était pas, et malheureuse de celles qui pouvaient être.

Elle se jeta sur le canapé, réfléchit un instant, ne sut à quoi s'en tenir, s'ennuya et demanda sa fille.

Schildine accourut : charmée de voir sa mère plus gaie, elle la gronda d'avoir pris du chagrin et de ne pas lui en avoir cédé sa part. Elle se posa près d'elle, à la même place où Adolphe avait pressé la taille de sa maîtresse. Sa main de vierge serra contre son sein, avec l'expression vraie d'une autre

tendresse, cette main qui avait frémi dans celles d'Adolphe; sa bouche innocente et pure couvrit de baisers chastes et calmes les yeux et les joues de sa mère encore enflammées des dernières caresses d'un amant.

VII

VII

Mme de Marcilly avait vu clair dans l'effet de son explication.

Si ses regards eussent pu lire dans l'avenir, elle aurait préféré s'instruire elle-même par

l'observation plutôt que de remuer dans Adolphe des pensées qui pouvaient n'être qu'assoupies. En fait d'amour les femmes frappent juste; mais c'est souvent trop tôt, et quelquefois trop tard.

A partir de ce jour, une double jalousie vint s'installer chez elle; chaque fois que Schildine se penchait pour l'embrasser et approchait son front candide de sa figure, où l'art commençait à lutter avec désavantage contre la nature, elle lançait un regard furtif dans la glace : la comparaison qu'Adolphe avait établie entre elles deux lui revenait à l'esprit, et elle concluait en gémissant qu'elle s'appauvrissait de tous les charmes dont sa fille commençait à s'enrichir.

Par malheur, sans doute, Adolphe ne retrouva pas les lettres dont il avait reconnu l'écriture : il les avait peut-être sacrifiées à une autre, mais enfin il ne put les montrer à la partie intéressée. L'accusée le démentit

formellement; son air de bonne foi et de bienveillance excita des doutes sur la véracité d'Adolphe; il parut capable de trahir et de calomnier : tous les soupçons sur lui redoublèrent de consistance.

La dame qui, depuis dix ans, demeurait chez un vieux général en retraite qui l'avait recueillie pour tenir sa maison, jouissait auprès de Mme de Marcilly d'une haute réputation d'esprit et de discernement : quant aux mœurs et à la bonne renommée de vertu, on ne s'était jamais avisé d'en prendre connaissance; ses amis intimes disaient qu'il ne régnait entre elle et le général qu'une affection paternelle, qu'ils avaient chacun leur chambre, et qu'ils étaient séparés par une porte de communication.

Elle se disculpa complètement; mais prenant acte de cette idée, elle confia à Mme de Marcilly qu'en effet elle croyait devoir l'engager à ne pas perdre de vue Adolphe et sa

fille, que du reste elle n'avait rien surpris qui pût alarmer une mère, mais que c'était à à son intelligence qu'il était réservé de tout éclaircir.

Mme de Marcilly crut que ces avis cachaient plus de choses qu'ils n'en montraient.

Dès ce moment ses yeux restèrent attachés sur Adolphe et Schildine.

C'était une torture affreuse pour elle d'être gaie, sémillante et gracieuse, de présider à des soirées, de recevoir et de rendre des complimens, de saluer et de sourire, tandis que son âme était tourmentée par les demi-mots adressés indifféremment par Adolphe à sa fille. Quel pénible effort il fallait se commander lorsqu'une maladresse des domestiques la forçait de sortir du salon! lorsqu'il fallait, le dos tourné, assister à une discussion littéraire ou politique! alors elle cherchait des yeux quelque coin de glace où dussent se réfléchir les actions qu'elle épiait; elle tra-

duisait un sourire, un geste, un regard : non qu'elle fût jalouse, ce n'était pas encore tout-à-fait ce sentiment, mais c'était la peur d'avoir à le devenir; premier degré d'une passion qui semble, au premier échelon, avoir atteint le dernier terme des souffrances morales, mais qui, à chaque jour, à chaque minute, peut redoubler de force, d'intensité et d'étendue.

Rien cependant ne venait au secours de ses craintes : lorsque seule elle analysait ce qu'elle avait vu, entendu ou surpris, elle n'y découvrait pas le plus léger motif de terreur.

Pourtant Adolphe, depuis quelque temps, était rêveur ; dans ses discours régnait un sentiment d'indécision qu'il avait caché jusqu'alors. Soudain son imagination de femme s'enflammait ; elle croyait qu'il la trompait, que, plus adroit qu'elle, il pouvait expliquer à la fille ce qu'il savait dérober à la mère ; elle sentait le courroux monter tout rouge à

son front; des élans de fureur et de rage se croisaient dans sa tête.

Elle ne savait plus lequel des deux elle détestait davantage. Eloigner sa fille? impossible : son éducation était finie, où l'envoyer? expulser Adolphe? le pouvait-elle? Rien ne satisfaisait, rien ne calmait sa pensée.

Tout à coup elle crut rencontrer une excellente idée. Elle estimait trop Adolphe pour croire qu'il eût sur Schildine d'autres intentions que celles d'un mariage. Dans le monde, c'est un usage convenu, l'homme qui sait vivre ne parle pas d'amour aux personnes libres ; c'est une situation qui peut mener loin ; il ne faut pas semer d'embarras sur la route de sa vie ; on exploite les femmes ou les veuves, mais les jeunes filles on se contente d'être poli avec elles; on attend, pour les traiter sérieusement, qu'elles aient trouvé un digne et loyal épouseur pour endosser leurs actes; enfin on attend qu'elles

soient mariées, c'est-à-dire lancées dans la circulation.

Un soir, elle fit rester Adolphe avec elle; puis, lorsque tout le monde fut parti, elle lui adressa des reproches assez vifs sur sa froideur, sur les sentimens qu'elle lui soupçonnait pour sa fille, et, pour couronner son avis par un trait d'éloquence irrésistible que les rhéteurs nomment *épiphonème,* elle lui dit :

— Quels que soient vos projets, soyez sûr d'une chose : dussiez-vous l'aimer, je préfèrerais vous voir mourir à mes pieds plutôt que de vous nommer mon gendre : songez-y bien, Adolphe, Schildine ne sera jamais votre femme.

Adolphe fut frappé de cette parole. Mme de Marcilly, qui remarqua son altération, se félicita d'avoir porté un coup aussi puissant. Il la détrompa, lui jura qu'il n'avait jamais pensé à la nommer sa femme, que les nœuds

qui les unissaient lui défendaient cette horreur.

Ils se séparèrent bons amis.

Mme de Marcilly s'endormit tranquille : elle était complètement rassurée.

VIII

VIII

Laissons-la toute entière à son succès, et suivons Adolphe, encore étourdi de la dernière phrase :

Schildine ne sera jamais votre femme !

Ces six mots, lancés avec solennité par une personne impérieuse et fière, retentissent et bourdonnent long-temps à son oreille. Il connaît le caractère décidé de Mme de Marcilly; elle ne jette jamais une parole au hasard. Alors que peuvent signifier ces menaces? Il n'a jusqu'ici rien dit à Schildine qui ait autorisé sa mère à le soupçonner.

Il a bien senti, depuis une quinzaine de jours, remuer au fond de son cœur certaines velléités de conquête; mais ce sentiment, il l'éprouve pour la première femme qu'il rencontre. Insatiable de jouissances d'amour-propre, il voudrait, pour ainsi parler, jeter un germe de souvenir dans l'âme de toutes. Cette idée flatteuse que, même en son absence, on parle seule, on s'entretient tout bas de lui, flatte son orgueil. Aussi, combien d'aveux, de déclarations a-t-il lancés au hasard, non par amour, non par coupable intention même, mais seulement pour allumer un foyer

d'activité qui s'excite à son nom, pour être le héros des méditations graves qui suivent toujours un aveu bien ou mal reçu! Cette vanité l'avait poussé si loin quelquefois qu'il avait ébauché avec une ardeur extrême des liaisons auxquelles il n'attachait aucune importance. Il s'était plu à caresser par des phrases dont il connaissait l'effet immanquable des chimères que son caprice avait fait naître... puis, tout à coup, effrayé de la course qu'il devait parcourir, il avait réfléchi, il s'était arrêté en route, il avait laissé errer toute seule l'âme qu'il avait subjuguée; alors elle s'était retournée, l'avait vu loin d'elle, abandonnée, dédaignée, trahie, et l'amour s'était converti en haine.

Car, ce que les femmes abhorrent le plus, c'est le dédain des faveurs qu'on n'a pas obtenues. Elles admettent, à la rigueur, qu'on les quitte par satiété; mais l'outrage qu'elles ne pardonnent jamais, c'est l'indifférence qui

détourne la tête et repousse la coupe avant d'y avoir porté ses lèvres. Cela explique bien des rancunes de femmes avec lesquelles Adolphe n'avait certainement formé aucune liaison sérieuse. Elles trouvent bon qu'on s'adresse à leur âme, mais il faut que ce ne soit que comme moyen. Leur colère n'atteste donc qu'une chose : c'est qu'on a cessé d'être leur amant, ou qu'on n'a pas daigné l'être.

Schildine ne sera jamais votre femme!... Qui diable a pu lui souffler cette phrase? Est-ce que la jeune personne, indignée de l'insouciance d'un homme aussi distingué, voudrait le faire adroitement avertir par sa mère d'une si ridicule négligence? Cette supposition tombait d'elle-même. Adolphe, qui se connaît en coquettes, n'a trouvé dans Schildine aucun des élémens qui composent la coquetterie : nulle affectation d'être ou de paraître, un silence calme, mais à travers lequel perce pourtant une assurance modeste, une conscience de

son mérite, nulle envie de plaire, surtout beaucoup d'indifférence pour les suffrages qui ne valent pas la peine d'être ramassés... tout cela annonce une femme forte de son esprit, croyant en elle, avec bonté pour les faibles, avec indulgence pour les sots.

Ce n'était donc pas une inspiration de Schildine : c'était tout simplement Mme de Marcilly qui, pour détourner son amant d'un autre culte, lui avait voulu ainsi clore toute espérance du produit de l'infidélité...

— Comment, se disait-il en souriant, il y a une femme que l'on veut m'interdire !... il est une conquête que l'on m'ose défendre!

Il s'endormit ce soir-là un quart d'heure plus tard que d'habitude ; les grandes émotions produisaient toujours sur lui cet effet-là : c'était une des plus fortes de sa vie, elle attaquait son amour-propre.

Le matin, en se levant, il lui passa par la

tête une idée, une idée comme une autre, mais qui le saisit par tout le développement qu'elle promettait à ses facultés. — Elle ne sera pas ma femme, se disait-il avec un sourire qui n'était qu'à lui, mais malheur à qui l'aura! je veux lui préparer un cœur de ma façon : je lui garde une femme qui lui fera expier amèrement le malheur d'avoir eu la préférence... Ah! chaste et pure, elle ne sera pas à moi... c'est fort bien! mais je ne la céderai que corrompue et flétrie! elle apportera en dot à son mari la flétrissure et la corruption!

L'idée était profonde, mais l'exécution pouvait être difficile.

Un vaste champ de bataille s'ouvrait devant lui ; il allait combattre les ennemis les plus redoutables pour un séducteur : d'un côté, la jalousie et la surveillance d'une mère; de l'autre, la naïvété, l'innocence, la vertu, et le bons sens même de Schildine!... Mais

qu'est-ce que tout cela devant l'homme adroit qui a une volonté et du langage?

Comme son génie bondissait d'une joie maligne et insolente quand il recueillait en espoir le fruit de ses travaux, quand il entendait d'avance retentir autour du mari de l'ingénue la raillerie et la gaîté des Parisiens, si joyeux de compter une victime éclatante! son œil lançait des éclairs d'orgueil, ses narines s'enflaient comme celles d'un poète au bruit des applaudissemens; il triomphait, et fier comme le Créateur planant sur son ouvrage, il s'écriait : — C'est bien!

Il se disposa à déployer l'artillerie de réserve : il avait de la science, et l'exercice lui avait appris la manœuvre ; car enfin on ne séduit pas une jeune fille aussi brusquement qu'un député de l'opposition; toute femme a ses momens de loyauté et de bonne foi : la situation est très-épineuse quand on l'attaque trop tôt. Vous avez à la Chambre un provin-

cial nommé par des paysans pour les représenter; ce monsieur n'est pas content des actes arbitraires du gouvernement, parce qu'on ne lui en a pas confié la signature; alors il s'oppose, il se met à gauche du président : quand le ministère agit bien, il s'oppose; quand le ministère agit mal, il s'oppose; si l'on ne secourt pas la Pologne, il se fait beau de Pologne, il monte à la tribune, il dit des choses superbes... notez bien qu'il se moque de la Pologne comme vous : mais il pique, il harcèle le gouvernement, il entrave sa marche. Si, pour arriver à un résultat glorieux pour la France, on a besoin de ces petites menées où des êtres un peu bas sont employés comme moyens, il découvre les secrets du ministère, il déroute l'opération, et la France, grâce à son opposition patriotique, perd une victoire, une intervention, une conquête : alors, las de ce manège, un ministre qui, d'après le pros-

pectus, a évalué ce que l'homme voulait se vendre, envoie un agent de change qui traite l'affaire avec quelques centimes additionnels; le marché se conclut, et le patriote se livre pour ce qu'il vaut, presque rien. Mais, en vérité, je vous le dis, une jeune fille, ce n'est pas comme un député; elle ne vend pas sa vertu, car elle en ignore le prix : elle la donne.

C'est là qu'Adolphe veut en venir : l'entreprise devient importante, elle mérite réflexion, il réfléchit...

Il n'est pas de ceux qui admettent qu'un enfant appartienne exclusivement au despotisme de l'auteur de ses jours : il croit qu'il n'y a aucun empêchement à la traiter indépendamment de la médiation maternelle : on est à soi, père et mère n'ont rien à y voir.

Et d'abord, comment débuter ? faut-il, pour mieux aveugler la mère, continuer à l'endormir dans son illusion de femme aimée?

faudra-t-il se consacrer exclusivement à élaborer les affections de Schildine? Placé entre ces deux points de mire, il jugea le premier moyen plus prudent pour le début, et il l'adopta.

Il retourna près de Mme de Marcilly avec l'empressement d'un amoureux jaloux et craintif : il redoubla ses visites, il l'environna d'hommages sans cesse renaissans, il se livra tout entier à son culte. Les étrangers, qui traitaient leur liaison avec légèrete, commencèrent à la respecter du moment qu'elle parut une passion véritable ; les amies intimes de notre belle veuve la félicitèrent d'avoir si bien placé son choix. Mme de Marcilly souriait; elle répondait avec modestie : — Il faut que je l'avoue, je suis la plus heureuse des femmes!... Toujours avec Adolphe, elle le menait partout où des invitations n'appelaient souvent qu'elle-même : mais comme Schildine était avec eux, bien des gens s'imaginèrent que

c'était une façon de présenter le mari de sa fille.

Ceux qui connaissaient Adolphe ne concevaient rien à ces apparences de fidélité et d'attachement : leur seule ressource était de croire qu'elle avait flatté son orgueil par son esprit et même par ses charmes. Le soir, aux bougies, relevant par la parure sa physionomie exacte, elle était ce qu'on peut appeler une belle femme. Sans la vanité, ils n'auraient pu concevoir sa constance.

Au milieu de tout ce bruit d'amour, Schildine apparaissait de temps en temps ; mais rêveuse et froide, elle ne semblait prendre aucune part au commerce du monde. L'étude charmait les momens où Mme de Marcilly la laissait seule dans sa chambre.

Aussi dans la solitude fermentait son imagination, qui la jetait au travers des inductions idéales qu'elle tirait de ses espérances. Elle chérissait sa mère plus par devoir que

par entraînement : parfois elle craignait de la suivre dans ses actions, de peur d'être forcée d'en blâmer quelques-unes. Ce n'était qu'avec effroi, qu'avec terreur, qu'elle s'avouait, en se rendant compte de ses observations involontaires, que, si elle avait pu choisir, son choix serait tombé sur une autre. Mais elle chassait religieusement cette suggestion perfide de l'esprit tentateur, qui relevait continuellement le voile qu'elle s'efforçait toujours d'étendre.

Sentant bien qu'elle n'aimait pas assez sa mère, elle se demandait à qui était réservée cette place qui restait inoccupée dans son âme : de là elle passait à un examen tranquille et désintéressé de tous ceux qui fréquentaient son salon ; aucun n'arrêtait sa pensée.

Ernest et Adolphe étaient les seuls dont l'impression survécût au tumulte des soirées. Mais Seligny était toujours si gauche auprès

d'elle, il rencontrait si difficilement l'expression propre pour lui peindre le moindre sentiment de la vie la plus commune, qu'elle le jugeait à la fois niais et faux, deux manières d'être également repoussantes : la première, parce qu'elle déplaît ; la seconde, parce qu'elle épouvante.

Elle ne s'était pas aperçue que Seligny, absorbé dans sa contemplation, n'avait de regards que pour elle.

Lorsqu'elle quittait le salon, ses yeux, continuellement fixés sur la porte, semblaient percer les murs pour l'accompagner, et étincealient de plaisir quand elle rentrait. Elle ne savait pas avec quelle volupté il s'enivrait des accens de sa voix mélodieuse ! comme il détaillait sur le piano ses doigts voltigeant sur les touches ! comme il la poursuivait dans les quadrilles ! combien ses lèvres jetaient de baisers à ses jolis pieds, animés par la cadence ! Sans doute, ces détails, connus

d'elle, auraient contrebalancé l'opinion qu'elle en avait conçu : mais ce qu'elle retenait de lui, c'est qu'il ne venait jamais l'inviter à danser que lorsqu'elle avait déjà cinq ou six engagemens ; ce qu'elle retenait de lui, c'est qu'un jour, ou plutôt un soir, il avait, par distraction, laissé prendre feu au pan de sa redingote (vous savez qu'il ne quittait jamais la cheminée) ; cet événement avait effrayé la société, et le pauvre Ernest s'était retiré confus, interdit, avec ce ridicule de plus.

La blâmerons-nous de ces préventions contre Seligny ? n'êtes-vous pas comme elle ? un pareil homme peut-il plaire ? Il faudrait, pour cela, qu'une femme allât plus loin que les apparences, et Schildine commençait à vivre.

IX

IX

Tout ce qu'Adolphe recueillit de ses procédés le jeta dans un embarras inexprimable. Schildine s'accoutuma tellement à le voir empressé auprès de sa mère, qu'elle devint

avec lui d'une familiarité effrayante pour ses projets; elle était si naïvement abandonnée, qu'il comprit bientôt qu'une marche pareille ne mettrait jamais en jeu pour lui l'amour de Schildine, et qu'il ne parviendrait jamais qu'à lui inspirer des habitudes filiales. L'âme se façonne peu à peu aux manières d'être qui lui sont offertes. Si vous ne dites pas à une jeune fille : Je vous aime d'amour ! elle ne pensera pas à vous : la première impression de ce genre ne naît pas en elle, elle lui arrive de l'extérieur; c'est une couche chaude et fertile où les fruits croîtront en abondance, mais il faut qu'on l'ait ensemencée.

Heureusement que le hasard se charge de tout; il vint au secours d'Adolphe.

Par un effet immanquable, les prévenances d'Adolphe lassèrent Mme de Marcilly : cette continuité d'égards, cette monotonie d'hommages, privés du piquant des boude-

ries et des raccommodemens, dégénérèrent en fatigue. Pendant qu'Adolphe cherchait dans sa tête un moyen de se délivrer de son joug, elle-même, de son côté, se demandait comment elle pourrait dénouer un lien qu'elle n'avait pas la force de rompre.

Adolphe s'en aperçut un soir qu'il était resté près d'elle. Leur conversation, vive et enjouée, était animée par cette contradiction de bon goût qui ouvre un champ libre aux ressources de l'esprit. Comme tous deux en avaient beaucoup, ils lui donnaient tout l'essor possible, ravis qu'ils étaient de s'admirer l'un l'autre et de s'apprécier davantage.

Et remarquez bien ceci : deux amans se contredisent sans cesse, ils ne se contrarient jamais; la bonté s'épanouit à la contradiction, la méchanceté s'aigrit par la contrariété. Or, ce soir-là, Mme de Marcilly fut continuellement de l'avis d'Adolphe : en vain celui-ci, après avoir soutenu une thèse, décrivait un

adroit circuit et revenait à développer le contraire, l'interlocutrice disait obstinément oui. Adolphe jugea qu'il était devenu fade : ce fut pour lui un trait de lumière qui l'échauffa tout en l'éclairant.

Il avait déjà un ennemi de moins à combattre, la jalousie d'une rivale ; il en bénit le ciel : mais en homme digne d'une haute protection, il résolut de n'en pas agir avec moins de prudence. Ce n'était plus seulement un désir de vengeance qui l'animait au succès ; il sentait quelque chose de doux et de délicieux, où l'amour-propre surtout se dessinait dans toute sa force. On peut ne pas aimer une femme que l'on veut séduire ; mais ce que l'on aime, c'est le but : c'est ainsi qu'on flatte dans la course le cheval qui vous emporte avec lui à la victoire.

Adolphe, assuré que les yeux de Mme de Marcilly n'étant plus éveillés par ses craintes d'amante, ne devaient plus épier sa conduite,

comprit qu'il fallait encore les obscurcir : c'est sur Ernest qu'il porta ses vues ; il lui parut propre au résultat qu'il désirait.

Comme tout le monde, il ne lui avait pas ménagé les épigrammes ; il l'avait accablé de traits mordans, auxquels le rire général avait prêté une acreté humiliante. Ernest, qui sentait son âme frémir, avait plus d'une fois retenu sur ses lèvres un mot vif et sanglant qui l'eût vengé ; mais craignant de ne pas savoir même se fâcher, tremblant d'être gauche jusque dans la colère, il avait répondu par un de ces sourires d'accommodement qui font pitié à ceux qui les voient et vous attirent le surnom de sot ou telle autre épithète que vous voudrez. Plus tard, lorsqu'il avait tenté d'entrer en explication avec Adolphe, il l'avait trouvé si liant, si oublieux, qu'il aurait rougi de paraître conserver plus de rancune que lui. Grâce à cette condescendance de Seligny, Adolphe, se figurant avoir sur lui

toute puissance, le choisit pour un des fils de la trame qu'il voulait ourdir.

— Savez-vous, lui dit-il un soir, que vous avez de l'influence sur les femmes?

— Voilà une nouvelle qui paraît vous étonner, mais ce n'est pas vous qu'elle étonne le plus.

— J'ai quelque expérience des mystères du cœur.

— Du cœur! reprit soudain Seligny avec amertume, du cœur!... Monsieur Adolphe, prenez bien garde de vous tromper.

— Quand je me tromperais, quel mal y aurait-il? je n'en vois pas.

— C'est juste.... Après?

— Cela vous intéresse? à merveille !... Eh bien! savez-vous, monsieur Ernest Seligny, savez-vous que vous êtes aimé?

— Aimé!...

Ernest tressaillit en pâlissant; sa main s'appuya sur le bras d'Adolphe, qui la sentit

agitée et froide. Il éclata de rire, et ne cessa de donner essor à sa gaîté qu'au moment où il vit sur le front de Seligny une gravité si extraordinaire qu'elle le glaça malgré lui.

— Aimé! répéta Ernest... Au nom du ciel, monsieur, ne plaisantons pas avec ces choses-là?

— C'est juste! vous me faites l'effet d'un bon croyant: vous ne riez pas des choses divines.

— Aimé! poursuivit Ernest avec un accent plus doux et comme suppliant Adolphe de poursuivre.

— Ne l'avez-vous pas vue vous encourager des yeux quand vous parlez? ne vous a-t-elle pas fait asseoir souvent près d'elle?

— Non, je reste toujours à la cheminée.

— C'est vrai, dit Adolphe en renfonçant une envie de rire qui se changea en toux obstinée : mais combien de fois s'est-elle approchée de vous pour lier conversation?

— Très-rarement.

— Vous ne vous en serez pas aperçu : vous êtes si indifférent!

— Si indifférent! murmura l'autre.

— Si froid! Une femme s'occupe de vous, vous distingue, se met en frais pour vous; monsieur ne voit rien, monsieur ne songe qu'à lui; il lui faut des démonstrations mathématiques pour lui prouver l'existence des autres. Attendez! attendez! un de ces jours elle vous fera des avances.

— Des avances! répéta Ernest avec une sorte d'indignation : croyez-vous qu'elle descende jamais à ces indignités? Des avances!!! Mais enfin, voyons, de qui parlons-nous?

— Faut-il vous la nommer? L'accueil particulier qu'elle vous réserve, ses demi-mots, ses gestes, tout cela ne vous indique-t-il pas que Mme de Marcilly est folle de vous?

— Ah! Mme de Marcilly!... vous croyez?

— Si je le crois! j'en suis sûr. Je ne vous

raconterai pas tout ce que je lui ai entendu dire de vous, mais.... Et à l'instant il lui composa une longue amplification de seconde, que Seligny écouta avec une attention surprenante. Adolphe, qui se trouvait en veine, ne fut pas frappé d'un effet aussi soudain : quand il eut fini sa tirade et qu'il le vit rêveur, il s'applaudit de sa ruse, et le quitta enchanté de son adresse.

Sa vanité et son espoir redoublèrent quand il observa avec quelle bonne foi l'on se jeta dans la voie qu'il avait ouverte.

A partir de ce jour Ernest s'attacha au char de Mme de Marcilly.

Adolphe s'en aperçut avec une joie indicible, et voilà ce qu'il crut devoir conclure de ses remarques vraies ou fausses. La belle indifférente cessa de l'être; elle accueillit avec bonté les assiduités d'Ernest; elle témoigna une espèce de dédain pour Adolphe; elle s'éloignait quand il s'approchait d'elle, pour

prouver aux autres que c'était elle qui le repoussait; elle prodiguait de grands éloges sur des riens : c'est le privilége des femmes de tirer un immense parti des petites choses. Ernest se sentit entraîner par l'orgueil à la reconnaissance pour son admiratrice; son bon goût (elle le louait) lui fit découvrir en elle des charmes qu'il n'avait pas encore vus; il l'aima, il en fut aimé, c'est-à-dire qu'il l'accompagna plusieurs fois au spectacle.

C'était clair pour Adolphe, qui, jugeant la conduite de Mme de Marcilly envers Ernest d'après sa conduite envers lui, était certain d'avoir trouvé un remplaçant : il en fut encore plus convaincu lorsqu'il la vit le présenter dans toutes les maisons où elle était invitée.

Pour ne pas laisser refroidir un attachement qui cadrait avec ses projets, il continua à réchauffer l'imagination d'Ernest par l'é-

loge des qualités supérieures de Mme de Marcilly. Celui-ci était toujours de son avis, et renchérissait même sur les formules laudatives. Adolphe resta persuadé que son rival heureux croyait posséder un trésor qu'on lui avait refusé; il se le figura triomphant, se regardant le soir dans sa glace, et se trouvant un teint plus clair, des yeux plus vifs et plus spirituels; enfin, il lui parut décidément enchaîné à sa nouvelle conquête.

C'est alors qu'il se disposa au grand œuvre qu'il avait rêvé. Il jugea sa position d'autant meilleure que sa liaison avec Ernest devint plus intime. La bouderie de Mme de Marcilly ne fut que passagère, elle ne pensa même plus aux relations de Schildine et d'Adolphe, et celui-ci continua à être reçu chez elle comme un ami de la maison, c'est-à-dire avec indifférence.

Car, il faut l'avouer, les femmes oublient aisément et l'amant et les faveurs qu'elles lui

ont accordées; chaque jour efface dans leur mémoire les traits qui signalent le passage de chaque individu; il ne leur reste, au bout de quelque temps, qu'une perspective lointaine et vapeureuse où tous vont se confondre, et de laquelle se détachent seulement une épaulette, un duel et deux ou trois noms de baptême.

X

X

Séduction! mot admirable! moins admirable pourtant que ses œuvres! seul triomphe vraiment glorieux, car c'est le seul incontestable. Là seulement on a combattu à forces

égales, ou du moins à forces pareilles ! duel de la pensée, où les deux adversaires luttent corps à corps, usant de toutes les armes que peuvent fournir la nature et l'art des enchanteurs : véritable jugement de Dieu où la victoire demeure toujours au plus fort!

Vous qui avez laissé aller votre existence au hasard, vous acceptiez des femmes quand il s'en présentait, et vous vous consoliez quand vous n'en trouviez pas : je le conçois, vous étiez manufacturier, avocat, notaire ou homme de lettres, mais vous n'étiez pas amoureux.

Vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'enivrant dans l'art de captiver une jeune fille! A vingt ans, un homme aime, il est perdu; il se livre, pieds et poings liés, au sentiment qui le domine; c'est un esclave qui, semblable aux martyrs, meurt en adorant son maître : son cœur est heureux peut-être, mais le cœur est

si peu de chose ! sa vanité ne jouit pas : il n'y a de jouissance qu'en elle, que par elle.

Qu'est-ce, au total, que le plaisir des sens? le plus sot des plaisirs, celui qui creuse le moins de trace, celui qui, après avoir longtemps fouetté notre imagination d'écolier impubère, nous fait dire, dans les bras de notre première institutrice : Quoi ! ce n'est que cela !... réflexion qui donnera à rire à la multitude, habituée à trouver là le sujet piquant de ses entretiens et de ses plaisanteries, qui, ne pouvant comprendre et sentir les jouissances intellectuelles, voit dans l'amour matériel le summum de la félicité humaine, incapable qu'elle est de monter plus haut que terre. Au-dessus de cette fange, il y a des ravissemens qui ont aussi leur délire, leur extase. Soyez donc heureux de vos petites voluptés, vous qui n'en concevez pas d'autres : à vous le corps et les sens, à nous la pensée : les femmes vous oublieront bien vite. Mais

l'homme puissant qui a violé leur âme en est ineffaçable. On ne sait pas le nom de ceux qui ont fait des sacrifices dans le temple d'Éphèse, on se souvient de celui qui l'a brûlé.

Adolphe avait pressenti Schildine ; il avait deviné que, de toutes les femmes, celle-là lui donnerait le plus de peine ; mais c'était un attrait et non un obstacle.

Il avait eu d'abord le projet de lire les ouvrages où l'on traite de l'amour : mais à quoi bon ces inutiles rapsodies? apprend-on la guerre dans Polibe, et la politique dans Machiavel? Étudier les ruses d'amour à froid, c'est préparer une belle réponse au souverain devant qui l'on va se présenter : la clef change, et vous êtes perdu s'il ne vous reste que la mémoire; la soudaineté seule peut vous sauver : les femmes se prennent comme les rois.

Il fallut établir ses habitudes dans la maison : au lieu de disparaître, comme cela se

pratique habituellement entre les amans vulgaires, il parut flatté du bonheur de ne pas cesser de voir la spirituelle Mme de Marcilly : on fut ravi d'une fidélité qui laissait survivre l'amitié à l'amour. Comme la jalousie de femme n'éclairait pas la ci-devant maîtresse, elle ne chercha pas une cause particulière à cette constance qui l'enorgueillissait trop pour qu'elle ne la trouvât pas naturelle : il lui parut tout simple qu'on la cultivât de toutes les façons. Elle ne songea pas qu'Adolphe pouvait venir pour Schildine ; et, encore une fois, fût-il venu pour elle, on n'était plus que mère, et ce sentiment, dans une femme du monde, ne vous entraîne pas jusqu'à la surveillance.

Du moment qu'un amant ne l'est plus, il n'a aucun droit dont la réclamation puisse effrayer ; il rentre dans une maison dont il fut le maître, sans apporter avec lui la crainte d'une réaction, comme les descen-

dans de Charles ou de Philippe pourront venir un jour diriger une manufacture sur le territoire de la république française.

Adolphe devint le compagnon, l'intime de Seligny : une fois établi comme indifférent, il commença ses manœuvres. Le difficile était de donner une couleur bien tranchée pour Schildine à des manières plus ou moins polies ; il fallait, aux yeux des autres, ménager ce passage de l'honnêteté au sentiment, de l'habitude à la préférence.

Il attaqua d'abord la vanité : il fut surpris de voir qu'elle n'en avait pas, car elle tombait d'accord avec lui des petites qualités dont il croyait lui révéler l'importance avec une nonchalance plus modeste que la modestie même. Rien n'est aussi contrariant quand on loue quelqu'un : on est dans la situation d'un savant qui vous apprend une découverte que vous saviez déjà.

Schildine avait composé une pièce de

vers qu'elle avait égarée le lendemain : Adolphe la découvrit par hasard dans une boîte à ouvrage où elle enveloppait un écheveau de soie. Il lut et relut des strophes où, mélancolique et rêveuse, sa muse naissante se plaignait à sa mère de la solitude où elle languissait : c'était l'ennui de ne pas aimer, de n'être pas aimée ; c'était une ravissante ironie de ces mariages dont l'intérêt vient souder les chaînes. Après avoir demandé une âme qui comprît la sienne, qui lui apportât un prix digne de payer le don de son amour, de son sourire et de sa pensée, elle revenait à sa mère, s'excusait de ses vœux, et lui demandait pardon de sa joie ou de ses regrets. Adolphe crut tenir en main le nœud de son intrigue.

Un soir, il lut devant toute la société ces vers, qui furent très-applaudis : il avait eu soin de faire circuler tout bas qu'ils étaient de la fille de la maison. Le lendemain, Schil-

dine lui en témoigna son mécontentement avec une grande franchise ; elle prit ses stances, et lui montra à chaque strophe des irrégularités (inévitables dans un essai), qu'elle critiqua elle-même avec tant de bonne foi qu'il reconnut qu'un de ses premiers pas était entaché de maladresse. Cet échec lui fut sensible : pourtant il s'aperçut, au bout de quelque temps, qu'on avait cru découvrir dans cette indiscrétion une preuve de bienveillance, et la réconciliation s'opéra.

Que de mots depuis furent jetés avec indifférence, mais adressés avec ruse! que de serremens de mains, soit dans le bal, soit dans les repas, soit dans l'intimité de l'intérieur! que de fois un genou solliciteur pressa sous la table le genou de Schildine!... Mais ces préliminaires glissaient inaperçus. Comment aurait-elle pu deviner que ces simagrées signifiaient quelque chose? Que veut dire, je vous prie, pour une enfant qui n'a pas lu

de roman, une main qui serre la sienne plus étroitement que d'habitude? c'est une fatigue qu'elle éprouve ; un jeune homme qui presse son genou est un étourdi auquel il faut toutes ses aises, c'est enfin un voisin fort incommode: observation, du reste, qu'elle hasarda souvent auprès d'Adolphe avec une douceur plus terrible pour lui que ne l'eût été la colère ; car la colère est une passion à laquelle une autre peut succéder. Mais que faire de la douceur, indice que l'on n'a rien compris? Mieux eût valu cent fois qu'elle se crût outragée! On demande grâce pour un outrage; on est triste, douloureux : la pauvre enfant souffre de votre repentir, de votre peine, elle pardonne; et le pardon, c'est un droit.

Jusqu'ici, ce qui avait paru le plus occuper Schildine, c'était sa toilette : son chapeau de travers, un fichu dérangé, une fleur mal posée, un soulier trop large, semblaient seuls rider un moment le calme de son âme.

Mais vous, qui déjà la connaissez simple et sans prétention, vous jugez si cette remarque mérite qu'on y attache la moindre importance. Elle ne soupçonnait pas Adolphe : elle l'eût peut-être soupconné, si elle en eût été aimée; car il y a dès-lors dans toutes les actions, dans les regards, une voix qui éveille un écho ; une fois engagée, la conversation ne peut plus tarir.

Ce n'était pourtant pas faute de mots et de paroles intelligibles. Était-on dans un bal, il lui montrait, l'une après l'autre, toutes les femmes ou demoiselles sur lesquelles s'égayait la chronique impitoyable : je ne sais combien d'histoires scandaleuses passaient de sa bouche dans l'oreille de Schildine; rien n'était épargné. Tout cela s'efforçait de démontrer à l'innocente et distraite enfant que toute femme avait failli, que c'était en quelque sorte affaire de mode, que si jamais l'idée lui venait d'imiter ces dames elle ne devait

pas être retenue par la crainte d'être rangée dans les exceptions. Mais, avec son bon sens naïf, elle en tirait une autre conséquence : ce pilori auquel Adolphe attachait les coupables, elle se promettait bien de n'y pas voir figurer son nom; elle en exprimait la volonté à cet exécuteur des hautes œuvres morales, en le remerciant d'éclairer ainsi ses yeux et de guider par l'exemple sa jeunesse et son inexpérience.

C'etait quelque chose de fort plaisant que les monologues d'Adolphe lorsqu'il s'éloignait de son élève.

— Comment, se disait-il, j'échouerai dans toutes mes tentatives! je ne suis pas un sot pourtant! j'agis comme si je l'étais! je veux recueillir des fruits de séduction, et dans le sillon que je creuse avec tant d'effort je ne sème que des germes d'honneur et de vertu!.. Ah ça! il paraît donc que l'esprit est un guide bien niais dans les affaires d'amour!...

Mais, après tout, à quoi bon ces lenteurs et ces introductions? c'est un drame que je veux jouer! et lorsque maintenant les théâtres procèdent par masse, sans préparation, j'irai, moi, faire du drame comme les classiques! non, certes, brusquons le dénoument, ou, du moins, jetons-nous en désespéré au milieu de l'intrigue; ne ménageons pas les péripéties! c'est par le cœur qu'il faut attaquer la place ; il faut, de gré ou de force, mettre le feu aux poudres.

La résolution fermement prise, les occasions ne manquent jamais; elles s'offrent presque toujours incomplètes, il est vrai, mais c'est tout ce qu'elles nous doivent : elles ont rempli leur devoir, remplissons le nôtre en les complétant.

Le lendemain, on était au théâtre de Madame. Je crois inutile de dire que la banquette de devant était occupée par Ernest et Mme de Marcilly; Adolphe et Schildine étaient der-

rière. Pendant la pièce, Adolphe, à chaque mot qui pouvait prêter une allusion, exploitait admirablement les sentimens, les déclarations, les bouderies, tout le répertoire des développemens chantés de ce théâtre, où passent en revue des sujets stéréotypés, diversifiés par un seul trait, par une seule scène. Mais rien n'allait à Schildine : vraie et naturelle, elle ne concevait ni le jargon métaphysique des agens de change, ni les émanations sucrées des héritières ; elle répondait par un sourire aux efforts d'Adolphe pour remplacer près d'elle le personnage du drame ; elle semblait comprendre qu'il y trouvait exagération et ridicule ; son regard rendait justice à son bon goût, à sa fine critique, mais elle ne découvrait aucune de ses intentions.

Il était furieux. Dans l'entr'acte, même insouciance, mêmes tourmens. Il lui serrait la main, qu'elle appuyait machinalement sur lui : il y déposait de temps en temps un baiser

aussi tendre que possible : pas de trouble ! Il lui avait baisé la main si souvent lorsqu'il ne s'occupait pas d'elle, qu'elle n'expliquait pas ces baisers nouveaux autrement que les autres.

Soudain un hasard bien simple, bien ordinaire, vint au secours d'Adolphe : il se jugea sauvé. Mme de Marcilly, sans savoir pourquoi, pour lui communiquer peut-être une réflexion, tourna les yeux de leur côté au moment où Adolphe, tenant les jolis doigts de Schildine captifs entre les siens, allait y poser ses lèvres. Un éclair n'est pas plus prompt : il se releva, joua la confusion de façon que Schildine seule la remarquât, et, par un geste significatif, lui indiqua qu'il fallait n'être pas vu de sa mère. Ce geste la frappa d'étonnement : elle prit soudain un air grave et réfléchi, comme pour rassembler les idées qu'elle sentait arriver en foule, mais encore incertaines et confuses.

Tout le reste du spectacle, elle fut rêveuse. Adolphe, qui saisit rapidement ce passage de l'indifférence à la réflexion, continua le même manège : il couvrait de baisers une main qu'on lui refusait d'abord et qu'on lui abandonnait ensuite avec peine, mais sans regret : alors il peignait dans ses regards la joie qu'il éprouvait de tant d'indulgence, ayant toujours soin de montrer quelle importance il attachait à tromper la surveillance de Mme de Marcilly. Schildine, à son tour, évitait d'être vue : elle tremblait quand celle-ci la regardait, et elle se rassurait quand ses regards la laissaient libre : elle apprenait qu'il existait quelque chose que l'on pouvait cacher à une mère.

Ce n'était pas bien d'agir ainsi; mais comme elle ne se sentait, après tout, que peu coupable, elle se résigna à attendre qu'elle crût l'être davantage.

Adolphe, qui l'examinait, jouissait avec

ivresse de voir sa donnée si bien saisie. D'après l'accueil fait à sa première scène, il paria le succès de sa pièce. Schildine, dès ce moment, fut à lui (pensait-il); elle était prise!

Elle soupçonna que jusque-là elle ne s'était pas doutée de tout ce qui pouvait être. Il continua à lui traduire des yeux ce qu'ils ne s'étaient jamais dit : elle baissait les siens comme si elle ne savait répondre que par le silence. Pendant cette scène, pour laquelle on oubliait les scènes qui se jouaient au théâtre, Adolphe ne négligea pas la partie physique de l'éducation: la main de la jolie élève fut souvent dévorée par la bouche brûlante de l'instituteur; mais Adolphe sentait au frémissement de Schildine qu'il y avait un retentissement jusqu'à son âme.

Quand on a un peu d'expérience, on peut voir, en touchant du petit doigt celui d'une femme, si on réussira : l'important, c'est d'y

arriver : une fois ce poste envahi, vous marchez avec une rapidité immense. De la main au cœur, l'espace est si court!...

XI

XI

Le lendemain, il la revit; il y avait soirée chez sa mère.

Ce n'était plus la même personne. Vous dire quels voyages avaient entrepris son

imagination de jeune fille serait assez difficile : elle aurait eu peine, non à se rendre compte de ses sentimens, on ne le peut que lorsqu'on en est libre, mais à préciser même sur quel point avaient roulé ses rêves : une seule chose se retraçait sans cesse à ses yeux, c'était Adolphe lui faisant signe du doigt de prendre garde : ce signe avait pour elle un sens caché si profond, il détruisait si subitement les habitudes de sa vie entière, jusqu'ici abstraite, il est vrai, mais non dissimulée! c'est pour cela qu'elle parut dans le salon, grave et pâle. Adolphe se réjouit en voyant sur son visage des traces de son agitation.

—Elle y a pensé, se disait-il avec ravissement, elle y a pensé! Si le résultat de ses réflexions n'est pas la colère, ce sera bientôt l'amour. Ce germe une fois jeté dans un cœur récemment remué doit fructifier s'il n'est pas étouffé en naissant.

Les premières paroles furent les mêmes

que d'habitude, mais l'intention les colorait : c'étaient les mêmes, avec une autre expression.

Ernest était arrivé après Adolphe... En attendant qu'il vint du monde, car il paraît que nos deux jeunes gens avaient eu la sage précaution de se rendre de bonne heure à la soirée, Mme de Marcilly et Ernest se mirent à une fenêtre et commencèrent un entretien fort animé. Adolphe prit la main de Schildine, et tous deux se dirigèrent vers l'autre.

Si le lecteur s'étonne de cette espèce de partie carrée, je lui dirai, pour justifier la situation des personnages, que Mme de Marcilly était à cent lieues de l'idée que M. Adolphe fît la cour à une femme qui n'était pas mariée; que, d'ailleurs, il ne pouvait désirer la fille de sa.... de son amie.

Le seul motif bien réel de son indifférence, c'est qu'elle ne le craignait plus : elle avait cessé de l'aimer. De son côté, Ernest aurait

eu le plus violent soupçon, qu'il n'aurait jamais osé le découvrir.

Jugeant la croisée voisine bien occupée, Adolphe mit largement à profit l'occasion admirable qui s'offrait.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a des mères aussi bêtes que des maris?

Poursuivons.

— Oh! dit Adolphe à Schildine.

Et il y avait dans ce *oh!* tout l'élan d'une âme emprisonnée long-temps qui s'échappe brusquement, au premier jour, comme un jet d'eau captif qui part en liberté.

— Oh! que la soirée d'hier a été délicieuse!

Schildine ne répondit pas.

— Bien! pensa Adolphe : elle ne répond pas, c'est preuve qu'elle entend.

Ce baiser, comme il est arrivé brûlant jusqu'à mon âme!...jamais sentiment plus vif n'avait agité tout mon être!

Les petites filles aiment les grands mots : Adolphe en savait beaucoup. Vous pensez bien qu'il ne manqua pas de mémoire : il mit en œuvre tout ce qu'il possédait d'esprit et d'imagination. Je ne pourrais moi-même vous le rendre. Il était dramatique et animé comme sur le théâtre; parfois il oubliait que c'était un rôle qu'il jouait, il s'identifiait avec son personnage d'amoureux, il laissait échapper comme un torrent tout son répertoire.

Il avait alors un critique difficile à satisfaire et dont il voulait enlever l'approbation, son amour-propre, spectateur qui l'excitait, le soutenait de toute la force de sa puissance et devant lequel il voulait réussir.

Elle était là, la pauvre enfant, rouge, pâle, haletante, sous la pluie tiède et pénétrante de ces phrases peut-être lues çà et là dans un roman sans couleur et sans vie, mais qu'on n'avait pas prononcées pour elle. Elles arrivaient promptes, vives, imprévues, pro-

férées par une voix dont il savait moduler les sons, tantôt caressans, souples, et s'entrelaçant autour de son âme, qu'elles étreignaient de leurs bras. On eût dit un lierre dont les premiers jets commencent un léger cercle au pied de l'arbre, peu à peu s'alongent, se rejoignent par leurs extrémités, se fixent par des nœuds, se vissent autour du tronc, plus touffus et plus forts, et enfin, après avoir couvert l'arbre entier, finissent par se mêler dans les branches, pompent sa substance, et s'attachent à ses membres comme une seconde nature, pour vivre de sa vie, de sa sève, et ne mourir qu'avec lui.

C'est ainsi qu'Adolphe garrotait Schildine de ses paroles adroites : rien n'était neuf, ni même bien local dans ses déclamations ; c'étaient des vieilleries de rhétorique galante, éternellement jeunes quand on les renouvelle, armes usées, mais terribles encore dans la main qui sait s'en servir.

Il y a entre les romans et les entretiens d'amour la différence qui existe entre un manuscrit de drame et le drame au théâtre : le premier se juge et se sent quelquefois, mais vous voyez toujours l'auteur : sur la scène, l'art disparaît, c'est la réalité ; vous n'invoquez pas votre esprit pour examiner, car alors votre propre esprit vous abandonne, vous n'écoutez que votre cœur, qui s'impressionne.

On s'étonne parfois de l'effet produit sur une tête de quinze ans par une lettre que l'on juge médiocre. Mais c'est que sur le papier erra une main bien connue ; c'est que cette lettre on l'a vue, on l'a entendue écrire ; enfin, c'est que derrière elle il y a la vie...

Adolphe, que l'on interrompait fort peu, épuisa ce que lui inspirait cette situation pittoresque ; il se montra pénétré de reconnaissance pour les faveurs obtenues, mais il ne les précisa plus ; il savait qu'il faut oublier

l'instant d'après tout ce qu'une femme nous cède; de ses faiblesses pour nous il ne doit rester d'autre vestige que la reconnaissance.

Maladroit l'homme qui le lendemain rappelle à celle qui l'écoute les bontés qu'elle eut pour lui la veille! retracer à froid ce que la flamme a fait naître semble un reproche, semble un droit à d'autres intimités. La femme, en ne voulant jamais paraître accorder, accorde toujours quelque chose : la faveur qui vient sera plus grande que celle qui la précède. Elles tracent à chaque borne un grand pas, mais il est insensible, parce qu'il n'est pas séparé de l'autre par une grande distance. Ne les arrêtez pas : bientôt elles seront arrivées à votre but, sans secousse, sans choc; là seulement elles pourront s'apercevoir du chemin immense qu'elles ont laissé derrière elles. Si malheureusement vous les forcez de stationner un moment pour leur montrer le jalon qu'elles viennent de planter, de celui-ci

elles passent à l'examen des autres qu'elles ont jeté sur la route : la comparaison du point de départ les effraie, elles reculent. Ne leur donnons jamais à croire qu'elles nous aient beaucoup accordé, mais montrons-leur combien nous nous jugeons indignes d'elles : n'ayons pas peur qu'elles nous prennent au mot ; c'est un moyen de leur en paraître dignes ; rien ne nous élève plus à leurs yeux que de les élever si haut.

C'est assez vous indiquer la substance des discours d'Adolphe. Il acheva la séance en lui assurant qu'il l'avait aimée dès le premier jour de son apparition, que depuis sa vie avait été remplie d'elle seule, que le soir il prononçait son nom en s'endormant, et que chaque matin il le prononçait encore à son réveil, que toutes ses idées n'étaient que son souvenir, qu'il ne respirait que par elle, qu'il suivait avec amour la trace de ses pas, que chaque fois que sa robe le touchait en pas-

sant un frémissement délicieux le parcourait comme un frisson et lui jetait dans les veines le froid religieux qu'on éprouve en pénétrant dans un temple.

Pendant ces phrases il la voyait se promettre de ne pas être ingrate à tant d'amour, de penser à lui, de prononcer son nom en s'endormant, de le prononcer encore au réveil, enfin de ne pas omettre une seule des circonstances du roman qui commençait pour elle. Elle semblait revenir comme d'un monde inconnu vers une vie nouvelle; elle paraissait fière d'être ainsi devenue, du jour au lendemain, une personne d'importance. Tout cela se combinait et s'amalgamait sans peine. Les sentimens généreux et nobles, qui sont une petite partie de l'amour, fermentaient, mêlés aux élans de vanité, aux ébullitions d'orgueil : tout cela bouillonnait avec force, et la fumée qui s'en élevait obscurcissait son cerveau et enivrait son intelligence.

Il lui dit, de plus, que parfois, la nuit, il était resté sous ses fenêtres pour voir son ombre et ses moindres mouvemens se dessiner sur le rideau, que long-temps après sa bougie éteinte il y restait encore.

Vous sentez combien cette preuve mystérieuse lui sembla romanesque, et par conséquent véritable. Elle se promit bien que, plus d'une fois, en se couchant, elle enverrait un bonsoir à l'amant dévoué qui, invisible dans la nuit, assistait à ses dernières actions de la journée.

L'entretien fut interrompu par un bruit précurseur d'une visite. Adolphe, adroit comme un vieux chasseur, lui prit de bonne grâce, c'est-à-dire malgré elle, le premier baiser. Ses lèvres, attachées aux lèvres de Schildine, eurent le temps de lui glisser, avec le philtre incendiaire d'un souffle embrasé, le vieux mot de l'humanité : — Je t'aime !

Baiser d'amour! éclair de flamme! rayon du soleil qui porte aux cieux celui qui aime, et même celui qui n'aime pas! signal qui met en présence deux âmes violemment arrachées de toutes les parties du corps pour venir se froisser, se fondre dans une seule! agonie délicieuse où toute l'existence aborde, comme à un rivage, sur la lèvre qui l'attire, prête à quitter la sienne pour suivre l'autre! alors pas une pensée, pas un mouvement, pas une sensation qui appartienne à personne; tout des deux est aux deux, ou plutôt tous deux sont un seul! ravissement éternel qui peut s'alimenter de tous les incendies du cœur! enfer de plaisir qui se rallume sur les cendres mêmes du désir qu'on a laissé s'éteindre!

Gage muet qui promet tout, car par lui tout peut s'obtenir, Adolphe vous cueillit avec bonheur, mais non avec transport! Au milieu de sa volupté violente, il ne s'oublia

pas. Schildine, plus généreuse et plus dévouée, ne garda rien pour elle ; de ce jour elle fut pour lui une épouse, une amante ; elle regarda ce baiser comme une consécration de sa personne.

Je ne sais comment il ne fut pas entendu, car il fit une légère explosion, quoique Adolphe fût accoutumé à les donner discrets et silencieux ; mais tout à coup Mme de Marcilly s'avança vers des nouveaux venus qui parlaient dans le premier salon.

La soirée fut ravissante : il y eut, comme d'habitude, de la musique, des vers, et de la poésie même. L'amie du général écorcha une fantaisie de Pleyel ; Schildine aussi chanta une romance de Romagnesi, pleine de cette chaleur et de cette vérité qui vous ont tant de fois saisis : les paroles en étaient assez insignifiantes ; c'était un aveu à un jeune homme : on ne lui promettait qu'une amitié de sœur, et toutes les expressions

étaient de l'amour. Mais ce qu'il y eut d'admirable, c'était Schildine : ses yeux animés lançaient, au travers des deux bougies, des éclairs qui couraient jusqu'au fond de la salle brûler les jeunes gens et réchauffer les vieillards. A demi-penchée sur le piano, ses doigts le faisaient frémir avec une vivacité, une rapidité qu'elle n'avait pas montrée jusqu'alors ; tantôt elle regardait le plafond, et sa tête se dressait, inspirée et radieuse ; tantôt elle semblait poursuivre, à travers l'espace, une idée lointaine qui fuyait à l'horizon devant elle. On eût dit un rameur pressant, à demi-courbé sur la poupe, le navire qui l'emporte, et dévorant des yeux l'horizon qu'il brûle de rapprocher ou d'atteindre.

Lorsqu'elle fut aux derniers vers et qu'elle parla de mourir si elle était trahie, des larmes roulèrent dans ses paupières et ruisselèrent sur sa joue : ce fut l'apogée de son

triomphe; l'attendrissement des auditeurs doubla le sien. Elle couronna son chant par un élan admirable, et elle se leva au milieu des applaudissemens universels. Les jeunes gens culbutaient les chaises, et dérangeaient, pour l'aller féliciter, les dames, plus irritées du motif de cet empressement que de l'empressement même. Tout était électrisé : c'était un délire, mais un délire sincère. Schildine en fut étonnée d'abord, puis elle regarda Adolphe et elle comprit son succès.

Pour lui, il était tout radieux; il jouissait dans le fond de sa vanité, il regardait tout le monde avec orgueil, il s'applaudissait de son ouvrage. Un observateur qui aurait entendu le langage des yeux aurait pu lire dans les siens, clairement écrit : *C'est moi qui anime la statue.*

Il s'approcha le dernier pour la complimenter, afin que la dernière impression fût la sienne.

Mme de Marcilly commença ce soir-là à être fière de sa fille, mais en même temps elle s'aperçut qu'elle en devenait jalouse.

Ernest aurait bien voulu féliciter Schildine, mais il lui fut impossible de recueillir ses sens. Il avait, pendant son morceau de chant, éprouvé ce qu'il n'aurait jamais pu soupçonner : c'était l'enivrement d'une mère qui voit couronner son fils au collége; c'était la félicité d'une amante aimée, lorsque, du fond d'une loge, elle entend flotter, au travers des transports d'admiration, le nom qu'elle adore, jeté comme une pâture divine aux cris d'un peuple enivré : son cœur était un ciel où tous les anges répondaient aux accords célestes de Schildine ! Il ne trouva donc rien à lui dire, et il resta à sa cheminée, pétrifié et la bouche béante, comme un marbre insensible.

En sortant, il bégaya quelques mots :

— Mademoiselle... certainement... la romance est belle... mais... votre voix...

Ici il éprouva au gosier cette sécheresse d'un prévenu qui attend son arrêt. Il n'obtint qu'un sourire assez bienveillant, où perçait une légère teinte de pitié pour la faiblesse de son intelligence.

XII

117

XII

Assisterons-nous au coucher de notre belle virtuose? indiscrets comme un étourdi qui plonge un œil insolent dans une chambre pour y contempler la beauté livrant ses char-

mes aux regards qu'elle ne soupçonne pas, chercherons-nous à surprendre son cœur qui va battre et parler tout seul?

— Je t'aime! était encore chaud sur ses lèvres, où son amant l'avait gravé en lettres de feu. Le premier mouvement de ses lèvres, quand elle fut seule, balbutia : — Je t'aime! Ce mot, elle le renvoyait à celui dont il était venu, mais escorté de ce qu'il emportait d'elle-même. Presque tout est incertain avant lui, mais le premier *tu* est tout puissant : c'est le *fiat lux* de l'âme; il est sublime, il débrouille le chaos.

Elle voyait clair dans les profondeurs qui, jusque-là, n'avaient été que ténèbres pour elle; elle se rappelait cette foule de prévenances dont Adolphe l'avait accablée. Jadis elle le trouvait poli, maintenant elle le jugeait passionné! Que de temps perdu en efforts sans récompense! que sont devenues les émotions cachées au fond d'un cœur qui ne pouvait s'ou-

vrir à qui n'y voulait pas lire ! comme il a dû souffrir de se voir méconnu, lui qui, si spirituel, si digne d'être aimé, l'avait distinguée au milieu de la multitude !

Et mille autres réflexions sur lesquelles Adolphe avait bien compté.

Ces méditations d'une première passion peuvent se tracer au cordeau, à peu près comme une émeute se trace dans le cabinet du préfet de police. Soit donné un lieu à détruire et un homme honorable à effacer, on trace l'itinéraire ; dix agens supérieurs, ayant sous leurs ordres chacun cinquante machines, sont chargés des détails. Quelques chrétiens inoffensifs entendent un service divin célébré pour l'âme d'un prince, fils de France, assassiné aux applaudissemens unanimes des bons Français. On part de là : la sédition commence et s'exécute sans que le bon peuple s'écarte d'un pas de la ligne tracée par des ordres intelligens... Quelques ru-

meurs d'abord circulent autour de l'église : comme deux ou trois passans se sont arrêtés, les autres passans s'arrêtent ; on ne sait pas de quoi il s'agit, mais tout le monde partage l'indignation générale. — Il paraît, dit-on enfin, que les légitimistes, au nombre de plusieurs milliers, conspirent près d'un tombeau, et qu'on va profiter de l'époque du mardi-gras pour introduire Charles X dans Paris par des caveaux souterrains... Le peuple, qui entend être libre, ne veut pas de restauration : pour l'empêcher, on propose d'enfoncer les portes de l'église. Cet avis, hasardé par un sergent de ville habillé en notaire, est adopté ; on brise les portes, on y trouve trois ou quatre femmes pieuses, des pauvres qui sont carlistes pour recevoir l'aumône, deux ou trois jeunes gens imbécilles qui aiment mieux croire en Dieu que de tirer sur la garde royale, et un vieux chevalier de Saint-Louis qui n'a pas reçu un écu

de la branche aînée. La conspiration est patente; on ne découvre rien : c'est l'archevêque qui dirige tout; on crie : —A l'Archevêché!... on y court en foule par les rues marquées. Le préfet de police a bien eu soin d'indiquer une autre marche que celle du bœuf-gras, pour éviter la confusion. On entre dans l'Archevéché: on pille, on jette à l'eau, on lacère les livres précieux et originaux de sa riche bibliothèque; on envoie aux journaux un catalogue d'ouvrages infâmes trouvés dans son secrétaire, qui n'ont sans doute été imprimés que pour le prélat; on jette dans la Seine l'argenterie, qui n'y passe pas la nuit; la canaille revêt les habits pontificaux, et sur la rive gauche de la rivière s'avance une procession grotesque, rivale de la procession du carnaval qui s'étend sur la rive droite. Tout cela a duré deux heures, tout cela a parfaitement marché, sans répétition, grâce au talent et à l'entente de monsieur le pré-

fet, le plus habile metteur en scène de Paris.

Adolphe avait ainsi tracé à Schildine la route que son imagination devait suivre. — Elle pensera au passé, au présent et à l'avenir; elle y pense, elle me plaindra, elle me plaint; elle sait que ma dernière pensée, avant de m'endormir, est toute pour elle, sa dernière pensée, avant de s'endormir, sera toute pour moi! son nom est le premier que prononce ma bouche au réveil, mon nom est au réveil le premier qu'elle prononcera! souvent je suis resté la nuit pour voir glisser son image sur le rideau, elle passera vingt fois et vingt fois repassera devant sa fenêtre pour me donner à voir son ombre.

Adolphe était sûr de son calcul : à chaque preuve d'obéissance et de fidélité à ce plan tacitement imposé, la sensation de ce qu'elle accomplissait serrait le cœur de Schildine, et faisait entrer lentement, mais à coups fermes et répétés, l'amour qui pré-

sidait à ses actions. Ses rêves aussi, les rêves sont si vrais! furent peuplés de mille fantômes qui prenaient la figure d'Adolphe. Elle fut toute effrayée lorsqu'en s'éveillant elle sentit, en murmurant son nom, un frémissement étrange qui lui rappela qu'à la fin du songe elle avait, de bon gré, avec grâce, rendu à son ombre le baiser qu'il lui avait volé la veille.

Elle se leva plus tard que d'ordinaire.

L'amour ne laisse jamais personne dans la même situation d'esprit: il rend ou plus paresseux ou plus actif; il pousse aux grands crimes comme aux belles actions, suivant le point de départ; mais s'il excite pour obtenir, il amollira celui qui possède, et le laissera dormir dans la contemplation. On craint, au milieu des illusions poétiques qui nous bercent éveillés, de rompre le charme et de revenir aux incidens de la vie réelle qui nous coudoient. Ainsi, quand nous bâtissons des

châteaux, nous traversons Paris au milieu de son fracas, des voitures qui résonnent sur le pavé, des cris de la multitude, et des murmures de ceux que nous choquons en passant. Rien ne peut déranger nos plans, qui s'organisent et s'élèvent à l'horizon vaporeux. Approchons-nous du but de notre course, fût-il agréable et désiré, un sentiment de regret vient nous saisir quand nous sommes forcés d'abandonner notre édifice et de laisser en entrant les chimères qui nous avaient escortés jusqu'à la porte.

C'est ainsi que Schildine se surprit toute différente d'elle-même. L'heure de son lever avait sonné depuis long-temps; elle ne se sentit pas disposé au travail, il lui sembla qu'elle savait dorénavant tout ce qu'il fallait apprendre.

Mais ce n'était pas elle seule qui changeait, tout changeait autour d'elle. Le fauteuil où s'était assis Adolphe fut celui qu'elle choi-

sit de préférence; elle lut et relut un livre qu'il avait oublié; et puis il fallait voir comme elle s'enorgueillissait au fond de l'âme!... On est si fière quand on aime!... Enfin, pour compléter le tableau, elle était, s'il se peut, devenue meilleure.

Adolphe ne négligea pas de cultiver ses heureuses dispositions; elle le seconda avec une rapidité qu'il n'aurait pas soupçonnée. Que de serremens de main en cachette! quel effet ils produisaient lorsque ces faveurs étaient surprises entre deux regards! que de baisers pris et rendus, et toujours saisis au vol! On avait si peu de temps à souhait qu'on n'osait pas le dépenser en refus; on avait plus tôt fini en accordant. Que de recommandations de discrétion et de prudence! Adolphe ne tenait pas beaucoup à voir garder le secret, parfois même il trouvait fort plaisant le hasard qui découvrirait tout à la mère; mais, d'un autre côté,

il ne fallait pas laisser l'ouvrage imparfait. Comme d'un seul mot, par un seul aveu, Mme de Marcilly aurait pu désenchanter sa fille, il jugeait qu'une conversation détruirait entre eux tout rapport, même d'amitié ; car, en admettant qu'il ne fût pas expulsé de la maison, il connaissait trop la délicatesse de Schildine pour espérer qu'elle gardât la moindre pensée à l'homme qui avait été l'amant de sa mère.

Et pourtant, cette discrétion, dont il lui imposait le devoir, n'en était pas un pour lui. Il n'avait pas un ami auquel il n'eût, sous le plus profond secret, confié l'heureux état de ses amours. Sa vanité n'avait pas diminué l'importance de ses progrès ; il n'annonçait rien de positif, mais avec des réticences plus perfides qu'un aveu bien franc, il avait, dans l'opinion des jeunes fats qui l'écoutaient, totalement déshonoré Schildine : c'est pour cela sans doute qu'elle se vit expo-

sée à des déclarations dont elle ne pouvait concevoir la hardiesse. Des demi-mots on passait à des aveux formels ; plus d'une lettre fut offerte en cachette, plus d'un billet fut glissé dans sa main lorsque le bal la forçait d'accepter celle qu'on lui présentait. Vous sentez avec quelle indignation tout cela se voyait accueilli. Mais elle ne pouvait rien comprendre à cette audace : les exemples de femmes qu'Adolphe lui avait cités lui revenaient à l'esprit ; elle se figurait que le monde était ainsi, qu'on l'estimait faible comme toutes les autres.

Adolphe gagnait près d'elle à la comparaison : ce n'était pas ainsi qu'il avait agi, lui si respectueux, si tendre, lui dont l'amour était si pur qu'il avait fallu un hasard pour le lui découvrir! Combien elle souriait de pitié en voyant quels hommes prétendaient occuper une place dans un cœur où régnait son image!

Sot et ridicule effet de l'orgueil des petites espèces! vous avez, vous, homme supérieur, touché une femme! elle est noble et grande, elle est capable de vous apprécier: si elle s'est rendue, c'est aux grâces de votre esprit, à la force de votre raison, aux charmes de votre entretien, à l'éclat de votre gloire peut-être!.... Eh bien! qu'il vienne le dernier des misérables, celui à qui Dieu n'a rien jeté dans l'esprit ou dans l'âme, dont le cœur n'a point d'élan, et dont la pensée s'abat aussitôt qu'elle s'attèle, il osera, lui, mettre la main sur le piédestal de votre idole, il élevera une voix cassée qui n'ira pas même à ses genoux, et il se demandera, avec une surprise insolente, comment il n'a pu séduire celle à qui vous avez su plaire!

J'ai parlé de lettres refusées, mais je ne vous ai rien dit de celles qu'on acceptait. Combien de fois une longue et interminable épître passa de la main d'Adolphe dans la

main de Schildine, et delà dans un sein pur qui se serait gonflé d'indignation s'il avait su à combien de maîtresses banales avaient déjà servi leurs phrases!

Le soir, en se retirant, elle se plaisait à les parcourir, elle les plaçait sous son chevet, ou les conservait sur son cœur pendant la nuit entière. Déjà elle en possédait, dans un tiroir de sa commode, une collection plus précieuse pour elle que tous les papiers de famille, car ils renfermaient ses titres à ce qui seul était sa famille. Mot affreux, mais vrai pourtant! N'allez pas en accuser son amour! non : elle eût encore chéri davantage sa mère, heureuse qu'elle était de se voir chérie de lui. Mais Adolphe, qui voulait, pour compléter son drame de vengeance et de caprice, tout enlever à Schildine, lui avait appris ce qu'il assurait exister entre Ernest et Mme de Marcilly.

Il n'avait pas eu beaucoup de peine à

prouver son accusation : la pauvre enfant ne sentait rien en elle qui s'élevât pour défendre sa mère. L'assertion d'Adolphe s'accordait trop bien avec les idées vagues qu'elle craignait d'éclaircir ; tout ce qu'il croyait lui révéler, elle le soupçonnait.

Elle écouta cette vérité terrible avec la stupeur et l'immobilité d'un criminel qui entend lire son arrêt de mort, et sachant qu'il est coupable, n'ose pas même imiter le cri de l'innocence.

A partir de ce moment tout fut fini entre elles ; de Mme de Marcilly à Schildine toute communication de tendresse cessa : elle ne compta plus dans sa vie, elle fut pour elle une compagne importune dont on ne devait ménager que les regards.

Souvent assis entre elles deux, Adolphe suivait avec Mme de Marcilly une conversation pendant laquelle Schildine le dévorait des yeux ; les mains se rapprochaient et se

serraient ; des sermens délicieux d'aimer toujours, prononcés à voix basse par Schildine, arrivaient à l'oreille d'Adolphe. D'autres fois, Schildine, appuyée d'une main sur elle, tendait l'autre aux caresses de son amant. C'était mal : mais ce qu'elle trouvait à redouter le plus, c'était d'être vue ; car peu lui importait l'opinion que sa mère aurait eue d'elle : Adolphe lui avait appris à la mépriser.

XIII

XIII

Loiret! où mes pensées d'homme reviennent toujours, emportées par mes souvenirs d'enfance, combien je dois de reconnaissance à celle qui t'a choisi pour son séjour!

je puis encore, du fond de Paris, adresser un salut à tes eaux limpides, à ton cours enchanté; je puis encore te rappeler ton poète qui t'aime comme un ami, comme un frère!

Entre Saint-Mesmin et Olivet, villages pittoresques, s'élève une maison charmante; elle donne sur la route par une porte de fer grillée; du côté du nord, elle suit la pente légèrement inclinée du sol; du pied de son perron part un double rang de peupliers qui offrent, au fond de leur amphithéâtre, une nappe d'eau blanche et bleue, calme comme un lac, sur laquelle s'égarent des barques aux toiles peintes, à qui le moindre zéphir, ou une rame dans la main d'un enfant, prête toute l'impulsion nécessaire pour remonter le courant insensible.

Sortant de sa source large comme un bassin des Tuileries, le Loiret est déjà un beau fleuve quand les autres ne sont qu'un filet imperceptible : mais pareil aux hom-

mes qui, commençant d'un bond une course éclatante, se sont rapidement éteints presque à leur apparition, pour avoir trop vite, trop abondamment prodigué leur sève, notre fleuve chéri borne son pèlerinage aux contrées qui l'ont vu naître; il s'égare, il circule, il séjourne; comme un serpent il se roule sur lui-même, et déploie dans un étroit espace ses anneaux multipliés; puis, lorsque, calme et puissant, il a élargi ses rivages, creusé son lit et pris une force de géant à parcourir une province, un royaume, il s'arrête fatigué, se détourne, se mêle à la Loire, qui lui tend les bras, lui jette ce qui lui reste de destinée, et comme une femme belle et admirable qui confond sa vie en celle d'un époux illustre, il dépose, en se précipitant dans son sein, son espoir de nom et de carrière.

Les paysans d'alentour s'entretenaient depuis quelque temps d'une belle demoiselle qui chaque matin, en robe blanche, en sim-

ple chapeau de paille, sortait de la maison, traversait l'allée de peupliers, montait d'un pied timide dans une gondole amarrée aux racines d'un osier, détachait la chaînette, et livrait le batelet au caprice du vent et de la rivière.

Alors elle ouvrait un livre et commençait à le parcourir; mais bientôt, laissant retomber sur ses genoux la main qui le soutenait, elle restait rêveuse dans la même attitude, immobile comme ces figures de nymphe ou de sirène attachées à la proue d'un navire; elle ne se réveillait qu'au choc de la barque arrêtée par un pieu ou poussée par le flux sur le rivage.

Quand l'air était tranquille, elle descendait souvent, au gré du fleuve, bien loin de son habitation; une fois même sa réflexion fut si profonde qu'elle ne s'aperçut pas qu'entraînée par un courant où s'était engagée sa barque, elle se précipitait sous la roue d'un

moulin qui devait briser l'embarcation et la voyageuse. Tout à coup, d'un petit pont qui dominait cette scène, une voix d'effroi se fit entendre; un meûnier n'eut que le temps nécessaire pour détourner la barque et la forcer de se présenter en travers à l'écluse. De prompts secours lui furent prodigués, et la belle distraite en fut quitte pour la peur et une ondée d'eau tiède.

Le cri venu du sommet du pont avait été poussé par un jeune homme assez élégant que personne ne connaissait et qui depuis quelques jours avait loué très-cher une petite chambre de vigneron, dans la maison duquel il avait apporté l'aisance avec le métal dont le toit de chaume voyait la couleur et entendait le son pour la première fois.

Ces détails occupaient les esprits curieux du pays; mille conjectures circulaient sur ces personnages nouveaux. La demoiselle, jugée d'après ses habitudes, passa pour

une pauvre folle pas assez méchante pour être renfermée à Bicêtre, et à qui l'on espérait rendre la raison avec du calme et de la solitude.

Le monsieur était, sans aucun doute, un espion de Charles X : il était assez bien mis pour cela. Comme il ne parlait à personne, il devait avoir de grandes relations. On soupçonnait qu'il était venu préparer une conspiration sur les bords du Loiret.

Nous ne savons pas précisément ce qu'il y a de vrai dans ces conjectures ; pour nous en instruire, nous demanderons la permission de retourner à Paris.

Nous y trouverons Adolphe au faîte de sa gloire : le cœur de Schildine était à lui.

Elle avait profité de ses leçons dans l'art de se dissimuler au point qu'elle l'étonnait lui-même : ce qu'il admirait, ce qui l'effrayait, c'était l'immobilité de sa physionomie lorsque leurs causeries ou leurs caresses avaient

lieu en présence de témoins.... entendons-nous, de témoins qui ne voyaient rien. Il était épouvanté qu'elle portât aussi loin la ruse et l'aplomb ; il se demandait comment elle pouvait s'être si facilement formée. En fait d'adresse, l'élève surpassait son maître.

Schildine était-elle fausse ? non, certes ; mais, au milieu d'une société menteuse, pourquoi n'aurait-elle pas usé du pouvoir que le ciel nous accorde ? à quoi servirait la parole, si elle n'était utile pour déguiser la pensée ? assez de signes extérieurs peuvent la révêler : c'est à ceux qui ont besoin de la savoir qu'il appartient de l'étudier. Etudiez donc ! mais souvenez-vous que tout peut mentir, les yeux même ! Il n'y a qu'un organe qui se trahit toujours pour qui l'observe, la bouche, dont on n'a pas l'habitude de craindre les indiscrétions. Vous démontrer l'art de découvrir sur les lèvres ce que l'âme y transcrit, se serait prendre trop de soin :

apprenez-le vous-même ; je ne veux pas vous enseigner un moyen de lire couramment sur les miennes.

Du moment qu'il ne lui fut plus disputé, Adolphe trouva moins de mérite à son triomphe ; il oublia les peines qu'il lui avait causées. Tranquille possesseur d'une âme qui lui avait tant coûté, il s'endormait au sein d'une puissance dont on ne lui interdisait plus la conquête. Schildine, certaine d'être aimée et d'aimer elle-même, partageait sa tranquillité : elle croyait qu'il comptait assez sur elle pour n'avoir pas besoin de lui prodiguer avec faste des preuves éclatantes de préférence. C'est pourquoi Adolphe, un beau jour, s'imagina que Schildine se détachait de lui. Quand on allait au spectacle ou aux soirées, elle ne concentrait plus sur lui seul tous ses regards, toutes ses paroles ; elle en avait pour d'autres : elle semblait flattée des hommages étrangers. Adolphe, profondément

instruit des secrets d'amour, crut voir dans tous ces signes celui d'une tendresse qui s'éteint.

Souvent il s'était surpris une nuance d'affection vraie pour elle : tant d'amour lui avait semblé mériter une récompense. Il se reprochait de tout exiger en ne donnant rien. Il flottait entre ces deux partis, continuer à jouer l'amour, ou se laisser aller aux impressions qu'il avait produites; mais quand la réflexion venait, il songeait que le terme d'une intrigue loyalement poursuivie était le mariage : et le mariage! vous soupçonnez ce qu'il en pensait.

Aussi éprouva-t-il une sorte de joie quand il crut entrevoir un refroidissement dans Schildine. L'intrigue avait perdu de son attrait, il n'y rencontrait aucun obstacle. Mme de Marcilly ne le surveillait plus, Schildine ne résistait pas; elle était amie sincère, amante dévouée : que restait-il de piquant

dans cette liaison? Une voiture qui roule en cahotant sur un pavé mal uni vous réveille et vous agace, mais un traîneau qui glisse sur la glace vous endort.

Mme de Marcilly était devenue tellement confiante, qu'un jour, pressée de sortir au moment où Adolphe était venu dîner chez elle, elle l'avait laissé avec sa fille. Restés tous deux libres, sans crainte, aussi près l'un de l'autre que l'amour peut le désirer, les baisers et les caresses avaient seuls rempli l'heure de son absence. Adolphe était tout puissant sur son élève; un baiser eût donné le signal, un mot même eût été de trop; Schildine, aimantée d'un regard, magnétisée d'un sourire, fût tombée dans ses bras; un désir, seulement un désir, Schildine était à lui!... il ne le voulut pas!... pourquoi? je ne sais : était-ce par honneur? par probité?.... le fait est qu'il ne voulut pas; impossible de vous donner une autre raison.

Peut-être pensa-t-il qu'il avait toujours le temps; qu'après tout, ce triomphe étant le but, le terme de toute intrigue, une fois obtenu, c'en était fini, son roman se dénouait trop brusquement. Peut-être aussi cette couronne lui parut assez précieuse pour ne pas se dépêcher de la cueillir, c'est-à-dire de la perdre. Eh bien, quelque sages que fussent ces raisonnemens, quand Mme de Marcilly fut rentrée, il éprouva un regret: vous devinez lequel?

L'histoire en était là lorsqu'un événement inattendu vint compliquer l'intrigue et lui révéler qu'il se passait en lui bien plus de mystères qu'il n'en connaissait.

XIV

XIV

L'homme! qui peut sonder cet abîme?

Personne n'est sûr de son cœur; on croit souvent y descendre, et l'on n'est arrivé qu'à l'entrée; on prend au sérieux ce qui se pré-

sente : lorsque l'on est parti de là pour agir, il se trouve qu'on n'était pas allé assez loin, qu'on ne s'était alluciné qu'aux apparences, qu'au masque, et qu'au fond s'agite ce qui seul est la vérité. Le cœur est plein de mille petites semences qui ne poussent pas de tige et s'y tiennent renfermées; mais quand un peu d'air et d'humidité les a gonflées, quand un rayon du soleil s'est glissé à travers les parois, vous voyez poindre, se fortifier et grandir ce germe, qui, comme le lierre, s'étend et couvre bientôt la surface entière.

Ceci revient à ce que je vais vous raconter.

Lorsqu'Adolphe s'aperçut du changement de Schildine, il jugea opportun de rompre; mais, suivant la louable habitude de sa vanité, il ne voulut pas être prévenu. Il lui remit un billet où, lui reprochant son indifférence, fondée sans doute sur le penchant qu'elle éprouvait pour un autre, il la priait

de lui rendre ses lettres, ses cheveux, etc., disposé qu'il était à suivre son exemple.

Lorsque, rentrée le soir, Schildine lut ces paroles horribles, une crispation nerveuse la saisit : tant de pensées diverses s'entrechoquèrent dans son cerveau que sa raison l'abandonna ; son chagrin se gonfla dans sa poitrine, elle s'évanouit.

Au bruit de sa chute accoururent sa femme de chambre et sa mère. La pauvre fille qui la servait fondit en larmes en voyant l'état de sa bonne maîtresse ; elle la souleva, lui prodigua ses soins, et la rappela à la vie.

Pendant ce temps, Mme de Marcilly avait eu le loisir de parcourir la missive d'Adolphe que Schildine tenait encore à la main pendant son évanouissement. Elle avait frappé ses regards en entrant; elle avait cru reconnaître une signature qui lui fut jadis familière. Elle parcourut avec rapidité ces lignes qui lui révélaient tant de mystères. Il redemandait ses

lettres : il en avait donc beaucoup écrit? il lui offrait de lui rendre les siennes : il en avait donc reçu? Comment étaient-ils parvenus à tromper sa vigilance? Ils s'étaient joués d'elle! ils avaient dû souvent rire de la surveillance maternelle, si parfaitement désapointée. La moitié de ses amis, tout son salon devait être instruit de cette intrigue; car, en échangeant sa correspondance, on ne se cache que d'une personne, celle qui est intéressée à la connaître. Du reste, que les spectateurs indifférens le voient ou ne le voient pas, peu importe! si ce n'est celle-là, ce serait une autre... On est accoutumé à cela dans le monde : rien n'est plus discret que le public.

Mais elle, qui souvent a lancé ses bons mots sur des maris aveugles ou complaisans, on aura retourné ses plaisanteries contre elle, et plus d'une mère aura dit : — Comme on se moque d'elle, cette pauvre femme!... Elle

pâlissait de rage. Il y a quelque chose de pis que la honte, c'est le ridicule. Elle le sentait ricaner autour d'elle ; elle entendait répéter à tous ceux qui devaient assister à sa prochaine soirée : — Comme on se moque d'elle, la pauvre femme !

Ses cheveux !.... il avait de ses cheveux !... sans doute qu'ils étaient précieusement enfermés dans le médaillon qu'elle lui avait donné jadis. Pour se voir remplacés par ceux de Schildine, les siens avaient été jetés au feu ou balayés dans la poussière ! Car est-il rien de plus froid ou de plus muet que des cheveux de femme qu'on n'aime plus ? Mais ensuite, ce don de Schildine n'annonçait-il pas qu'elle n'avait rien gardé ? des cheveux ne sont-ils pas un échantillon de la personne qu'on tient toute prête à livrer à la première réquisition ?

Ces réflexions, plus rapidement écloses qu'elles n'ont été exprimées, cessèrent quand

Schildine reprit ses sens. En rouvrant les yeux, elle chercha d'abord sa lettre ; la retrouvant sur ses genoux, elle se rassura contre toute surprise. Certaine que sa mère n'avait pu la lire, elle cacha sa douleur, et donna de son évanouissement une raison que Mme de Marcilly jugea fort bonne ; car, décidée qu'elle était à prendre un parti, elle lui aurait plutôt fourni elle-même un prétexte pour sortir d'embarras.

Madame de Marcilly lui témoigna un intérêt vraiment maternel ; elle s'informa de ce qu'elle éprouvait avec une franchise et une expression de tendresse qui émurent Schildine au point de lui arracher des larmes. Elle se sentit même un instant si heureuse d'être aimée ainsi qu'elle jugea qu'après tout rien ne vaut le cœur d'une mère, et que si les amans changent, celle-ci du moins ne change pas. Elle fut sur le point de lui avouer tous ses chagrins et ses craintes ; mais, songeant

qu'elle lui avait caché son bonheur, elle pensa qu'il serait injuste de ne lui faire partager que ses tourmens : comme elle avait gardé pour elle seule ses plaisirs, elle résolut de garder aussi ses peines.

La tendre mère saisit un moment où sa fille était sortie avec une dame de ses amies : elle ouvrit la commode qui recélait son trésor, chercha et trouva lettres et cheveux : elle relut les lettres; et certes, relire est bien le mot propre, car elle y reconnut des phrases tout entières que jadis Adolphe lui avait adressées : un seul nom était changé, elle lisait à à présent : *Ma chère Schildine!*

Quelles malédictions elle jeta à cet infâme séducteur! comme les hommes lui parurent odieux et méprisables! que de vices, que de défauts elle reconnut dans Adolphe, dont elle ne s'était pas doutée!

Rien ne nous éclaire mieux sur les travers

des autres que le mal qui nous en arrive : l'inférieur, le valet, l'écolier, découvrent avec une sagacité étonnante l'odieux de leur supérieur, de leur bourgeois, de leur maître : mais il faut qu'il les blesse; c'est le point qui les avertit. Celui qui est déchiré par un diamant n'en voit pas l'éclat, il n'en remarque que la pointe; et une femme, une femme trahie, humiliée, quels regards perçans elle doit avoir! comme la trahison doit ressortir sur l'âme de l'homme qui l'outrage!

Un trait de génie vint l'illuminer : il demande ses lettres, il veut rompre, il faut le satisfaire! Piqué d'une indifférence dont il aura des preuves, il ne reparaîtra plus ; un éclaircissement est impossible : oui, c'est cela!

Un commissionnaire fut mandé, deux messages lui furent confiés : l'un renfermait

les objets que réclamait Adolphe, l'autre un billet pour Ernest.

Ernest accourut aussitôt.

XV

XV

Maintenant que ce nom, souvent oublié, reparaît sous notre plume, nous ne croyons pas nécessaire de chercher à expliquer sa conduite depuis le jour où Adolphe lui an-

nonça que Mme de Marcilly était folle de lui. Un étranger peu au fait des événemens de cette histoire aurait pu adopter une fausse idée en le voyant redoubler d'assiduités auprès de la mère de Schildine; on aurait pu croire que, las de sa solitude, fatigué de ne pas exciter une sympathie pour communiquer avec la sienne, il avait saisi avec ardeur l'occasion qui se présentait, et que Mme de Marcilly avait accueilli en lui un adorateur et bientôt un amant. Allait-on au spectacle, il était toujours ou auprès d'elle dans sa loge, ou au balcon, ou à l'orchestre : de là, ses yeux, fixés en haut, passaient de la mère à la fille avec l'exactitude d'un balancier de pendule ; si bien qu'on aurait eu beaucoup de peine à distinguer à laquelle des deux s'adressaient les hommages. Dans l'entr'acte, il courait jouir de leur entretien. Si, par exemple, il avait préféré Schildine, il aurait témoigné de l'humeur des familiarités d'Adolphe avec elle :

à moins que nous ne pensions que son amour était si devoué, si résigné, qu'il aimait mieux tout souffrir que de la contrarier dans ses actions, ou que son estime pour elle était si grande qu'il n'aurait pas osé flétrir d'un soupçon, même léger, une vertu si naïve, une innocence si pure.

Toutes les connaissances de Mme de Marcilly savaient à quoi s'en tenir sur cette liaison : elles juraient qu'elle était trop bonne pour désespérer un jeune homme. Si celui-ci manquait d'un certain usage du monde, on était sûr que cette gaucherie ne pouvait que l'attacher davantage à un être intéressant par un si doux présage, et qu'elle saurait en peu de temps faire succéder le bon ton à la maladresse, et les bonnes manières à l'ignorance.

En effet, ses leçons lui avaient profité : il avait perdu son attitude empruntée, il se présentait, parlait et conversait comme tout

le monde. On n'avait à lui reprocher que son peu de gaîté : sa rêverie habituelle dégénérait souvent en tristesse. Mme de Marcilly ne le trouvait charmant que lorsqu'il les accompagnait seul toutes les deux, elle et Schildine, dans une promenade solitaire ou dans une excursion à la campagne.

Mme de Marcilly, enchantée d'avoir toujours un cortége, ne s'était jamais inquiétée de ce qu'il pouvait attendre d'elle : elle s'en inquiéta lorsqu'elle eut besoin de lui.

— Ernest, lui dit-elle aussitôt qu'il entra, soyez franc et ne me trompez pas.

A ces mots, Ernest trembla d'avoir quelque chose à se reprocher : il se retira en lui-même, s'examina avec soin, comme pour une confession générale, et convaincu de son innocence originelle, il attendit une seconde question.

— Vous n'avez manqué aucune de mes soirées : chaque fois que l'occasion s'est pré-

sentée de nous accompagner, vous l'avez saisie avec empressement.

— Oui, madame; la politesse...

— Bannissons ce mot, il ne s'agit pas de politesse; je vous ai annoncé que j'exigeais de la franchise; nous ne serions pas d'accord.

— Je serai sincère, répliqua Ernest... après avoir réfléchi un moment, si ce n'était pas trop s'engager.

— Vous avez un motif, un motif incontestable de toutes vos prévenances, et ce ne peut être que de l'amour.

— De l'amour! dit Ernest, que ce mot effrayait toujours, soit parce qu'il ne se sentait pas la force de l'inspirer, soit parce qu'il craignait de paraître trop audacieux en l'éprouvant; de l'amour!... je n'oserais...

— Vous n'oseriez! c'est de l'amour.... Maintenant, de ma fille ou de moi, quelle est celle que vous aimez?

Pour le coup, le pauvre Ernest sentit ses jambes chancelantes se dérober sous lui... il chercha un siége pour s'asseoir. Mme de Marcilly, qui fut surprise d'une telle sensation, lui glissa soudain un fauteuil, où Ernest se jeta en homme qui ne pouvait se soutenir plus long-temps.

Mme de Marcilly admira la timidité de son jeune ami, tout en regrettant de n'avoir pas encore rencontré une nature aussi candide que la sienne.

Elle réitéra sa demande : elle attendait sa réponse avec un doute délicieux. Parfois il lui semblait qu'elle serait ravie d'être l'objet d'un attachement si naïf, si pur : c'était, dans sa société corrompue, une étrange merveille qu'un respect si profond pour une femme. Elle appréciait tellement un hommage aussi désirable qu'elle ne lui aurait jamais pardonné d'accorder ce sentiment à une autre, si, dans ce moment, elle n'avait eu besoin de lui pour

un intérêt plus vaste, plus attrayant que l'amour, sa vengeance!

Ernest ouvrait la bouche, et il sentait le mot, le nom de toute sa vie, expirer sur ses lèvres sans pourvoir le faire arriver aux oreilles d'une mère. Pourtant il se raffermit, et il allait parler, lorsqu'une réflexion l'arrêta.

La coquetterie, les prétentions de Mme de Marcilly ne lui avaient pas échappé : en vain il avait essayé de ne rien entendre de défavorable sur la mère de Schildine. — L'atmosphère est pleine de médisances; on les respire avec elle (il la connaissait). Si c'était une déclaration qu'elle me demande, pensa-t-il...

Il prit une précaution qu'il jugea excellente.

— Jurez-moi, quel que soit mon aveu, de n'en pas conserver de courroux!

On le lui jura.

La raison qu'il eut en implorant cette promesse, la voici :

— Sa vanité sera peut-être choquée si je montre une préférence pour sa fille : en exigeant ce serment, je suis bien sûr que...

Profond connaisseur ! comme si le serment de pardonner les blessures de le vanité liait celle qui le prête ! On ne s'engage ainsi que lorsqu'on ne croit pas avoir à se plaindre.

— Eh bien, madame ?...

Ces mots attendirent long-temps les autres.

J'aime mademoiselle votre fille.

— Ah !... soupira Mme de Marcilly.

Il y avait dans cet *ah!* beaucoup de joie, mais un peu de regret aussi que ce ne fût pas elle.

Ernest avait prononcé sa phrase les yeux baissés ; il les releva avec précaution. Ne démêlant sur la figure de Mme de Marcilly au-

cune trace de colère, il se rassura et attendit.

— Vous seriez content de l'obtenir pour femme?

Ernest n'avait jamais admis que l'on pût former une autre souhait, mais il était loin d'en avoir conçu la pensée : aussi cette proposition lui tomba comme des nues.

Elle poursuivit :

—J'avais deviné votre tendresse, une mère doit toujours tout savoir, mais je voulais connaître vos sentimens par vous-même : vos vœux sont d'accord avec les miens; je dirai même plus : ma fille n'a pu vous voir avec indifférence.

Ernest, anéanti, marchait de surprise en surprise.

— Assurer qu'elle vous aime serait trop hardi : une jeune personne élevée dans la réserve, formée de bonne heure à la vertu et à la pudeur, ne découvre pas ainsi ses sentimans :

mais un œil de mère est clairvoyant, il devine ce qu'on ne lui avoue pas. Elle vous estime, elle vous vous aimera : c'est à vous de rendre ces dispositions durables. Voici mon plan : je dois, pour sa santé et la mienne, aller respirer l'air de la campagne; nous allons partir. Dans quelques jours vous viendrez nous rejoindre. Un vieux parent pour lequel j'ai beaucoup de respect aura exigé que je ne marie ma fille qu'à un homme digne d'être choisi par lui-même; le mariage se célébrera près de lui, sans faste, avec tout le charme de la solitude et de l'amitié; peu de temps après vous ramènerez à Paris votre femme.

Ernest était suffoqué, il étouffait... il se levait, baisait les mains de Mme de Marcilly, se jetait à ses genoux; il était en délire.

Schildine entra.

— Ma fille, lui dit sa mère en lui saisissant le bras avec une expression de bonté où

perçait la sévérité et la menace, je vous présente M. Ernest Seligny, votre mari.

Schildine, déjà affaiblie, frissonna de la tête aux pieds, pâlit et resta immobile comme si la foudre l'eût frappée.

— Elle s'évanouit! s'écria Ernest.

— Non, non, dit Mme de Marcilly, c'est la surprise, la joie; cela lui est souvent arrivé; ce ne sera rien.

XVI

XVI

Voilà comment Mme de Marcilly et sa fille aient venues habiter les bords du Loiret; est-à-dire qu'après une scène très-douloureuse on avait forcé la pauvre enfant à par-

tir. Je présume que dans la folle étrangè
on a déjà reconnu Schildine. Quant au jeu
homme que son danger avait tellement ém
ce doit être sans doute Ernest... mais
pourrait être aussi Adolphe.

Au moment où ce dernier se félicita
d'avoir écrit à Schildine la lettre qui lui d
mandait les siennes, un commissionnai
entra et lui remit un paquet de papiers : il
déposa négligemment sur sa table.

— C'est de la part d'une dame.

Il décacheta et trouva ses lettres.

Il fut étrangement surpris. Peut-êtr
pensait-il, qu'on ne les lui renverrait pas si
sément, qu'on chercherait à se disculper
ses soupçons, qu'on tâcherait de le ramen
par des excuses ou des preuves de constanc
Il se promettait bien de ne pas croire a
protestations, aux sermens de fidélité ; ma
en attendant, il détachait toutes les lettr
les unes après les autres, pour découv

celle où tout cela devait être renfermé. Rien, pas un mot, pas une justification écrite !

Ce dédain, car c'en était, le piqua au vif... — Pas un ligne, murmurait-il ; on n'a pas daigné descendre jusqu'à s'expliquer...

Il demanda au commissionnaire, qui était resté immobile, attendant la réponse, s'il n'avait rien autre chose.

— Non, voilà seulement une lettre, mais c'est pour un autre monsieur.

— Pour un autre mons...

— Oui, M. Ernest Seligny.

— Ernest, dit Adolphe en se levant avec impétuosité, Ernest !... une lettre pour lui et rien pour moi !... c'est étrange... Tiens, prends ce louis, et donne-moi...

— Si ce louis est pour payer ma commission, c'est trop ; si c'est pour me corrompre, ce n'est pas assez ..

Adolphe rougit, laissa à ce brave Alsacien

son louis, et le congédia en murmurant contre la délicatesse qui allait se fourrer chez ces gens-là.

Un commissionnaire est honnête homme comme les rois sont faux; c'est un don de nature nécessaire à leur métier.

Il se jeta en colère dans un fauteuil pour se livrer à l'indignation que lui inspirait le procédé méprisant de Schildine.

Elle écrit à un autre! à Ernest! m'aurait-il supplanté?... c'est impossible! impossible, et pourquoi? est-ce que les femmes savent établir une distinction entre les hommes? Tout ce qui les courtise les séduit. Que demandent-elles? des yeux pour contempler bêtement leur figure menteuse, une bouche bien ou mal tournée pour leur dire que rien n'est si beau qu'elles, et des genoux pour se plier à leurs caprices. Mais une imagination! une intelligence! de quoi cela sert-il? En vérité, quand on voit le peu qu'il faut pour leur

plaire, bien fou qui tire vanité de leur choix!

Une fois cuirassé contre l'indifférence de Schildine, il secoua ses oreilles comme un chien de Terre-Neuve qui sort de l'eau ; il se félicita d'être débarrassé d'une intrigue qui, après tout, n'offrait dorénavant ni plaisir ni charme.

Mais tandis que sa joie d'être libre s'évaporait, il sentait peu à peu remonter dans son être je ne sais quelle gêne dont il n'osait se rendre compte : il était certain d'être content, pourtant il était triste.

Il chercha à rire de cette situation ; il se recueillit et voulut se tâter l'âme pour juger de son état : il frissonna, car il reconnut que l'habitude de jouer avec les intimités l'avait disposé aux mêmes impressions. A force de semer des germes d'amour dans le cœur de Schildine, il en était tombé dans le sien : il avait pris lentement racine, c'était une

végétation insensible, mais elle grandissait. Enfin il s'aperçut qu'il commençait à l'aimer...

Aimer! cette découverte l'épouvanta. Il se rappela les événemens qui avaient sillonné sa jeunese passée, il vit qu'il fallait y porter un prompt remède, et, comme un médecin qui connaît sa maladie, il se disposa à ne rien épargner pour se guérir.

Heureusement, le mal n'était qu'à son premier période : en ne lui permettant pas de s'étendre, il était sûr d'en réchapper. Il s'appliqua à chercher toutes les distractions capables de l'étourdir, certain que le bruit des plaisirs étouffe la voix du cœur, ou qu'elle est alors si timide qu'on peut à peine l'entendre.

Vous vous imaginez combien il avait intérêt à se conserver sain et sauf : rien ne lui paraissait plus ridicule que sa situation. N'avoir jamais permis à aucune femme de prendre de l'empire sur lui, et se sentir l'es-

clave d'une petite coquette! porter les fers qu'il avait forgés par partie de plaisir! se plonger prisonnier dans le cachot qu'il avait bâti pour ses divertissemens!

Étrange influence de ces sentimens qu'on peut analyser et saisir, mais non dominer! L'amour est une contagion : elle entre par tous les pores; les yeux, les oreilles, le toucher, communiquent son fluide : le plus savant chimiste, celui dont le creuset a décomposé, pour les reconnaître, tous ses élémens, le reçoit, en souffre et en meurt comme l'ignorant qui ne sait d'elle qu'un mot : — C'est la peste!

La tendresse de Schildine diminuant, le contrepoids devait naturellement augmenter la sienne: mais comment était-il affecté aujourd'hui, lorsque jusque-là rien ne l'avait impressionné? N'importe! il jura de ne pas céder, et, pour s'affermir dans sa résolution,

il se promit de ne plus retourner chez Mme de Marcilly.

C'était le soir : il tint son serment avec exactitude tout le reste de la soirée. Pour se distraire, il se rendit au spectacle. Les Italiens lui parurent plus capables de l'amuser; il y courut pour renouer quelques-unes des intrigues qui l'avaient jadis rendu célèbre.

Il cherchait partout une figure de connaissance pour animer sa solitude. La première venue le satisfaisait : c'était un abord empressé, une ardeur charmante à causer politique ou littérature; mais à peine l'entretien commençait, que ses idées l'en détachaient malgré lui; dès qu'il avait pris le bras d'un ami, il se trouvait encore plus solitaire, et il quittait son interlocuteur brusquement, pour n'avoir d'autre interlocuteur que lui-même.

Était-il seul, le besoin de la société se faisait sentir de nouveau. Il retourna au théâtre, parcourut les corridors en regardant

à chaque carreau des loges s'il ne rencontrerait point quelque dame assez spirituelle pour lui épargner les frais de la conversation. Il ne retrouva qu'une vieille marquise dont il crut se rappeler le nom; il entra. Elle fut ravie: mais comme elle se trompa sur le motif de sa visite, il craignit de lui inspirer un instant d'erreur, et la quitta assez cavalièrement... D'autres, qui le rencontrèrent, lui demandèrent en riant des nouvelles de Mme de Marcilly : ce fut son coup de grâce.

Il se tapit dans un coin obscur de l'orchestre. La musique préluda. Il se livra tout entier aux prestiges de cette voix centuple qui ne crée qu'un son avec tant d'instrumens. Il se plaisait à frissonner, il se fondait en langueurs inexprimables. Sa pensée, nuageuse et vague, flottait dans l'espace; et toujours devant lui, à l'horizon, les nues, après s'être découpées en mille formes étranges, finissaient par revêtir celle de Schildine.

Enfin, au moment où Malcolm se plaint de l'infidélité de celle qu'il adore, les notes que respire une douleur profonde et vraie lui entrèrent si profondément, que sa poitrine se gonfla : il crut qu'il allait défaillir ; il sortit pour se ranimer.

Ses inquiétudes le suivirent : il arpenta les rues et se trouva près de la Seine. Là il regarda long-temps couler l'eau silencieuse ; puis lui vinrent de grandes réflexions. La philosophie des choses et du monde, qu'il n'avait pas soupçonnée, germa dans ses rêveries ; il se demanda le secret de la vie. Ce supplice, qui l'avait saisi, lui donnait ces bizarres idées de mort qui se mêlent si naturellement aux premiers combats d'amour.

La nuit fut encore plus pénible : mais, fier et orgueilleux, il n'en persista pas moins à garder son serment de fuir Schildine.

Après avoir consumé toute la matinée à le renouveler, pour ne pas le rompre, sa

première action fut, en sortant, de suivre le chemin qui conduisait chez Mme de Marcilly. Il savait qu'on ne se présente pas si tôt chez les dames; mais il croyait qu'il était plus tard.

— Ces dames sont à la campagne, répondit le concierge.

— A la campagne! balbutia le visiteur en pâlissant... Comment, ces dames sont parties sans me...

— Sans vous prévenir, répliqua l'homme au cordon avec une teinte d'ironie et d'impertinence, sans doute, puisqu'en partant Mme de Marcilly m'a recommandé de cacher, surtout à vous, le but de son voyage.

— Mme de Marcilly!... Elle sait tout! murmura Adolphe en baissant tristement les yeux.

Ce fut un éclat de foudre. Dans quelle circirconstance cette nouvelle lui arrivait-elle! Tout est armé contre lui; elle est d'accord

avec sa fille : elle a tout avoué !... Pour se délivrer de ses importunités, elle a pris conseil de sa mère : le conseil est aisé à deviner. Il aura paru difficile de l'évincer : le congédier, qu'en penserait le monde? D'ailleurs était-on bien sûre de le trouver disposé à souffrir cette humiliation? On avait adopté le meilleur expédient : un coup de tête, une disparution, un voyage ne souffrent aucun retard, aucune réplique ; on avait disparu! C'était un bon moyen; car, en vérité, ce n'était pas lui qui voudrait les poursuivre.

Trois jours se passèrent, et le tumulte de ses pensées était tant soit peu apaisé; l'orage grondait bien encore dans le lointain, le fond de la mer n'avait pas repris sa pureté, mais la surface commençait à redevenir calme et tranquille.

Adolphe, qui, pour de bonnes raisons, ne se plaisait pas à remuer le limon de son âme, se contentait de ce repos apparent, et bien-

tôt le faible souvenir de Schildine allait s'assoupir pour ne plus s'éveiller, lorsqu'en passant devant la demeure d'Ernest il y entra sans raisonner cette démarche, sans songer qu'elle pouvait lui devenir utile.

— M. Ernest n'est pas ici, lui répondit-on; mais à son retour...

— Son retour!... est-ce qu'il est absent?

— Voilà trois jours.

— Trois jours!... quelle coïncidence!

— Comment, monsieur ne le sait pas! ajouta le portier, qui, ayant vu souvent Adolphe avec Ernest, ne pouvait conjecturer qu'on eût à se cacher de lui. Il faut que la lettre se soit égarée, parce que je suis sûr que M. Ernest vous a écrit la veille de son départ. Il est vrai que ça s'est décidé assez subitement; mais un ami comme vous, on lui dit tout, surtout lorsqu'il s'agit d'un mariage.

— D'un mariage!...

— Oui, d'un mariage, reprit-on en souriant.

On annonce toujours cette nouvelle-là gaîment, comme si c'était gai.

— Oui, d'un mariage... vous en entendrez parler.... C'est une jolie demoiselle qu'il épouse... une noble... de... quoi?... de... Mar... Mertigni...

— De Marcilly! s'écria Adolphe.

— Vous y êtes.... La noce se célébrera au bord du Loiret, dans une jolie maison de campagne; on les ramènera mariés. Si monsieur veut repasser, il aura sans doute, d'ici à quelques jours, une lettre de faire part.

Pour le coup, ce qu'il y avait au fond d'Adolphe se réveilla comme un lac ému dont le sable et la vase altèrent la limpidité, tout s'empreignit en lui de fiel et d'amertume, et lorsqu'il fut seul un blasphême sortit de sa bouche.

Mille sentimens divers se combattirent

dans son cœur, qu'ils déchiraient comme deux partis rivaux sur une place ensanglantée. La vanité blessée d'être jouée si adroitement par Ernest lui-même, car Ernest était du complot, la bonhomie dont il avait fait preuve en se laissant niaisement éconduire, la ruse de Schildine, plus adroite que son expérience d'homme à bonnes fortunes, bien d'autres nuances encore pêle-mêle confondues se débattaient et se roulaient ensemble comme deux nageurs dont chacun, à son tour, plonge, paraît, disparaît et revient, tantôt entier, tantôt ne montrant qu'une main, qu'un pied, à la surface de la rivière.

Après une lutte opiniâtre, deux sentimens surnagèrent, la vanité et la vengeance, ou plutôt la vanité seule. La vengeance n'a que la vanité pour but et pour guide. A peine si, dans tout ce chaos, l'on eût distingué un reflet d'amour, sentiment auquel il eût plus facilement renoncé qu'aux autres; mais il

jura de tout satisfaire en même temps. Son énergie, énervée dans les frivoles agaceries d'une amourette oisive, se ranima ; il se sentit la force qu'il avait déployée jadis dans plus d'une circonstance dramatique, et il se réjouit de voir succéder à sa vie monotone une carrière d'intrigue et d'intelligence.

Pourtant, au fond de tout cela, il démêlait quelque chose de louche qui l'inquiétait : il aurait voulu se le cacher à lui-même, mais il n'y pouvait réussir ; il voyait qu'il tenait à Schildine.

XVI

IVY

XVI

On préparait une belle fête dans la maison de campagne où demeurait Mme de Marcilly ; un grand nombre de domestiques allaient et venaient du jardin au salon, et du salon au

jardin; on suspendait aux arbres des lampions en verres de couleurs; on avait retenu toutes les barques des maisons voisines; elles étaient réunies dans le bassin qui s'étendait au pied des peupliers, comme une flotte prête à mettre à la voile pour une expédition importante; une toile de bateau, suspendue par les quatre coins aux arbres d'un quinconce, formait une tente improvisée, sous laquelle commençaient déjà à se dresser les apprêts d'un repas... Un spectateur eût été indécis dans le choix de l'héroïne du jour. C'était à peu près les mêmes solennités qu'aux passages du Roi, de la duchesse de Berri, du Roi d'à présent et du Roi à venir.

Vous devinez bien qu'il ne s'agit point de personnages aussi élevés, comme on dit vulgairement: Dieu merci! nous ne sommes pas assez sot pour nous attendrir sur des infortunes royales: celles que nous avons à peindre n'intéressent que des bourgeois; c'est

de Schildine qu'il s'agit : comme elle est triste, vous devinez bien que cette fête est pour elle.

Sa mère, dès son arrivée à la campagne, parut s'inquiéter de son chagrin : elle appela un médecin célèbre d'Orléans. Consulté sur la pâleur de Schildine, le médecin assura qu'elle avait besoin de se marier, que c'était le seul motif de sa souffrance. Il était sûr qu'une Parisienne ne pouvait avoir d'autre maladie. Oui, sans doute, elle était malade d'amour : mais ce qui augmentait sa souffrance, c'était le nom inscrit sur l'ordonnance qui devait la guérir. Ernest était le remède que Mme de Marcilly offrait à sa fille : c'était un autre qu'elle voulait.

Ernest les avait rejointes quelques jours après leur arrivée. Toujours empressé, sans être moins timide, il se livrait à son espoir en silence, n'osant pas même l'épancher devant Schildine. Il aurait craint de lui paraî-

tre plus égoïste qu'amoureux ; elle aurait vu dans sa joie la joie banale des hommes qui vont posséder ce qu'ils désirent, mais elle n'aurait pas lu qu'il ne voulait l'obtenir que pour se donner tout à elle, pour renfermer sa vie dans le dévoûment complet de toutes ses actions, de toutes ses pensées, à la seule femme qu'il eût jamais aimée.

Il faut l'avouer : son bonheur ne le rendait ni plus éloquent ni plus aimable. Schildine n'avait eu jusqu'ici pour lui que de la froideur ; mais du moment qu'il eut sur elle des droits de par sa mère, elle le détesta, jurant que la mort même la délivrerait de l'horreur d'être à lui.

Il avait essayé parfois d'être galant : mais un homme peu accoutumé aux usages a besoin d'encouragement pour prendre cet air aisé qui prête aux complaisances de la grâce et de la franchise, et l'accueil de Schildine

n'était pas de nature à lui enlever sa maladresse.

Tantôt il la cherchait pour lui offrir des fleurs; il la trouvait seule sur un banc de gazon ; on eût dit que rien ne l'occupait. Sûr de n'être pas importun, il s'avançait : mais nous savons ce qui l'occupait sans cesse. Le choc qu'elle éprouvait en passant d'Adolphe absent à cet autre assidu près d'elle donnait à son langage une aigreur, une sévérité qui désespéraient le pauvre jeune homme : il se retirait confus, n'accusant pas Schildine, il aurait cru blasphémer, mais s'accusant de ne savoir jamais rien tenter à propos.

Schildine avait dans ces jours de chagrin goûté un éclair de bonheur. Lorsque la barque l'avait entraînée, la voix qui s'était fait entendre du haut du pont avait un accent si connu pour elle, qu'au milieu du danger de mort qui la menaçait elle avait levé les yeux et envoyé bien vite le dernier regard

dont elle pouvait disposer, regrettant en mourant de n'avoir pas éclairci comment il la croyait infidèle. Revenue à la vie, elle pensa qu'il fallait attendre pour le blâmer : elle se prépara aux événemens qui devaient nécessairement résulter pour elle d'une telle présence au milieu des préparatifs de son mariage.

Un bal champêtre devait suivre le repas : ce fut une vue délicieuse dont un peintre aurait pu tirer un dessin exquis, si, du haut de la colline qui domine la rive gauche, il eût détaillé du regard le mouvement qui se déploya sous ces arbres, au milieu des remparts de verdure et dans les allées touffues des plantations anglaises.

C'était un mirage fantastique que le spectacle de ces ombres lointaines passant et repassant en robes légères, la tête couverte de fleurs, et la démarche aérienne. Toutes ces silphides se croisaient, s'entremêlaient

au son d'une musique qui traversait le feuillage, s'étendait sur la colline, et, glissant sur l'eau comme une hirondelle, venait mourir à l'autre bord et confondre son dernier soupir avec le gémissement des vagues molles qui caressaient les roseaux. A la fin, les yeux étaient fatigués de cette mosaïque remuante de robes blanches et d'habits noirs, couleurs de deuil presque indispensables dans les fêtes, comme si c'était l'expression du regret qui doit les suivre. Les demoiselles, les femmes montaient les gondoles, qui s'entrechoquaient au bruit des cris de terreur des dames, des éclats de rire des jeunes gens, et des échos, qui, ne sachant auquel entendre, renvoyaient tout ce qui leur arrivait dans un désordre inexprimable.

Bravo! cris de joie et de triomphe, ivresse folle et insensée, qui va indifférente au gré de la foule qui l'augmente, et ne se doute

pas que, dans toute cette fête, la seule à plaindre, c'est Schildine. La première contredanse, elle l'a dansée avec Ernest : sa mère l'avait ordonné. Mais, je ne sais si ce fut avec intention, avant la seconde elle avait disparu. Mme de Marcilly, qui s'était aperçue de sa tristesse, l'avait trouvée ce jour-là plus profonde et plus accablante, soit qu'elle eût réellement le cœur plus serré, soit que le contraste avec la pompe environnante en eût fait ressortir la langueur : c'est pourquoi elle ne la retint pas, aimant mieux qu'elle allât seule cacher sa douleur que d'en offrir le spectacle aux critiques des invités.

Le bal était à son plus haut degré, tout était oublié; le plaisir seul, qui sentait se précipiter les heures, se pressait de tout son pouvoir pour les remplir.

— Tout cela, c'est pour moi! cet appareil, c'est pour préparer mon bonheur que

l'ordonne ma mère! c'est le malheur de toute ma vie dont elle donne le signal!... Ce n'était pas assez d'avoir perdu l'estime d'Adolphe, il faut que je justifie ses soupçons! Il me croit inconstante, légère, capable de le trahir, de cesser de l'aimer! et quand il ne m'écrit ainsi que pour obtenir peut-être des preuves de ma fidélité, c'est par mon mariage avec un autre qu'il apprendra ma réponse! Je n'ai pas même daigné le désabuser! c'est un aveu de ma part!... Il me méprise! et pourtant comment se fait-il...

Elle réfléchit long-temps. Je présume qu'elle chercha à s'expliquer comment il était venu si près d'elle; car elle était bien sûre que c'était lui qui, du haut du pont.... C'était lui! il l'aimait donc encore?... Sa lettre n'était qu'un doute... il venait lui demander une explication... se jeter à ses pieds, réclamer son pardon... et l'obtenir.

Mais comment, depuis ce jour-là, n'a-t-

il pas tenté de pénétrer auprès d'elle? Un déguisement... un jardinier facile à corrompre... une lettre remise par une domestique... il doit connaître ces moyens-là, lui... pourquoi ne pas tout essayer?... Par exemple, aujourd'hui, ce soir, il aura dû apprendre qu'une fête se prépare : n'aurait-il pas dû profiter du tumulte pour la voir ?... Audacieux, entreprenant, ne devrait-il pas se mêler aux convives qui voguent d'une rive à l'autre, entrer dans une barque attachée à l'autre bord, se cacher dans le labyrinthe?... Il y a tant de monde que personne n'aurait été surpris de rencontrer un inconnu de plus... Quand j'y pense! une barque, et tout serait pardonné!

En s'abandonnant à ses suppositions, elle ne s'était pas aperçue qu'elle avait descendu l'allée de peupliers, ou plutôt elle le savait probablement très-bien. Elle était à deux pas de l'eau, bien certaine qu'Adolphe ne

traversait pas la rivière, ou plutôt avertie qu'elle allait voir Adolphe ; car à peine avait-elle jeté les yeux sur une barque qui abordait près d'elle avec un homme seul, qu'elle remonta la côte et courut se réfugier parmi les bosquets du labyrinthe. Un autre aurait présumé que la vue d'un étranger l'avait effrayée, qu'elle fuyait sa présence ; mais nous avons plus d'une raison de parier que ce n'était pas un inconnu pour elle, et qu'elle ne s'était éloignée que pour se trouver seule avec lui loin de la foule.

En effet, il sauta lestement de la barque et se précipita sur ses traces.

Comme elle comprend la ruse, direz-vous, et quel esprit d'intrigue éclot déjà dans cette tête de jeune fille!... Ce n'était pas dans sa tête que ces idées couvaient, c'était dans son cœur ; le voir était son espérance : elle avait tant de choses à lui dire! Il était donc naturel qu'elle combinât toutes

les possibilités, toutes les chances : la douleur d'un amour blessé et malheureux ajoutait un développement de plus aux leçons de son maître.

— Me voilà, mademoiselle; et certes, vous ne m'attendiez pas...

Elle allait lui répondre : Je ne vous attendais pas si tard... mais elle se retint. Il était coupable : c'était au coupable à commencer sa confession.

— Vous ne m'attendiez pas.... poursuivit Adolphe; vous ne me désiriez pas surtout!

— Qui sait, monsieur? peut-être avais-je besoin de vous pour me plaindre...

— Ce serait à moi d'accuser votre indifférence : depuis quelques jours vous me traitiez avec une froideur que n'a que trop justifié votre lâche oubli.

— Monsieur, répliqua avec vivacité Schildine, que ce reproche d'oubli affecta plus vivement que le soupçon d'indifférence, un

amant loyal ne doute jamais, il ne froisse pas par un soupçon le cœur dont il eut les premiers battemens. Quand même on verrait réaliser ses craintes, on ne flétrit pas le souvenir; on ne disperse pas des trésors payés par des tourmens, des inquiétudes et des veilles; enfin, quand on a assez estimé une femme pour lui écrire, on ne lui demande pas ses lettres.

— Il paraît que cette demande n'avait point semblé déraisonnable, puisqu'on s'est empressé d'y satisfaire...

Schildine ne comprit rien à cette phrase; elle chercha à quel acte de sa vie ce reproche faisait allusion, car ce ne pouvait être qu'une allusion pour elle.... Elle ne se rappela rien; elle lui demanda de parler plus clairement.

Adolphe, prenant une attitude tragique et solennelle, tira de sa poche des papiers et les lui présenta.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

— Vous le savez bien.

— Non... je vous jure que j'ignore...

— Ce sont des lettres.

— Pour qui ?

— Ce sont mes lettres.

— Ah ! vos lettres ! repartit Schildine avec l'expression du plus profond étonnement, vos lettres !... mais je n'y conçois rien.

— Ce sont mes lettres que vous m'avez renvoyées le jour même...

Schildine saisit rapidement le paquet, en arracha une, l'ouvrit et lut la première ligne. Elle n'aurait pu la déchiffrer dans cette obscurité, si elle l'eût vue pour la première fois ; mais la forme des traits, la disposition des lignes s'étaient gravées dans sa mémoire, elle avait lu et parcouru tant de fois ces pages, qu'elle en eût volontiers récité tout le contenu, qu'elle eût facilement indiqué la place de chaque phrase.

Sans pouvoir se rendre compte du moyen qui les avait remises entre les mains d'Adolphe, une révélation soudaine traversa son cerveau; elle entrevit une ruse infernale, elle comprit qu'elle avait quelque part une ennemie bien dangereuse; elle pâlit et rougit de colère, et, faible de courroux, elle s'assit sur le banc de gazon qui s'étendait au pied de la tonnelle.

Adolphe, qui ne devinait pas tout ce qui se passait en elle, crut que la confusion seule l'avait accablée. Lâche comme un homme dont la vanité blessée se trouve avoir affaire à un plus faible, il lui adressa des reproches violens; il tira de sa cargaison une multitude de phrases incisives, avec lesquelles il prétendait se venger de son outrage. Elle l'écoutait, calme et résignée; si bien qu'ayant épuisé toute son éloquence, Adolphe, ne trouvant plus rien à dire, s'écria :

— Qu'avez-vous à répondre?

— Je pourrais ne pas m'abaisser jusque-là, lui dit-elle; je tiens peu à détromper qui peut se fier aux apparences : vous n'aimez pas assez pour puiser en vous de quoi me justifier. Vous avez raison, au reste; tout m'accuse. Je ne vous en veux que faiblement de n'avoir pas attendu moi seule pour me croire, mais un mot suffira : celle qui vous a renvoyé mes lettres, ce n'est pas moi; ce ne peut être que... ma mère.

— Votre mère connaîtrait nos... nos relations!... Je suis perdu!... s'écria Adolphe, qui vit aussitôt ce qu'il devait attendre d'une rivale.

Un instant il trembla qu'une confidence n'eût appris à Schildine... mais il rejeta cette idée : il savait que la vanité de la mère n'avouerait jamais qu'on l'eût abandonnée.

Il comprit que dorénavant c'était entre

eux deux un combat à livrer : Schildine était le prix de la victoire ! il fallait voir qui l'emporterait de l'amant ou de la mère. Il fut à la fois irrité des obstacles et enflammé à les combattre.

—Le gant est jeté, se dit-il, je le ramasse.

Schildine lui expliqua tout ce qui lui était arrivé : la présentation d'Ernest comme son mari, sa surprise, son courroux ; car Adolphe avait calomnié près d'elle les rapports qui existaient entre Ernest et Mme de Marcilly. La seule idée qu'il fût ou qu'il eût été l'amant de sa mère l'indignait, elle loyale et pure; elle en rougissait de honte plutôt par instinct que par intelligence. Elle lui expliqua que sa mère avait mis au départ une telle précipitation qu'elle n'aurait pas eu seulement le temps de l'en prévenir, si par hasard elle eût voulu lui répondre ; enfin, elle se justifia complètement. Elle finit par se plaindre du malheur qui l'attendait,

celui d'être la femme d'un homme qu'elle détestait.

Adolphe, furieux de la ruse de Mme de Marcilly, jura de s'en venger.

Un moyen s'offrait à lui; il le saisit avec empressement : il se jeta aux genoux de Schildine. Comme elle n'était pas coupable envers lui, il puisa aisément dans son âme toute l'éloquence dont il avait besoin. Il couvrait de baisers ses mains, qu'elle lui abandonnait. La position pittoresque de ce nouveau rendez-vous, le bruit du vent, qui glissait légèrement sur l'eau et se relevant brusquement le long de la côte, venait murmurer au travers des branches, le son des instrumens qui animaient la danse, les cris de joie et les éclats de rire éloignés, tout cela prêtait à l'entretien un accompagnement inusité. C'est une réunion de circonstances qui n'avaient jamais signalé ses amours : aussi ses expressions se coloraient d'une teinte qui surprenait à la fois

Schildine et Adolphe lui-même : ses baisers s'enhardirent. Les cheveux qui pendaient le long de ses tempes, relâchés par l'humidité de la soirée, flottaient sur son col, sur ses épaules, et descendaient sur un sein qui, en palpitant, les agitaient comme les branches d'un saule pleureur. La bouche d'Adolphe caressait ce velouté soyeux, et ses lèvres allaient s'égarer plus haut, lorsqu'une voix assez rapprochée les fit tressaillir, les rappela à eux-mêmes et aux autres, en leur annonçant que leur solitude n'était pas complète.

— Schildine! mademoiselle Schildine! où êtes-vous donc?

C'était la voix de Mme de Marcilly d'un côté, et celle d'Ernest de l'autre.

La mère était irritée d'une absence si longue ; Ernest en était seulement effrayé. Tous les deux voulaient la ramener au bal, où son absence avait été remarquée. Si Ernest, fu-

tur de Schildinc, n'avait été présent, on aurait jugé son absence bien naturelle : mais il était là; que pouvait-on penser? Aussi les plaisanteries avaient déjà circulé dans les quadrilles sur le peu d'éducation de la Parisienne. Ernest, de son côté, la cherchait, craignant qu'elle ne fût victime d'une course sur l'eau, ou d'une autre imprudence...

— C'est ma mère ! s'écria Schildinc d'une voix étouffée.

— C'est Ernest ! s'écria Adolphe.

— De grâce, fuyez !... vous me perdrez... fuyez !... je vous pardonne...

— A une condition : demain, à minuit, soyez ici.

— Vous ne pouvez exiger...

— Vous ne voulez pas ?... bien ! je pars, mais je ne remonterai pas dans la barque qui m'a amené.

— J'y serai, j'y serai !

Elle murmura cette promesse d'une voix

si faible qu'Adolphe ne l'entendit pas : mais il avait annoncé à Schildine qu'il mettrait fin à sa vie ; cette menace devait tout obtenir.

— A demain...

— A demain...

Un baiser confondit ces adieux sur les lèvres qui les avaient prononcés.

Mme de Marcilly gronda sa fille ; Ernest lui demanda avec inquiétude s'il ne lui était rien arrivé de funeste. Elle se leva à leur approche, les rassura, leur dit que sa tristesse habituelle l'avait arrachée au fracas du bal ; qu'elle s'était assise là par hasard ; qu'elle s'était endormie, bercée par l'orchestre. Mme de Marcilly lui reprocha un sommeil qui pouvait être dangereux pour sa santé. Ernest, qui ne pouvait se rendre compte à lui-même de cette indifférence, s'avoua secrètement que ce n'était pas un bon présage pour lui. Tous trois rentrèrent

dans le bal, qui commençait à devenir désert.

Il ne faut pas croire que l'absence de notre héroïne n'avait trouvé que des indifférens : plus d'une jeune fille, curieuse comme la province, s'était approchée à petits pas du berceau témoin de cet entretien dramatique; elles avaient épié quelques parties de cette scène si instructive pour des ingénues, elles avaient recueilli quelques-uns des bruits de toute espèce qui franchissaient l'enceinte de verdure, mais tout cela ne leur apprenait rien de nouveau. Schildine était de Paris, et les Parisiennes ne savent faire qu'une chose, l'amour. Seulement on avait beaucoup ri de ce pauvre prétendu qui, niais et suffisant, s'était amusé à jouer l'aimable dans le bal, pendant qu'un autre, plus adroit, courtisait sa future.

Cet événement était une preuve de plus que les maris de Paris sont prédestinés à subir

la loi générale qui leur est imposée par les couplets de vaudeville et les refrains d'opéra comique.

On en parla quinze jours à Orléans : c'était une époque.

XVII

XVII

Si vous n'êtes pas entré dans une église de campagne au milieu des vêpres, au moment où la foule religieuse des villageois chante avec bonne foi les odes immortelles

qu'elle ne comprend pas, vous avez perdu l'une des plus douces jouissances d'un esprit poétique. Vous qui entendez retentir sous des paroles parfois grotesques des chants d'amour, de tristesse ou de joie, ce vous est un contraste délicieux que de les voir formuler par ces organes grossiers, mais dont l'ensemble a de la mélodie et de la persuasion. Les cantiques pieux s'élèvent le long des murs de la vieille basilique, simple comme une chaumière, glissent à travers le clocher, murmurent dans les frises, et de là vont se répandre au loin dans la campagne, comme un parfum de fleurs venu d'un rivage lointain. Moi qui ai, c'est-à-dire qui avais le malheur de ne rien croire, car elle lira ces lignes, et son sourire démentirait mon athéisme, souvent j'ai été me retremper l'âme à ces émanations de poésie qui sont presque de la religion. A coté de l'église est le cimetière, et plus d'une fois assis sur une

tombe couverte d'herbes (on ne meurt pas souvent au village, et les tombes sont longues à se renouveler), je me suis demandé à quoi bon la vie, à quoi bon Paris et ses rêves de gloire, charlatans effrontés qui ne valent pas l'existence des campagnes et le repos des morts.

Dieu me pardonne! je m'oublie : voilà que je me surprends, malgré moi, à tracer du sérieux, et à propos de quoi? à propos d'un mariage... Eh oui, c'est un mariage qui se prépare dans la petite église de la chapelle Saint-Mesmin. Les vêpres dont je vous parlais sont finies depuis long-temps, et, au lieu du repos qui devait les suivre, il semble que le mouvement recommence. Le curé est fier comme s'il allait recevoir son évêque, les enfans de chœur sont en blanc, le bedeau a mis sa soutane. Il y a, chose étrange! des cierges à tous les piliers; le maître-autel est superbe comme pour une Fête-Dieu. Les ha-

bitans ont interrompu leurs danses, et, au lieu de rentrer dans leurs maisons, ils restent à la porte de l'église, curieux de voir la cérémonie.

— C'est la belle demoiselle de Paris qui va se marier! disaient les uns; voilà un homme bien heureux!

— Il ne mérite pas son bonheur, disait l'autre; je ne sais pas si tous les Parisiens lui ressemblent, mais il n'est, ma fine! pas beau.

Et tout ce que peuvent dire en pareille circonstance les gens du peuple, enchantés de contempler de belles choses et jaloux de ceux qui les leur font voir.

Au milieu de ces rumeurs diverses vient tout à coup se mêler une grande inquiétude: tout était prêt, Ernest et Mme de Marcilly étaient sur le point de sortir de la maison, le vieux parent se traînait péniblement à côté d'eux; le curé était mécontent, sa dignité

paraissait évidemment choquée d'être forcée d'attendre.

Tout à coup le jardinier de la maison perce la foule, s'approche pâle et pouvant à peine prononcer ces mots entrecoupés :

— Mademoiselle Schildine est morte! elle est assassinée!...

— Où? de quel côté? demanda Ernest, qui se précipita avec impétuosité vers le jardin.

Mme de Marcilly éprouva le saisissement inévitable à l'annonce d'une fâcheuse nouvelle; mais ce ne fut pas cette terreur maternelle qui décompose les traits et anéantit toutes les facultés pendant l'instant rapide qui sépare le choc et les mouvemens d'exaltation sublime qui le suivent, ce ne fut pas un désespoir de mère.

Le jardinier raconta aux paysans, à qui son effroi inspirait une envie de s'attendrir, qu'étant sorti vers minuit pour surprendre

des voleurs qu'il soupçonnait de dégarnir la nuit ses espaliers, il avait entendu des soupirs, qu'il s'était avancé en tremblant vers le labyrinthe, qu'il avait vu bien distinctement mademoiselle Schildine demander grâce à un homme fort en colère qui ne pouvait être qu'un voleur ou un assassin; qu'enfin, après quelques combats, il l'avait vue tomber en poussant un grand cri; ce spectacle affreux lui avait glacé les sens, il n'avait repris ses forces que pour s'enfuir.

Ce récit commençait à trouver quelques incrédules, lorsque l'on vit revenir Ernest seul... Les doutes cessèrent, et des accens de douleur sortirent de toutes les bouches et de tous les cœurs, déchirés d'une fin si soudaine et si déplorable.

Schildine, retirée dans sa chambre après le bal, avait été toute la nuit poursuivie par le souvenir du rendez-vous promis; elle se blâmait d'une démarche coupable et incon-

séquente. Tous les événemens qui jusqu'ici avaient formé la chaîne de ses liaisons avec Adolphe s'étaient facilement noués l'un à l'autre ; elle n'avait jamais remarqué les pas qu'elle traçait chaque jour; il n'y avait eu ni commotion ni secousse; elle n'avait été arrêtée par aucune réflexion : c'était du roman, mais non du romanesque. Elle vivait; sa vie avait ses charmes, ses plaisirs, mais non ses épisodes, mais non ses accidens; elle ne s'était pas réveillée.

Mais, aujourd'hui, ce qu'elle avait promis sortait des bornes : seule, la nuit, à l'insu de sa mère, loin de ses yeux, dans un jardin, causer d'amour, et pour cela ouvrir une porte ou une croisée, s'échapper furtivement, agir comme un conspirateur qui va retrouver des complices, voilà ce à quoi elle avait consenti; mais aussi Adolphe l'avait suivie, il avait abandonné Paris pour elle; il avait tout affronté, les dangers d'être recon-

nu, les périls de la route! il méritait bien d'inspirer un égal dévouement; puis, ils avaient tant d'idées à se communiquer, tant de mesures à prendre dans ces circonstances difficiles! Un mot, une résolution, un plan sagement combiné pouvaient éviter tant d'embarras, les sauver peut-être!

Plus elle réfléchissait, moins elle savait quel parti prendre : c'est le résultat de la réflexion. Dans les choses épineuses, elle n'en montre que les difficultés, mais elle ne fournit rien pour en sortir.

Plus elle creusait sa situation, plus elle lui semblait profonde et inextricable : c'est la position d'un homme qui médite un crime; l'abîme est devant lui, il le mesure des yeux, il le sonde; bientôt la tête lui tourne, il se penche, le poids l'emporte, il tombe. Schildine aurait bien voulu ne pas céder; elle se relevait parfois de la hauteur de sa dignité: bientôt l'amour reprenait le dessus; elle al-

lait, ballotée d'un sentiment à l'autre; enfin, la crainte d'être découverte l'emporta; elle résolut de ne pas obéir au désir d'Adolphe.

Sa mère vint lui apprendre que son mariage était décidé, et que la nuit suivante l'église de la chapelle Saint-Mesmin verrait célébrer son mariage. Les formalités avaient été remplies; le notaire était là qui attendait, il n'attendit pas long-temps. Le contrat fut dressé, les témoins et le vieux parent signèrent; Mme de Marcilly signa ce qu'elle appelait le bonheur de sa fille.

Ernest signa comme un homme qui parapherait sa sentence de mort. Il comprenait qu'il n'était pas aimé, mais il ne se croyait pas haï: son inquiétude était pour l'avenir. Dissiperai-je son indifférence? la ramènerai-je à moi? mon dévoûment, ma tendresse la toucheront-ils? C'était une loterie: il prit au hasard le numéro, en priant tout bas le ciel de lui offrir un billet gagnant. Schildine

même y traça son nom : mais comme l'amour instruit toujours de ce que l'on doit savoir, elle savait qu'un contrat n'engage pas, que ce n'est qu'une convention que l'on peut déchirer lorsque les parties ne se sont pas engagées par des nœuds indissolubles ; elle signa, mais par dissimulation, pour détourner les soupçons, se réservant d'agir comme il serait opportun lorsqu'elle aurait eu avec Adolphe l'entretien promis ; car vous concevez bien que sa résolution était prise. La volonté de sa mère avait déterminé la sienne, elle devait aller au rendez-vous.

XVIII

XVIII

Adolphe ne voulut pas se faire attendre; il s'y trouva de bonne heure, traversant les vignes, sautant les haies, escaladant les murs des jardins, au milieu des risques de toute espèce. Onze heures sonnaient.

Il ne concevait plus rien à son âme ; il se sentait dans la même situation d'esprit que jadis, lorsqu'il attachait une importance réelle à la conquête d'une femme.

Et pourtant il ne désirait pas Schildine de cet amour qui ne veut pas finir, qui s'indigne lorsqu'une pensée chagrine annonce que tout a son terme, qui, s'abusant lui-même, se croit, faible roseau, toute la durée robuste du chêne ; il la désirait pour la posséder un jour, un seul instant, pour mettre ce souvenir de plaisir et de charme au rang de ceux qui enrichissaient sa vie, pour pouvoir se dire quelquefois à lui-même et souvent aux autres : — Vous voyez bien cette dame-là? —Oui, madame une telle... la femme du banquier, du notaire. — Oui... eh bien! elle a été à moi!... Il est vrai qu'on peut en dire autant de toutes : mais on se trouve mal à son aise quand on est forcé de mentir ; il vaut mieux, en fait de femmes à compromettre, s'ar-

ranger de façon à toujours dire la vérité.

Il n'assignait aucune époque à son triomphe; il lui suffisait de s'en flatter d'avance : c'était un avant-goût.

Pendant qu'il se livrait seul aux délices métaphysiques, quelques lumières errantes scintillaient aux fenêtres; ce n'était pas une grande agitation dans la maison, c'était un mouvement, un empressement calme et mystérieux. Il se demandait déjà pourquoi cette activité recommençait à l'heure qui la voit toujours s'éteindre, lorsqu'un bruit de pas légers et des frôlemens de robe dans les feuillages l'avertirent de l'arrivée de Schildine.

Il courut au-devant d'elle, et voulut lui prendre la main ; c'est alors qu'il s'aperçut qu'elle était presque parée : une robe blanche et des cheveux rangés avec symétrie annonçaient un événement ou une intention : il s'imagina qu'elle avait voulu s'embellir pour lui.

— Combien je suis coupable à vos yeux même! lui dit-elle ; c'est un rendez-vous, et dans quel endroit!... vous m'en blâmerez peut-être ; un jour vous me le reprocherez...

— Non, non, jamais, reprit Adolphe, non, mon amour parle trop haut pour vous, et quand l'amour...

— C'est cet amour qui me rassure, lui dit-elle : la pureté de vos intentions est ma sauve-garde ; je me fie en elle. D'ailleurs, quand vous saurez le motif qui m'a forcée de venir, vous ne trouverez plus ma démarche inconséquente.

— Est-il un autre motif que votre tendresse? est-il une voix pour vous plus forte que la mienne ?

— Aucune, Adolphe : cette voix pourrait exiger le sacrifice de ma vie, je vous la donnerais à l'instant même sans regret, sans crainte. Quand il faudra témoigner de mon sang ce que ma bouche vous jure, vous ne

me trouverez ni moins dévouée ni moins fidèle que vous.

Adolphe frissonna d'un dévoûment si obstiné, mais il jugea ce qu'il pouvait en obtenir : il se remit.

— Ce qui m'amène près de vous, Adolphe, reprit Schildine, c'est une nouvelle affreuse que je viens d'apprendre : j'ai reçu un ordre, je viens vous demander si je dois obéir.

— Quel ordre?

— Quoi! vous ne cherchez pas la cause d'une parure extraordinaire à cette heure?

Adolphe la regarda attentivement; il remarqua alors que ce costume était étrange : mais il ne pouvait rassembler deux idées dont le contact fît jaillir la vérité.

—Ce n'est pas moi qui me suis parée ainsi : la nuit, j'eusse mieux caché ma présence sous des vêtemens bruns, mais il m'a fallu garder ceux que l'on m'a imposés; c'est ma mère qui a veillé sur ma toilette. Son étran-

geté ne vous étonnera plus quand je vous aurai dit que c'est pour mon mariage.

— Votre mariage!

—A l'église que vous voyez là : déjà les préparatifs s'organisent; elle est éclairée : ces flambeaux qui brillent sont allumés pour moi.

Il n'y comprenait rien.

Schildine lui expliqua que sa mère avait tout à coup décidé ce mariage, que le contrat avait été dressé et qu'elle l'avait signé elle-même.

Un sentiment de rage s'empara d'Adolphe : était-ce amour blessé? orgueil contrarié? vanité jalouse de se voir vaincu de deux façons par Ernest et Mme de Marcilly?

A cela se joignait la fureur de laisser échapper les trésors d'amour qui lui revenaient de droit par le choix de Schildine. Un moment il la soupçonna de n'être pas loyale avec lui... il la regarda avec fureur, et d'un ton

tragique il lui demanda : — Que comptez-vous faire?

— C'est la question que je venais vous adresser : que comptez-vous faire?

— Prendrez-vous ce mari? m'aimez-vous?

— Si je vous aime!

— Alors vous connaissez votre devoir.

— Je n'ai pas besoin de m'instruire, je veux savoir comment vous voulez que je le remplisse : je suis à vous pour la vie! par quel moyen voulez-vous me garder?

Cette question, adressée avec toute la candeur, toute la vérité d'une âme profondément touchée, épouvanta Adolphe. La garder! mais c'était promettre d'épouser pour empêcher d'en épouser un autre, c'était s'engager pour toujours. Ce n'était pas ce qu'il voulait : ses rapports avec Schildine devaient finir un peu plus tôt. Cependant, posé comme il était vis-à-vis d'elle, il ne pouvait pas reculer devant la donnée dramatique, et l'aban-

donner comme un homme incapable de suivre avec talent le fil d'une action. On ne quitte point Paris, on ne hasarde pas tout ce qu'il a entrepris pour dire à la jeune fille que l'on a séduite : — Je suis venu ratifier votre mariage, je n'ai parcouru tant de chemin que pour vous avouer que je suis un lâche ou un sot.

— Si je veux vous garder ! s'écria-t-il avec impétuosité ; et à qui donc vous céderai-je ? à l'homme que vous détestez, que je déteste !... Non, non... jamais !...

Il serait bien possible pourtant que je la lui cédasse, se disait-il à lui-même, mais ce ne sera pas avec toutes ses richesses : je ne lui laisserai rien de ce que je veux.

— Il suffit, lui dit-elle : je n'attendais qu'un mot ; je ne serai jamais qu'à vous.

Assurance d'un attachement éternel ! serment d'une vie toute entière confondue dans une autre ! oh ! que d'amans auraient consenti

à mourir après avoir entendu sortir ces mots de la bouche adorée ! mais Adolphe, continuellement indécis avec lui-même, flottant entre ses pensées, se sentit chagrin et triste... Je suis à toi ! veut dire : Tu m'appartiens ! pour toi point de plaisirs, point de joie sans moi ! le bonheur même que je ne partagerai pas, je ne veux pas que tu en jouisses! tes chagrins ne seront plus à toi seul ; il faudra que tout ce qui est toi, âme, corps et pensée, devienne moi-même! je te laisserai la lumière du ciel, l'air que tu respires, la vie que Dieu te donne, mais si tu m'en cèdes la moitié ! qu'un autre y mette la main, et, si je le puis, j'anéantirai tout plutôt que d'en permettre le partage !...

Voilà mon sort, disait Adolphe : mais, fidèle à sa situation, il voulut profiter d'une circonstance qui lui offrait une admirable aventure pour lui et un outrage sanglant pour un autre.

—A toi pour la vie, ma Schildine! lui répondit-il avec un accent de tendresse dont elle ne connaissait pas encore la puissance; à toi mes jours resplendissans d'un regard de tes yeux! à toi mes nuits embrasées par leur flamme! à toi mon existence entière plongée dans tes caresses! Vivre dans tes chaînes, languir d'amour à tes pieds, mourir dans tes bras pour renaître, épuiser toutes les voluptés de la terre et toutes les félicités du ciel, attacher mes lèvres aux tiennes, respirer ton haleine, confondre mon souffle avec le tien, et quand tout finira pour l'un de nous, entraîner l'autre avec lui dans la tombe, voilà la vie, ma Schildine, voilà vivre, voilà mourir!

Et pendant ce temps-là, Adolphe, entraîné par son éloquence, joignait la démonstration à la théorie : jamais il n'avait été plus vrai, parce qu'il avait foi aux plaisirs du moment; jamais il n'avait été plus tendre, plus persuasif.

Schildine, emportée par le tourbillon enflammé qui s'agitait autour d'elle, ne pouvait repousser toutes les attaques de son amant : ses joues, ses beaux cheveux noirs, ses yeux humides, étaient dévorés de baisers brûlans dont chaque morsure décomposait sa raison. Bientôt elle rendit elle-même à Adolphe tous les baisers qu'elle en recevait. Le torrent magnétique débordait de tout leur être, et comme une lave s'épanchait de leurs lèvres confondues et réunies. Les âmes, violemment attirées, passaient de l'un à l'autre, se mêlaient ; bientôt Dieu même n'eût pu reconnaître à qui appartenait chacune d'elles ; enfin il n'en resta plus qu'une où palpitaient toutes les deux. Schildine, trop faible pour supporter un fardeau de délices si nouveau pour elle, sentit fléchir ses genoux; elle glissa mollement, soutenue entre les bras d'Adolphe, qui partagea sa chute et oublia tout avec elle.

Schildine poussa un cri qui la réveilla. Est-ce bien le bruit de sa voix qui causa son réveil? je ne sais : mais toujours est-il vrai que, retrouvant sa force au milleu d'un éclair affreux de raison, elle maudit Adolphe et s'enfuit : celui-ci s'éloigna comme un malfaiteur embarrassé de lui-même, tremblant, plus tremblant que sa victime, et ne trouvant pas dans son âme, livrée à tant d'impressions, une place assez large pour s'y réjouir de sa vengeance.

FIN DU TOME PREMIER.